



A travers le Burkina Faso en 1853

Extraits du journal de voyage d'Heinrich Barth

Christian Santoir



Ouagadougou

Octobre 2000



Institut de recherche
pour le développement

© IRD

A travers le Burkina Faso en 1853 Extraits du journal de voyage d'Heinrich Barth

Christian Santoir¹

Introduction

Heinrich Barth est le premier européen à être entré sur le territoire de l'actuel Burkina Faso. Le voyage d'Heinrich Barth, effectué entre 1850 et 1855 en Afrique occidentale et centrale, se situe dans le cadre de la lutte anti-esclavagiste dont les Anglais s'étaient faits les champions depuis la fin du XVIII^e siècle. Un agent de l'Anti-Slavery Society [Société anti-esclavagiste], James Richardson, monte avec l'appui du gouvernement anglais, la British Central African Mission [Mission Anglaise de l'Afrique Centrale] dont les buts sont de s'informer sur la traite transsaharienne et de trouver les moyens de la remplacer par un commerce licite. Dans un premier temps, Richardson, désirant donner à sa mission une dimension européenne, se rend en France pour recruter un collaborateur ayant déjà l'expérience de l'Afrique de l'Ouest²; malheureusement ce dernier est fonctionnaire et la France refuse de le libérer³. Richardson se tourne alors vers la Prusse et l'université de Berlin qui lui présente deux jeunes hommes brillants : Heinrich Barth, spécialisé en sciences humaines, et Adolph Overweg, géologue. La mission quitte Tripoli en mars 1850 et s'enfonce vers le Sud, pour Mourzouk, Agadés et Kano. Mais Richardson meurt en mars 1851. Comme il se prépare à retourner en Angleterre, Barth reçoit de lord Palmerston qui commande l'expédition, des dépêches réorientant sa mission. Il était tout d'abord prévu d'explorer le Kanem et la rive NE du Tchad, on lui suggère maintenant d'atteindre Tombouctou. Le fait de suivre les traces de Mungo Park, n'était pas pour lui déplaire. Il décide donc de se tourner vers l'Ouest et d'explorer les pays du moyen Niger encore inconnus des Européens, et situés entre la partie du fleuve parcourue par Mungo Park et Caillé, à l'Ouest [soit du Wasoulou jusqu'à Tombouctou], et celle reconnue par les frères Lander, à l'Est [soit de Yauri jusqu'à l'embouchure]. Mais Barth devra voyager seul car le Dr. Overweg meurt en septembre 1852⁴. Ce voyage devait permettre d'établir des relations amicales avec l'état musulman de Sokoto et d'ouvrir les pays du moyen Niger aux Européens et à leur commerce. Vaste programme pour un homme seul, mais à la taille de Barth. Néanmoins, prudent, dans une lettre au gouvernement britannique, il ne parle que d'atteindre Say, sur le Niger.

Quant au contexte politique local dans lequel se situe ce voyage, il est extrêmement évolutif. La synthèse de la situation politique prévalant alors dans les pays entre Niger et Tchad ne saurait s'exposer en quelques lignes. Dans le nord de l'actuel Burkina Faso, les royaumes peuls, Yaga et Liptako, nés des guerres saintes du début du XIX^e siècle sont encore en place, ainsi que le royaume peul du Djelgodji qui les avait précédés. Mais, en ce milieu du XIX^e siècle, ils subissent la pression de plus en plus forte des Touaregs venus du Nord et de l'Est. Ces derniers ont profité de l'opposition traditionnelle entre les chefferies *songhay* indépendantes [Téra, Dargol, Tinye..] et les Peuls, pour louer leurs services aux uns et aux autres. En définitive, ils ont réussi à s'installer durablement dans l'Oudalan en razziant toutes les populations [Abattucci, 1897; Diallo, 1979; Irwin, 1981]. Au Sud, le

¹ Géographe de l'IRD, BP.182 Ouagadougou [Burkina Faso]. e-mail : christian.santoir@ird.bf

² De Lanoye [1860] qui rapporte le fait, ne nous dit pas qui fut contacté, mais il pourrait s'agir d'Anne Raffenel qui, à la suite de ses voyages dans le haut Sénégal, avait publié deux articles substantiels dans la Revue Coloniale, en 1847 et 1849.

³ Ce refus peut se comprendre quand on considère l'attitude ambiguë de l'administration coloniale française face à la libération des esclaves, un ou deux ans seulement après la loi Schoelcher [1848] portant abolition de l'esclavage, considéré par nombre d'administrateurs comme un mal nécessaire, car à la base des économies africaines.

⁴ Peu après Agadés, les trois hommes s'étaient séparés et donné rendez vous à Kukawa en avril 1851. Richardson, plus âgé [45 ans] mourut d'épuisement et de fièvre le 4 mars 1851, à l'Est de Zinder, à Ngouroutoua. Après avoir exploré seul le sud ouest du Bornou, Overweg tombe malade et meurt de la malaria, à Maduwari, le 27 septembre 1852, à l'âge de trente ans.

pays *gulmance* est en proie à des luttes dynastiques [Madiéga, 1978] qui opposent le royaume de Bilanga à la capitale Nungu [Fada Ngurma]. Mais les *Gulmance* ont néanmoins pu, dans la première moitié du XIX^e siècle, résister aux assauts répétés des Peuls musulmans de Gwandu et de Sokoto; seules les marges orientales [Botou] ont été, un temps, soumises. Le Gurma *gulmance* est une zone d'insécurité où Barth ne pénétrera pas, ni Monteil⁵ d'ailleurs, trente huit ans plus tard. Le voyage de Barth au Burkina se déroulera donc uniquement dans des régions dominées par les Peuls et reconnaissant l'autorité toute formelle et lointaine de l'empire de Sokoto, qui entre lui-même dans une phase de régression [Johnston 1967; Hogben et Kirk Greene, 1966].

Le voyage de Barth au Burkina Faso est paru en 1995 dans « Documents anciens sur le Burkina Faso » commentés par A. Merlet⁶. Sa relation est d'un grand intérêt, surtout quand on la compare à celles, postérieures, des militaires Monteil, Chanoine et Voulet. C'est en lisant une édition anglaise que nous avons découvert que la traduction française posait un sérieux problème. Elle prive, en effet, le lecteur, d'un grand nombre d'informations utiles et intéressantes. En fait, la traduction française est surtout faite pour le grand public, plus amateur d'anecdotes, de clichés pittoresques, de situations dramatiques, que de détails révélateurs que seul un lecteur averti peut déchiffrer.

L'autre raison pour laquelle nous publions cette traduction, c'est que nous avons essayé ici, de voir dans quelle mesure une relation de voyage, parmi les plus précises que nous possédions sur l'Afrique, peut nous informer valablement sur l'évolution de l'environnement, du peuplement, des activités humaines, dans une partie du territoire burkinabé, à savoir le Yaga, le Liptako et l'Aribinda, soit les actuelles province du Yagha, du Seno et du Soum.

La relation

L'édition originale parue simultanément en Allemagne et en Angleterre en 1857-58, fait plus de 3000 pages en cinq volumes. La publication de ce « monument » agrémenté de magnifiques planches, passa presque inaperçue. Les trois premiers volumes tirèrent à 2250 exemplaires, les deux suivants à 1000 seulement. Barth resta inconnu du grand public, alors que le rapport de Richardson sur la traite des esclaves dans le Sahara eut un grand retentissement en Angleterre. La version française « seule édition autorisée par l'auteur et l'éditeur », s'appuie sur une édition allemande abrégée en deux volumes et 964 pages, parue en 1860⁷. L'édition française de 1860⁸ a quatre volumes et contient 1338 pages. Mais les différences ne s'arrêtent pas seulement au nombre de pages. Le texte français est en effet assez curieux. Un géographe allemand contemporain le juge insuffisant et maladroit [Kirk-Greene, 1962]. Urvoy [1936] écrira que ce texte est « émasculé ». Pour H. Deschamps [1967] c'est un « *extraordinaire salmigondis de passages mélangés les uns dans les autres, avec des suppressions* ». L'édition française intervertit, en effet, des paragraphes et présente même des contradictions⁹. Il convenait donc de rétablir l'intégralité du texte de Barth pour les lecteurs francophones et conserver la richesse de l'information fournie. Dans le texte qui suivra nous avons mis en italique les parties figurant dans la version française, pour que l'on puisse comparer les deux versions.

⁵ Cf. Monteil P.L. 1894, *De Saint Louis à Tripoli par le lac Tchad. Voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-1891-1892*. Paris, Alcan, 464 p., cartes, ill.

⁶ Merlet Anne. [1995], *Textes anciens sur le Burkina [1853-1897]*. Paris, Ouagadougou, SEPIA-ADDB, 294 p., cartes, ill. En 1962, A.H.M. Kirk-Greene publiait : « *Barth's travels in Nigeria* ». London, Oxford Univ. press, 300 p. Barth passa plus de trois ans dans ce qui sera le Nigeria, contre un mois dans l'actuel Burkina Faso. Enfin, S. Bernus en 1972, publia : « *H. Barth chez les Touaregs de l'Air* » dans les *Etudes nigériennes* n° 28. A notre connaissance, rien n'a encore été écrit sur le long séjour (plus de dix mois) de l'explorateur allemand au Mali.

⁷ *Reisen und Entdeckungen in Nord und Central-Afrika in den Jahren 1849 bis 1855 von Dr Heinrich Barth. Im Auszuge Bearbeitet*. Gotha, J. Perthes, 1859-1860.

⁸ *Voyages et Découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*. Traduit de l'allemand par Paul Ithier. P. Maes ed., Paris/Bruxelles. C'est cette traduction qu'utilise A. Merlet pour ses « *Textes anciens sur le Burkina* ».

⁹ Ainsi, à Sebba, Barth signale qu'on ne paie qu'en cauris, comme partout dans le Yaga et le Liptako, alors que le texte français dit l'inverse. Plus loin, Barth décide avec ses compagnons d'éviter Hombori, alors que le texte français déclare que Barth était heureux de prendre la direction de Hombori...

Nous n'avons pas pu obtenir l'édition allemande sur laquelle toute traduction devrait se baser, puisque écrite dans la langue de l'auteur. Il y a très peu de différences entre le texte allemand et le texte anglais légèrement postérieur. Cependant, Barth maîtrisait parfaitement l'anglais et le texte de l'édition anglaise est également de sa main [Kirk-Greene, 1962]. Nous avons utilisé plusieurs éditions en anglais : l'édition originale anglaise, de Longman, Brown, Green, Longmans et Roberts [London], plus précisément le tome IV, daté de 1858, pour l'extrait qui nous intéresse ici; la première édition américaine parue chez Harper [New York], en 1857-59 en trois volumes¹⁰; enfin, une édition parue en 1890 chez Ward, Lock, Bowden and Co [Londres, New York, Melbourne]. Il s'agit d'une édition populaire en deux volumes, [608 et 548 pages] c'est à dire, avec peu de gravures et de planches, pas de cartes, pas d'annexes, mais avec un texte intégral, ce qui était le plus important¹¹.

Notre traduction serre de très près le texte anglais parce que rien ne peut remplacer les expressions de l'auteur qui font partie intégrante de son journal. Cette fidélité au texte original se fait aux dépens du style qui n'est ni exemplaire, ni très alerte, et encombré çà et là de germanismes. Les chapitres et divisions sont celles de l'édition anglaise originale de 1858.

Enfin, nous faisons commencer le voyage de Barth au Niger, au moment où il quitte Say, vu l'homogénéité humaine de la rive *gurma*.

La longue marche d'Heinrich BARTH

Barth parcourut en cinq ans, pas moins de 15 500 kilomètres en 625 jours de marche, soit 25 km par jour en moyenne. De Say à Dori, il fait 250 km en 19 jours de marche, soit une moyenne de 13 km par jour [Tab. 1]. Le terrain accidenté avec la traversée de nombreuses rivières, la saison des pluies, sont responsables de cette moyenne plus faible. Mais Monteil [1894], trente huit ans plus tard, sur un trajet sensiblement identique et pendant la même saison, fait guère mieux : 15 km par jour de marche [268 km parcourus en 18 jours de marche]. Alors que Barth a formé une caravane à laquelle se joignent, selon l'occasion, des commerçants ou des voyageurs¹², Monteil organise seul son convoi comme une petite colonne militaire. Hélas, l'intendance ne suit pas toujours. Notons qu'aujourd'hui, à l'époque du véhicule 4x4 triomphant, le trajet Bosebangou-Sebba, en hivernage, est particulièrement éprouvant. Comme au temps de Barth, la plupart des villages du Yaga, mais aussi du Gurma, sont en cette saison totalement enclavés et inaccessibles pendant plusieurs mois.

La journée de Barth commence le matin de bonne heure; on part entre 5. 30 h. et 6 h, c'est à dire au lever du soleil, pour arriver à l'étape vers 12 h ou 15 h, au plus tard, à moins d'incidents [pluie, rivière à traverser, rencontres..]. Après une marche de six à huit heures d'affilée, la halte se fait soit dans un village, où on demande à être hébergé, notamment pour se protéger de la pluie, soit en pleine brousse. Barth monte alors sa tente. Dans ce dernier cas, on choisit le site d'un hameau de culture, d'un ancien village, ou à défaut, d'un campement de commerçants. On ne voyage pas la nuit; est-ce pour éviter de se perdre au milieu d'une brousse généralement dense, bien que Barth dispose d'une boussole ? Est-ce pour raison de sécurité. Mais Barth nous dira, lors de son retour vers le lac Tchad, qu'il est plus prudent de voyager de nuit, dans des régions peu sûres.

Barth se déplace à cheval et à pied pour faire reposer sa monture, ou pour traverser des passages difficiles. Sa condition physique reste bonne¹³ malgré des moments de fatigue comme à Say, et plus tard, à Tombouctou; elle est meilleure en tout cas que celle de ses compagnons arabes atteints du ver de Guinée ou de fièvres à répétition. Avant de partir, Barth s'était soumis à un entraînement physique intensif. En route, il surveille son alimentation qui est saine et variée : volaille, viande de mouton, mil, riz. Il apprécie particulièrement le lait, frais ou caillé, dont il vante à juste titre les vertus.

¹⁰ L'édition américaine a été rééditée en 1965, chez Frank Cass, pour le centenaire du voyage de Barth.

¹¹ Notons que cette édition, de par son faible encombrement, est particulièrement indiquée pour tout voyageur désirant suivre les traces de Barth.

¹² Lors de son retour vers Tripoli, un marchand d'esclaves et son « cheptel » se joignent à sa caravane, ce qui dut être gênant pour le représentant d'une ligue anti-esclavagiste!

¹³ Barth a alors 32 ans.

Pendant sa marche, Barth observe tout : le sol, la végétation, le relief, l'hydrographie, la géologie¹⁴ la météo, l'habitat, les populations!.. Ses informations, malheureusement, proviennent souvent des gens de sa caravane, recrutés à Sokoto ou plus à l'Est¹⁵.

Tableau 1. L'itinéraire de Barth [24 juin-3 août 1853]

Date	Parcours	Toponyme sur la carte IGN/IGB	Distance parcourue
24/06/1853	Départ de Say Arrivée à Sanchergu [11.30 am]	Say Tantiarga	22 km
25/06	Ndobura Shirgu Arrivée à Champagore [12 h.]	Nindiboulai Tyampelgoré	26 km
28/06	riv. Gorubi Arriv. à Champalawel [11.30 am]	[Lamorde Torodi]	23 km
29/06	Halte dans un hameau de culture	[Dioga ?]	6 km
30/06	Bangapelle Kofé [inhab.]		17 km
01/07	Arriv. Bossebango [3 pm]	Bossebango	17 km
02/07	Halte dans la brousse		13 km
03/07	Bundore	[Dar Salam]	19 km
05/07	Denga	Denga	28 km
06/07	Gongugo Sebba [12 h.]	Gongongou Sebba	18 km
09/07	riv. Yali Namantugu	Mamountougou	16 km
10/07	Halte en brousse	[après Batibogou]	27 km
11/07	Tumpega Koria	[Sampelga] Koria	32 km
12/07	Dori	Dori	8 km
21/07	Wulu	Oulo	20 km
23/07	anc. camp. touareg		26 km
24/07	Halte en brousse	[vers Bukuma ?]	24 km
25/07	riv. Bugoma Aribinda [18 pm.]	Bukuma Aribinda	18 km
27/07	camp. en brousse		24 km
28/07	Filyo, à la nuit	Filio	22 km
30/07	Tinge [Belehede]	Tinié	22 km
2/08	Deshi	Déssioubéré	21 km
3/08	Kubo [3 pm]	Kobou	25 km
41 jours, dont 23 de marche			474 km

Ces Arabes et ces hausophones ne peuvent lui indiquer les noms des plantes, des objets, que dans leur langue. On a ainsi très peu de noms peuls ou *gulmance*, quelques uns en songhay, ce qui rend plus difficile les identifications des végétaux notamment [Cf. lexique plus bas].

¹⁴ Il nous dit que ses collections de minéraux seront perdues.

¹⁵ L'équipe de Barth à son départ de Kukawa [rive occidentale du lac Tchad] se compose de :

- Mohamed el Gatroni : premier domestique, un arabe recruté dans le Fezzan;
- Abd Alléhi, second domestique, un arabe *shuwa* de Kotoko;
- Un frère de Mohamed el Gatroni, qui ira jusqu'à Zinder seulement;
- Sliman el Ferjani, un arabe d'Egypte qui désertera à Katsena;
- Dyrregu, un esclave haussa libéré;
- Abbeqa, un esclave marghi libéré;
- Mejebri Ali el Ageren, un arabe de Jalo familier des routes caravanières de l'Ouest.

Il recrutera en outre, un Peul Hausa à Ouro Gelajo, et voyagera avec le commerçant Ould Amer el Walati de Tombouctou.

A la halte dans les villages, le soir, il se renseigne sur l'histoire¹⁶, les coutumes locales, couche sur le papier ses observations, met à jour ses notes. En chemin, il n'hésite pas à discuter avec les gens rencontrés¹⁷.

Remarquons toutefois que les informations fournies sur les régions qui nous intéressent ici sont beaucoup moins riches que celles données sur celles situées entre le Niger et le lac Tchad. Ce bourreau de travail serait-il fatigué après trois ans de pérégrination ? Plus vraisemblablement, son attention est accaparée par les plus grandes difficultés du voyage, dans ces zones totalement inconnues des Européens et particulièrement dangereuses, surtout entre Dori et Tombouctou, quand il s'approche des territoires sous le contrôle du régime islamique d'Hamdalaye. En outre, il essaye d'accélérer sa marche afin d'éviter de marcher pendant le mois le plus pluvieux, août¹⁸. Néanmoins, ses observations sont autrement plus riches que celles de Monteil dont la formation était moins complète que celle de Barth¹⁹. Mais il y a aussi le fait que, contrairement à Monteil, Barth est un observateur impartial, il ne juge pas les cultures qu'il rencontre et n'a pas d'*a priori* sur la supériorité de la « race blanche ». On sent même souvent chez lui une grande sympathie pour les gens au milieu desquels il vivra pendant cinq ans²⁰, pratiquement seul; ce qui ne l'empêche pas d'exprimer franchement ses sentiments face à certains individus qui l'irritent. Son attitude, ses réflexions, son ouverture d'esprit, en font un homme très en avance sur les idées de son époque, en un mot, un homme « moderne ».

1853 : une sécheresse exceptionnelle ?

Si la marche de Barth s'est effectuée pendant la plus mauvaise saison, l'hivernage, il faut remarquer qu'il a eu la chance que celle-ci ait été « exceptionnellement sèche », comme il le signale à plusieurs reprises. Il faut être conscient que les observations de Barth²¹ sont faites alors qu'il se déplace, et qu'entre Gwandu et Saremayo, il parcourt plus de trois degrés de latitude et passe ainsi d'un domaine subhumide à humide, à un domaine semi aride. Les isohyètes 1931-1960, indique une pluviométrie légèrement inférieure à 1000 mm par an à Gwandu, pour 500 mm vers Kubo [Le Borgne, 1990]. Donc, plus il monte en latitude, et plus les pluies devraient se faire rares, mais plus on avance dans la saison et plus il devrait y avoir de pluie, avec un maximum en août.

Le nombre de jours de pluie en 1853 n'apparaît pas particulièrement faible [Tab.2]. A Niamey, entre 1904 et 1960, on compte une moyenne de 7 jours de pluie, en juin. Entre 1961 et 1970, période relativement pluvieuse, on compte en juillet, à Sebba, 11 jours de pluie; à Dori, 12, à Aribinda, 10. Mais les pluies de 1853, sont anormalement rares en juillet, avec de longues interruptions dans la première quinzaine du mois, ce qui est très préjudiciable aux cultures. Il en sera de même en août, entre Kubo et Tombouctou.

Les premières averses sont tombées dès le début du mois de mai à Sokoto, où les gens ont commencé à semer. A Songo Saré, le 16 juin, le mil en est à son premier sarclage. Mais l'hivernage peine à s'installer. De nombreux orages ne donnent aucune précipitation et les rares pluies sont très localisées. A l'Est de Say, Barth traverse des villages où on n'a rien semé, alors que d'autres l'ont déjà fait.

¹⁶ A Gwandu, n'a t' il pas trouvé un manuscrit arabe du XVII^e siècle, le *Tarikh es Sudan d'Es Saadi*, savant de Tombouctou, qui fournit d'amples informations sur l'empire songhay au XVI^e siècle ? Pendant quatre jours, il dépouille et recopie en partie le document.

¹⁷ Barth parle couramment arabe, kanuri, hausa, mais il maîtrise moins bien le *fulfulde* et le *songhay* qu'il ne connaît pas à son arrivée à Say.

¹⁸ Ce sera peine perdue, car il doit tenir compte de ses compagnons, beaucoup moins pressés. Il est ainsi retenu 9 jours à Dori, alors qu'il ne s'arrête que 2 jours à Sebba, Filio et Timié, 3 jours à Champagore.

¹⁹ Barth avait étudié l'histoire, la philologie, l'archéologie, l'ethnologie, la botanique et était docteur en géographie. Il connaissait toutes les langues classiques, en plus du Français, de l'Anglais, de l'Espagnol et de l'Italien.

²⁰ Dans la préface, Barth dit : « Quant à moi, j'évitais d'offenser les gens avec lesquels je devais avoir des rapports pacifiques, en m'efforçant de me les attacher par l'estime et l'amitié. Je n'ai jamais poursuivi mon voyage sans laisser derrière moi un ami sincère, et, ainsi, être sûr que, si j'étais obligé de retourner sur mes pas, je pourrais le faire sans danger ». Barth choisit donc la méthode douce, par inclination personnelle, mais aussi par prudence.

²¹ Ses observations météorologiques comprennent la date, l'heure, le type et la durée des précipitations, et la température en degré Fahrenheit.

Tableau 2. Les chutes de pluie en juin/juillet/août/septembre 1853

Date	Observation	Lieu
2 juin	Bonne averse pendant 2 h.	
4 juin	Forte pluie dans la nuit et jusque 10 h du matin	Gando
5 juin	Tornade avec pluie pendant 2 h.	Kambasa
9 juin	Pluie modérée	
10 juin	Petite pluie	
12 juin	Torrents de pluie, le matin, pendant plusieurs heures	
16 juin	Tornade avec pluie légère, dans la nuit	Songho Saré
24 juin	Pluie violente pendant 3 h.	Say
27 juin	Pluie modérée à faible pendant 3 h.	
30 juin	Terrible tornade, pendant 3 h.	Kofé
10 jours		
5 juillet	Tornade et forte pluie, pendant 1 h.	Denga
17 juillet	Pluie modérée pendant 3 h. 15	Dori
19 juillet	Beaucoup de pluie	
22 juillet	Tornade et pluie modérée pendant 2 h.	Wulu
23 juillet	Forte pluie pendant 3 h.	
26 juillet	Pluie pendant 5 h.	
27 juillet	Pluie modérée	
28 juillet	Petite pluie la nuit; forte pluie pendant 5 h. 30	Entre Aribinda et Filio
30 juillet	Forte pluie	
31 juillet	Pluie très violente l'après midi	Tinié
10 jours		
2 août	Bonne averse toute la nuit	
3 août	Pluie violente pendant 1/2 h., pluie fine après	Kubo
4 août	Grosse averse de 15 minutes	
6 août	Très forte pluie	Mundoro
10 août	Pluie violente	Boni
12 août	Forte pluie de 3/4 heure	
14 août	Faible pluie	
16 août	Faible pluie la nuit	
17 août	Petite pluie	
22 août	Pluie modérée	
30 août	Pluie faible	
11 jours		
3 septembre	Pluie forte de 3 minutes	Kora
9 septembre	Violente pluie d'1/2 heure, faible pendant 2 h.	
10 septembre	Pluie faible	
14 septembre	Petite pluie	
18 septembre	Forte pluie	Tombouctou
22 septembre	Pluie modérée	
28 septembre	Petite pluie	
29 septembre	Forte pluie courte, faible pendant 3 h.	
8 jours		

A l'ouest du Niger, les premières pluies tombent à Sanchergu le 25 juin, ce qui est très tard. A l'époque contemporaine, les pluies commencent en mai, normalement. Entre Sanchergu et Champagore, Barth nous dit que la sécheresse a détruit les cultures; des semis auraient donc été effectués avant, lors d'une pluie précédente. Un peu plus loin, le 28 juin, entre Champagore et Champalawel, Barth trouve de « beaux champs de mil », donc sans doute bien levés. Le 9 juillet, on sarcle le mil à Sebba, soit des semis vers la même date qu'à

Sanchergu. Plus au Nord, à Koria, le 12 juillet, le mil est à peine levé, et a donc été semé, ou semé de nouveau, début juillet. Mais le 28 juillet à Filio, le mil est déjà haut, et à Deschi, le 2 août, il est presque arrivé à maturité; les semis ne peuvent pas être ici postérieurs à la mi-juin avec une variété hâtive, donc les pluies ont été ici plus précoces et plus régulières qu'à Dori.

On peut donc en conclure une très grande irrégularité des pluies dans le temps et dans l'espace, les régions les plus méridionales n'étant pas forcément les plus favorisées. La sécheresse de 1853 peut s'expliquer par des premières pluies tardives et par un mauvais mois de juillet. On note cependant que les grands cours d'eau : Sirba, Yali, Goudébo ont un niveau élevé dès le mois de juillet²² ce qui signifie que leurs bassins versants ont bien été arrosés en juin.

Le XIX^e siècle fut-il plus humide que le XX^e siècle ? Selon Brooks [1993], une longue période sèche s'est étendue du XVII^e siècle jusque vers les années 1860. Une profonde sécheresse a frappé l'Afrique de l'Ouest, de 1828 à 1839 [Nicolson, 1979]. Les traditions locales ne rapportent pas de sécheresses à une époque aussi éloignée, excepté une calamité indéterminée [famine ou épidémie], appelée *mazalame* en songhay [Hama et Eh. Amadou, 1968] vers 1831. La chronique de Kano signale également une famine pour cette année [Gado, 1993]. Le caractère zonal du climat en Afrique de l'Ouest, fait que les sécheresses successives concernent tous les pays situés à la même latitude. Ainsi, à l'autre bout de l'Afrique de l'Ouest, sur le fleuve Sénégal, la présence quasi permanente des Européens depuis le XVII^e siècle, permet d'avoir une chronologie assez précise des événements politiques, mais aussi climatiques pour le XIX^e siècle [Robinson *et alii*, 1972]. Cette chronologie enregistre deux fortes famines engendrées par des sécheresses, entre 1833 et 1837, ce qui correspondrait à *mazalame* cité plus haut, et en 1847. Cette dernière année est signalée à Kano comme une année de sécheresse et de famine appelée *Dawara*. En 1855, interviendra une autre sécheresse considérée comme la plus grande calamité connue par la ville de Kano au XIX^e siècle [Gado, 1993]. Mais, en dehors des grands crises climatiques, il y a de nombreuses mauvaises années, provoquées par l'absence de pluie, ou leur interruption: 1864, 1866, 1877-78, 1882-83, 1888-89, 1893 [Dieng, 1992; Gado, 1993]. Soit, quatorze très mauvais hivernages en un siècle²³. Ces crises se sont répercutées tout au long de la zone sahélienne et soudanienne, du fleuve Sénégal à Kano. On signale ainsi des déficits vivriers entre 1879 et 1884 en pays mossi [Marchal, 1983]. Dans l'Ouest du Niger, la dernière décennie du XIX^e siècle a connu également plusieurs hivernages déficients [Gado, 1993].

La sécheresse de 1853, mais aussi celle de 1852, dans le Torodi comme dans l'Aribinda, et plus à l'Est, dans le Kebbi et le Gwandu, ne seraient donc que deux mauvais hivernages.

Des hivernages « ratés », des pluies très mal réparties dans le temps et dans l'espace, ne constituent pas des phénomènes nouveaux. Le caractère orageux des pluies et leur violence non plus, car Barth parle souvent de tornades violentes avec vent, juste avant les pluies et de ruissellements intenses notamment à proximité de la Sirba. Ce qui est remarquable c'est sans doute la durée des précipitations; des pluies de plusieurs heures, parfois de cinq ou six heures d'affilée, ne sont pas rares, ce qui est de nos jours assez exceptionnel en zone sahélienne et même soudanienne. Les pluies de longue durée se composent d'un premier épisode court de précipitations violentes, suivi de pluies modérées mais beaucoup plus longues.

La nature : végétation dense et faune abondante

Du Niger à Tantiargou [Sanchergu], Barth traverse une région recouverte d'un fourré continu avec peu d'arbres, parfois troué de cultures isolées [mais sans habitat]. Ce fourré est une formation typique des cuirasses démantelées, comme elle apparaît sur la carte IGN de 1956,

²² La Sirba a 3m 65 de profondeur à Bosebangou le 1^{er} juillet.

²³ Au XX^e siècle, dans le Gurma, à Fada, on comptera cinq grandes sécheresses et une vingtaine d'hivernages très déficitaires entre 1925 et 1999.

où les rares villages sont installés au pied des collines latéritiques couvertes de « brousse tigrée ».

De Champalawal [Ouro geladio] jusqu'à 6 km à l'ouest de Torodi, la région est bien cultivée, entre des collines « bien boisées ». Entre Champalawal et Bosebangou, il ne rencontre qu'un seul village [Bangapelle] sans doute *gulfance*, au milieu d'une végétation dense de *Ximenia americana* et de fourrés épineux, avec quelques baobabs et tamariniers, ce dernier arbre poussant souvent à l'abri du premier. Plus loin, Barth traverse une « forêt touffue », mais avec d'anciennes installations [Kofé]. En 1969, sur la feuille au 1/200.000° Gotheye, savane arbustive et brousse tigrée sont les seules formations représentées sur cet itinéraire. Les zones cultivées sont très rares et peu étendues. Actuellement, la savane a fait place à une steppe à épineux.

Au nord de la Sirba, le paysage change dans le Yaga [Tab. 3], et on peut comparer les observations de Barth le long de son transect, avec nos propres relevés sur le terrain et les cartes de la végétation de Fontes et Guinko [1995] au 1/1.000.000°, et de Toutain et de deWispelaere [1978] au 1/500.000°.

Tab. 3. Comparaison entre les observations de Barth et la végétation actuelle [de la Sirba à Korja]

Description de Barth	Végétation actuelle*
Sirba-Bundore	
forêt à l'apparence très fraîche/ herbe épaisse/ semis dense d'arbres pas très grands/ moins de taillis à <i>Ximenia americana</i> baobabs isolés luxuriant herbage	broussailles et forêts associées sur terrain latéritique, savane arbustive à <i>Combretum</i> , <i>Guiera senegalensis</i> , <i>Commiphora</i> et <i>Acacia laeta</i> Savane arborée assez dense à majorité d'arbustes [<i>Combretum</i> , <i>Commiphora</i> , <i>Anogeissus leiocarpus</i>]
puis au sortie de la forêt : grands arbres [nééré, baobab]	paysage secondarisé par l'agriculture, couvert herbeux discontinu, arbustes disséminés : <i>Acacia seyal</i> , <i>nééré</i> , <i>baobab</i> , <i>Acacia nilotica</i> et <i>Piliogstigma reticulatum</i>
Bundore-Denga	
Beaucoup d'arbres, dont le tamarinier cultures forêt très dense taillis épineux avant Denga	Steppe arbustive sur glacis et sols gravillonnaires: <i>Combretum nigricans</i> , <i>baobabs</i> , <i>Acacia senegal</i> , <i>Boscia senegalensis</i> , <i>Zizyphus mauritania</i> , <i>Sclerocarya birrea</i> , <i>Lannea microcarpa</i> . cultures dans les bas fonds. Dans les bas fonds : <i>Acacia seyal</i> , <i>Anogeissus leiocarpus</i> , <i>Mitragyna inermis</i> , <i>Celtis integrifolia</i>
Denga-Sebba	
sous bois, puis forêt dense avec caïlcédrats buisson de <i>Securinea vinega</i> , <i>Boscia senegalensis</i> palmier doum à Gongungo forêt suivie d'un terrain rocailleux zone cultivée avant Sebba	Steppe arbustive sur larges glacis entre buttes cuirassées : <i>Combretum nigricans</i> , <i>Boscia senegalensis</i> , <i>Balanites aegyptiaca</i> , <i>Pterocarpus lucens</i> cultures près des bas fonds. Dans les vallées : <i>baobabs</i> , <i>Acacia seyal</i> , <i>Anogeissus leiocarpus</i> , <i>Celtis integrifolia</i> , <i>rare Acacia nilotica</i> , <i>Zizyphus mauritiana</i>
Sebba-Namuntugu	
forêt dense alternant avec cultures végétation plus variée où tamarin et karité dominant	zone cultivée le long des bas-fonds Steppe arbustive sur sols érodés, nombreux Acacias dont <i>Acacia senegal</i> , <i>Acacia seyal</i> , Autour de Namantugu, zones cultivées. Dans les bas fonds: <i>Celtis integrifolia</i> , <i>Anogeissus leiocarpus</i> , <i>karité</i> , <i>tamarin</i>

Namuntugu-Tumpenga	
terrain argileux couvert d'une épaisse végétation, trouée de cultures	steppe arbustive sur sols argileux; Couvert herbacé peu dense discontinu, arbustes épineux disséminés : <i>Acacia raddiana</i> , <i>Acacia Senegal</i> , <i>Combretum micranthum</i> , <i>Combretum aculeatum</i> , <i>Balanites aegyptiaca</i> Dans les bas-fonds : baobabs, <i>Acacia seyal</i> , <i>Celtis integrifolia</i> , <i>Anogeissus leiocarpus</i>
Tumpenga-Koria	
baobabs nombreux; zone ouverte, arbres plus rares, sol dur et stérile à Koria, palmiers doum en bordure de cours d'eau, alors que tout le voisinage est presque dépourvu d'arbres	steppe arbustive sur sols argileux ou gravillonnaires: formation végétale pauvre avec baobabs, <i>Acacia senegal</i> , <i>Acacia laeta</i> , <i>Balanites</i> , <i>Combretum glutinosum</i> , <i>Combretum nigricans</i> A Koria, nombreux doum avec <i>Acacia albida</i> , sur champs
Koria-Dori	
plaine où on trouve rarement un arbre à l'exception de quelques baobabs rabougris	steppe arbustive pauvre avec formation d'Acacias : <i>Acacia senegal</i> , <i>Acacia laeta</i> , <i>Acacia raddiana</i>

La Yaga a un paysage minéral; les pluies y provoquent des phénomènes d'érosion et de ruissellements intenses dans les bassins versants, sous l'effet de la violence des pluies qui s'accumulent dans de larges bas-fonds se remplissant à la moindre pluie.

La végétation décrite par Barth est composée d'une savane arbustive assez dense [« herbe épaisse; luxuriant herbage; arbres pas très grands; taillis »] avec de belles forêts galeries [« forêt très dense; forêt dense avec caïlcédrats; sous bois »] le long du Yali. Les zones de culture forment des clairières avec de grands arbres : baobabs, néré, caïlcédrats et tamariniers. Barth ne signale qu'une fois le karité, ce qui peut paraître normal en pays peul, mais le fond de la population du Yaga est *gulmance*.

En 1973, Sénéchal [1973], trouve dans la région de Kongoussi, dans le Gulma du Nord, située à une latitude un peu plus méridionale que Sebba, que le néré est extrêmement rares. Quant au karité, il n'occupe que les bas-fonds, ainsi que les caïlcédrats. Les *Gulmance* n'ont pas construit de parc et sont peu respectueux des arbres²⁴, y compris du karité dont ils utilisent pourtant les fruits. Par contre le baobab est protégé et très exploité; Barth le signale à plusieurs reprises.

En approchant de Dori [Tab. 4], apparaît le palmier doum, qui apprécie les bons sols proches de la nappe phréatique. Sa propagation est favorisée par l'élevage et le doum est caractéristique des anciens établissements peuls.

Après Dori, Barth rencontre de belles forêts galeries le long du Goudébo, et des fourrés sur les interfluves. Mais les informations assez précises jusqu'à Aribinda, deviennent très incomplète après. Après Tinié, le paysage est décrit comme monotone avec deux arbres dominants [*Acacia seyal* et *Sclerocarya birrea*], ce qui ne correspond pas exactement au paysage actuel à base de Combrétacées et de *Balanites*.

La faune apparaît abondante entre les îlots de population. Les armes à feu sont peu répandues en ce milieu du XIX^e siècle, la chasse est encore une activité très spécialisée, en outre, les populations musulmanes ont une grande méfiance des viandes de brousse, l'animal devant être obligatoirement égorgé avant d'être consommé, ce qui est rarement le cas à la chasse. Eléphants, gazelles et autre buffles vivent donc relativement en paix.

Cependant, buffles et gazelles ne sont pas à l'abri des grandes épidémies comme l'épidémie de peste en 1891. Il existait encore, en 1972, un troupeau d'éléphants entre la mare de Soum et la frontière malienne, à plus de 100 km au NW de Dori [Barral, 1977].

²⁴ Les premiers rapports coloniaux dans le Gurma, confirment que les *Gulmance* ne conservent pas le karité; ils l'abattent pour le combustible ou la construction des cases. Sénéchal [1973] avance plusieurs raisons dont la mobilité de l'habitat et les faibles densités humaines dans une brousse abondante.

Tab.4. Comparaison entre les observations de Barth et la carte de la végétation actuelle
[de Dori à Kubo]

Description de Barth	Végétation actuelle
Dori-Oulo	
grands baobabs dominant	Steppe arbustive: <i>Combretum micranthum et glutinosum</i> , <i>Acacia senegal</i> , <i>Acacia raddiana</i>
Caïlcédrats en bordure des cours d'eau, et des mares; très beaux arbres autour de la mare d'Oulo	Formation ripicole avec <i>Mitragyna inermis</i> , <i>Anogeissus leiocarpus</i> , <i>Acacia seyal</i> , rares <i>Acacia nilotica</i> , baobabs rares
Oulo-(Bukuma)	
au bord du Goudebo : tamariniers, <i>Acacia nilotica</i> , baobabs dominant	Le long du Goudebo : <i>Mitragyna inermis</i> , <i>Celtis integrifolia</i> , tamarinier, <i>Acacia nilotica</i> rares
au sud, dune avec couverture presque exclusive de <i>Piliostigma</i>	Au sud : steppe arbustive avec zones de cultures importantes : <i>Acacia albida</i> , <i>balanites</i> , <i>Acacia raddiana</i> , <i>doum</i> , <i>Piliostigma reticulatum</i>
petit taillis puis, forêt	Au Nord de la Goudebo: steppe avec arbustes rares sur sols gravillonnaires : <i>Acacia senegal</i> , <i>Acacia laeta</i> , <i>Balanites</i> , baobabs
Bukuma-Aribinda	
fourrés	Steppe arbustive et fourré avec : <i>Pterocarpus lucens</i> , <i>Combretum micranthum</i> , <i>Acacia laeta</i> , <i>Balanites</i> , Avant d'arriver à Aribinda : <i>Acacia albida</i> , <i>Boscia senegalensis</i> , <i>Piliostigma reticulatum</i> , <i>Combretum glutinosum</i> .
Aribinda-Filio	
Filio-Tigné	
sous bois et pâturage	
Tigné-Deschi	
Arbres dominant : <i>Acacia seyal</i> et <i>Sclerocarya birrea</i>	Couvert herbacé peu dense, arbustes: <i>Balanites</i> , <i>Acacia senegal</i> Steppe arbustive et fourré avec <i>Pterocarpus lucens</i> , <i>Combretum micranthum</i> , <i>Grewia flavescens</i> , <i>Acacia raddiana</i>
Deschi-Kubo	
brousse dense et baobabs	Forêt basse sur gravillons avec <i>Pterocarpus lucens</i> , <i>Combretum micranthum</i> , <i>Grewia flavescens</i> Plateau latéritiques : <i>Combretum micranthum</i> , <i>Pterocarpus lucens</i> , <i>Boscia senegalensis</i>

Si la gazelle se rencontrait encore, dans les années 1970, dans l'Oudalan, elle est beaucoup plus rare au sud de Dori. Par contre les buffles ne sont plus signalés à l'ouest de Dori, à moins que Barth ait confondu avec de grandes gazelles. Il y a peu de faune dans le Yaga, mais beaucoup d'éléphants et de buffles au sud de la Sirba, dans une zone à faible population d'origine *gulmance*, pratiquant la chasse.

Une mention spéciale doit être faite pour le rhinocéros dont Barth n'aperçoit que les traces entre l'actuel Lamorde Torodi et Bosebangou [Niger]. Aucun rhinocéros n'est signalé, même dans le parc du W, à l'époque coloniale. Les *Gulmance*, grands chasseurs, n'ont pas de mots pour cet animal dont Barth signale [déjà] la rareté à l'Est du Niger²⁵.

²⁵ Il peut s'agir du rhinocéros noir [*Diceros bicornus*] dont l'habitat s'étendait au XVIII^e siècle du Liberia au lac Tchad. Barth n'a pas rencontré de rhinocéros depuis le Baguirmi. En 1862, il est signalé sur la bas Niger par le Dr. Baikié [Barth, 1971]. En 1900, on ne le rencontre plus que dans l'Adamawa. Les Peuls le nomment : *killifowo*, d'un nom d'origine songhay [Zubko, 1980].

En définitive, la faune apparaît beaucoup plus riche qu'aujourd'hui²⁶. Pour la végétation, le jugement doit être plus nuancé. Les termes employés par Barth : « forêt, sous bois », ne sont pas très précis et donnent l'impression d'une végétation peut être plus dense qu'elle n'était. On remarque cependant qu'entre les villages, la brousse est parfois « secondarisée » par une occupation ancienne, décelable par les formations de baobabs, des traces de culture extensive, des sites d'anciens villages. La mobilité de l'habitat implique une grande consommation d'espace, notamment dans le vieux pays *gulmance* [Yaga, Torodi]. Tous les arbres mentionnés par Barth se retrouvent aujourd'hui à peu près aux mêmes endroits, mais leur densité a beaucoup évolué. Dans certains secteurs [comme dans le Liptako], les baobabs sont plus rares et ont payé un lourd tribut aux récentes sécheresses; on les rencontre surtout à proximité des cours d'eau. Les *Acacia nilotica* qui avaient frappé Barth par leur belle venue, sont maintenant beaucoup plus rares au bord des cours d'eau et sont aussi plus petits. Les tamariniers, les caïlcédrats, les néré et les karité semblent également moins nombreux.

D'un autre côté, certaines espèces arbustives dont Barth ne parle pas, sont aujourd'hui bien répandues. Barth ne signale pas d'*Acacia albida*, même à Aribinda, où le parc à *Acacia albida* est pourtant très ancien. On en rencontre actuellement de vieux spécimens dans tous les terroirs, d'Aribinda à Dori. Il est souvent associé au palmier doum dont l'aire s'est agrandie. S'il n'y a plus aucun doum à Gongungo, mais il y en a beaucoup à Sebba, à Sampelga, Korïa, et le long du Goudebo, de Dangade à Ouro Seno. Un arbre commun actuellement, comme le *Balanites*, aurait eu en 1853 une extension beaucoup plus restreinte, puisque Barth déclare ne pas l'avoir aperçu entre le Dallol Fogha [Niger] et Bambara [Mali]. Il est aujourd'hui présent partout, soit à l'état de buisson ou d'arbustes. La dispersion de ces espèces est due principalement à l'agriculture et à l'élevage, et a suivi la dispersion de la population à l'époque coloniale.

Le peuplement : population regroupée, habitat fortifié

La population de la région traversée est, en 1853, répartie en îlots séparés par la « forêt », ou par des fourrés denses. Une première concentration se concentre entre l'actuel Lamorde Torodi et Tyampelgore, de part et d'autre du cours du Goroubi [Tab. 5]. A cet endroit, le réseau des vallées dépendant de ce cours est particulièrement large, et les collines se réduisent à des sommets ou arêtes isolés. A l'ouest de Lamorde Torodi [Champalawel], la population est beaucoup plus rare [un seul village : Bangapelle]. Dans le Yaga, le long du Yali, de Bundore jusqu'à Namantugu, s'échelonnent plusieurs villages avec leur auréole de cultures, dont Sebba. Un autre îlot de peuplement est centré sur Dori [de Korïa à Wulo], puis on ne rencontre que de gros villages isolés : Aribinda, Filio et Tinié, tous situés au bord de cours d'eau et séparés par des zones de brousse dense.

Autour d'un noyau relativement stable, des écarts, encore rares, se créent. La mobilité de l'habitat est due à la recherche de terre plus fertiles, généralement, dans les vallées [comme à Shirgu]. Entre les villages, on trouve des champs, des installations temporaires, des hameaux de culture, isolés en pleine brousse [entre Namantugu et Tumpenga, entre Aribinda et Filio]. La guerre provoque aussi des déplacements, notamment dans le Yaga [à Tumpenga, Bundore] où les Peuls ont affronté les *Gulmance* à partir de 1810.

Tab. 5. Villages traversés par Barth et villages sur son itinéraire en 1960-1970

Lieux cités par Barth	Carte IGN au 1/200.000°	Observations
Say	Say Fétobanoye	
Sanchergu-	Tantiargou	cultures dans la forêt; anc. village de

²⁶ Barth ne signale nulle part le lion, animal de moeurs nocturnes, ce qui est étonnant, vu qu'à l'époque coloniale on le trouve encore dans le Gurma et dans l'Oudalan.

Ndobura	Indobulaï Fogodji Débérgati Barkia Ouro Geladio	Shirgu ancien village de Gelajo
Champagore	Tyamplagore Ouro Go Addaré Dela Koyre Tiambanga Pengona	plusieurs villages non cités
Champalawel	Lamorde Torodi Diaga Dyayel Gourya	Lamorde presque désert; hameaux de culture
vill. Gurma		
Bangapelle	Longare ?	région déserte; ancien hameau de Kofé
Bosebango	Bosebangou Fyofonou Karenankali Banizobou Datmabi	Dutuwel à proximité; ancien village
Boundore	Boundore Kobini Téyango	Signes de cultures extensives
Denga	Denga Solsi	sous bois et forêt dense
Gongungo	Gongangou Mouka	plusieurs villages non cités
Karbo	[Tambondi]	
Gisongou	Guisangou	
Sebba	Sebba Bambori Kankanfogou	Sebba, à peine deux cent cases; Sebba, « capitale du désert »; hameaux d'esclaves, puis forêt alternant avec cultures; village.
Namountougou	Namountougou Doundéré Bilamal Tyouridi Tébarébogué Batibougou	plusieurs groupes de cases sur une vaste étendue; ancien village
[Tumpenga]	Sampelga	ancien village
site de village		
Koria	Koria	quelques cases
Dori	Dori	
Wendu	Wendou	
Bayel	[Kassari ?]	
Danandé	Dangade	village portant les traces de la guerre
Wulu-Kora	Oulo Foulgoubé Longue Fairdi Sieynou Pétéguersé Pété Nyaki Oudyoumodi Tadio Léré Ouro Alfa Boukouma	ancien campement touareg

Intara		
Aribinda	Aribinda	cultures; ancien village
	Dala	
	Yalenga	
	Gamtiki	
Filiyo	Filio	campement peul;
Tinyé	Tinié	plusieurs campements peuls; peu de cultures
	Marempa	
	Peto Ganga	
Deschi	Dessiou béré	hameau misérable; pays bien cultivé

Barth traverse un minimum de vingt et un lieux habités, mais il y en a plus, car il ne les cite pas tous. Sur la carte IGN, le même trajet en traverse soixante six et c'est également un minimum, puisque la carte IGN omet beaucoup de villages, environ un tiers, d'après un contrôle fait sur vingt départements du Gourma. Le nombre de lieux habités aurait donc été multiplié au moins par trois entre 1853 et les années 1960-70, date de rédaction des cartes IGN. Entre les deux dates la population s'est fortement dispersée. Dans le Yaga, les Peuls ont conquis avec leurs *rimaybe* les bas fonds de la Faga et du Yali [Thébaud, 1999]. Barth donne une liste incomplète de douze villages pour le Yaga; il y en aura quatre ving dix huit lors du recensement national de 1996. Le Liptako au temps de Barth est fort de quarante et un villages, mais deux cent trois en 1996; le peuplement changera en un siècle, avec une expansion de la population sur les rives de la Goudébo et le long de l'axe Boukouma-Dori. A l'Ouest, au début du siècle, des Peuls du Djelgodji et des Mossi de Kaya et du Yatenga ont immigré dans l'Aribinda [Guillaud, 1993] et les zones sableuses situées au nord de Tinié et Filio [d'Acquino, 1996].

Barth ne donne que de rares informations sur la population, sauf à Sebba, qu'il estime à 200 cases, soit aux alentours de 600 habitants. Sur la carte de son itinéraire figurant dans l'édition originale, il estime Dori à 4000 habitants, comme Champagore. Quoiqu'en pense Barth dont les estimations sont des ordres de grandeur, et qui trouva la capitale du Torodi presque déserte, le Torodi compte 7000 habitants environ, au début du siècle, soit deux fois plus que le canton de Geladio, estimé à 3000 habitants par Monteil en 1891 [Monteil, 1894; Taillebourg, 1911]. En 1977, entre Torodi et Ouro Geladio la densité humaine oscille entre 10 et 30 habitants au km² [Wendy, 1984].

Pour le Burkina Faso, on peut essayer, par extrapolation régressive à partir des recensements modernes [Tab.6], de fournir une estimation approchée de la population au temps de Barth, pour quelques localités bien identifiées.

Tab.6. Estimation de l'évolution de la population entre 1853 et 1986

Villages	1996*	1986*	1975*	1960	1950	1930	1900	1853
Acct. annuel		2,7%	4,6%	1,7%	1,2%	0,7%	0,5%	0,2%
Boundore	2269	4096	1499	1156	1025	890	766	697
Denga	1300	1876	802	620	550	478	411	374
Gongongou	930	1474	796	615	545	474	408	371
Sebba	4259	3033	1485	1148	1018	884	761	692
	8758	10479	4578	3540	3137	2726	2345	2135
Dori	23768	10956	6599	5102	4522	3929	3381	3077
Koria	2396	2133	1956	1512	1340	1165	1002	912
Oulo	3194	5305	3209	2481	2199	1911	1644	1496
Dangande	709	554	496	384	340	295	254	231
	30067	18948	12260	9480	8402	7300	6281	5717
Aribinda	7815	4345	2804	2245	1990	1729	1488	1354
Filio	3626	4656	2399	1855	1644	1429	1229	1119
Tinié	-	76	1374	1062	942	818	704	641
	11441	9177	6677	5163	4576	3976	3421	3114
Ensemble	50266	38604	23515	18183	16115	14002	12047	10966

* Recensement national

Avant et pendant l'époque coloniale, la progression de la population fut très lente voire stagnante. L'épidémie de fièvre jaune en 1867, de méningite en 1917, de grippe espagnole en 1918, firent d'énormes ravages dans la boucle du Niger. Elles s'ajoutèrent aux famines et aux disettes qui se répétèrent jusqu'à la fin des années 1940.

Les densités de population en 1853 apparaissent très localisées et faibles. La population ne commencera à évoluer de façon sensible que vers la fin de la période coloniale et le début des années 1960. Les périodes marquées par les deux sécheresses des années 1970 et 1980 voient les effectifs des localités s'envoler; le peuplement des villages considérés est donc relativement récent, de même que l'augmentation de la charge humaine supportée par leur région. Le regroupement de la population en centres plus ou moins importants va de pair avec la fortification de l'habitat qui est alors la règle. Il y a d'abord des sites perchés : Bangapelle ancien [*gulma*], un village abandonné entre Sirba et Bundore, Tinié [*songhay*], ou semi-perché : Aribinda [*kurumba*]; puis des villages entourés de haies vives [*kpiagu*] selon le style traditionnel *gulma* : Denga, Gongungo, mais aussi Champalawel; des villages protégés par des murs en terre [*birinu* en *gulmanceba*] : Dori, Champalawel, Champagore, Torodi, Sebba; ce sont des centres importants, des capitales. Ces murs sensibles aux pluies, sont plus ou moins bien entretenus, mais rénovés selon la menace. Il y a enfin des villages entourés de palissades : Bosebangu et Bundore nouveau. Même les concessions isolées, affectent la forme de « château fort » comme à Filio, mais aussi à Aribinda.

Toutes ces fortifications sont une protection plus ou moins efficaces contre les cavaliers. Palissades et broussailles étaient en effet susceptibles d'être incendiées.

Seul, l'habitat peut constitué de petites cases ovales recouvertes de nattes, n'est pas fortifié, mais sa mobilité, sa discrétion, constituent un moyen de défense. C'est le seul type d'habitat qui n'a pas évolué depuis cette époque.

On a quelques détails sur la construction des maisons. A Sebba, les cases rondes ont des dimensions assez grandes [6 m de diamètre, murs de 3 m de haut], avec des murs faits de nattes recouvertes d'argile, le toit formé d'une solide charpente soutenue par un pilier central. A Boundore, le toit est constitué de forts poteaux. A Boundore et à Sebba, où la description est accompagnée d'un plan très explicite, l'habitat est de pur style *gulmance* du Sud, c'est à dire susceptible de supporter de fortes pluies. L'ameublement est également *gulmance* : grandes jarres en argile servant de grenier ou de fourre tout, objets suspendus au toit [Madiéga, 1978; Senéchal, 1973].

Chez les Songhay de Tinié, dans un village perché, les maisons ont des toits en terrasse et leurs murs sont en briques de banco, comme à Tombouctou; elles sont spacieuses mais susceptibles de s'effondrer par grosses pluies.

De nos jours l'habitat s'est uniformisé et de Boundore à Aribinda, on rencontre deux types d'habitations : la maison de plan carré, à toit en terrasse ou recouvert de tôles, et la case ronde à toit de chaume. Les deux ont des murs faits en briques de banco. L'habitat *gulmance* a disparu à Sebba, comme à Boundore.

Les hommes

Sur son itinéraire, Barth rencontre principalement des Peuls et des Songhay, ou des populations apparentées [*Kara, Gabero*].

Chez les Peuls on discerne bien trois types humains. Le Peul pasteur, apprécié de Barth et de tous les Européens, est représenté par une famille revenant de transhumance qui accompagne sa caravane entre Sebba et Dori, et par le berger qui devance son troupeau; Barth rencontre plusieurs campements de ces Peuls nomades à Wulo, et Deschi. Il y a également le Peul sédentaire, le plus souvent *torodo*, lettré [lisant le Coran à Sebba], vêtu de blanc, chef de village, émir. Il s'agit là de Peuls sédentaires musulmans, ayant rompu avec la tradition pastorale, vivant dans des villes entourées de mur. Enfin, le Peul guerrier, bien que les précédents le soient aussi parfois, dont le type le plus achevé est Gelajo; *ardo*, peul païen, ou faiblement islamisé, gardien de la culture peule axée sur la vache et la

brousse, avec son armée personnelle, dans la tradition de Koli Tengela²⁷. Allié opportuniste des précédents, ou opposant, il préfère l'exil à la soumission et se méfie des grands appareils étatiques.

Autour de ces Peuls, gravitent des Songhay, qui constituent en quelque sorte, le contraire des Peuls auxquels ils résistent. Leur structure politique ne s'appuie pas sur un territoire, mais sur des villages; ils sont peu islamisés, voire pas du tout; leur économie repose essentiellement sur l'agriculture. Même leur apparence contraste fortement avec celle des Peuls; pas d'habit blanc mais des habits teints à l'indigo; pas de crâne rasé mais de longues tresses; en outre, ils fument et ils dansent, toutes choses prohibées chez leurs austères voisins peuls.

Les femmes sont assez peu présentes dans le récit de Barth, du moins pour la partie concernée. Seules les femmes songhay sont décrites avec quelques précisions²⁸, sans doute du fait de leur tenue plus « folklorique » que celle des femmes peules; serait-ce à cause de l'islam ? Mais on sait que l'islam khadirite des Peuls de l'Est est assez permissif. Les femmes apparaissent seulement en filigrane, dans leurs activités : se rendant au marché, allant puiser de l'eau, lavant des habits à la rivière, vendant du mil.

Barth esquisse à grands traits la figure de quelques chefs : ardo Gelajo « *expression agréable, presque européenne, de stature moyenne.. simplement habillé, dans une tunique bleu clair, avec un châle blanc entourant son visage* ». L'émir du Yaga « *assis devant sa maison, près de la mosquée²⁹, au milieu d'un grand nombre de gens; il leur lisait et interprétait quelques passages du Coran. C'était un homme bien bâti, avec des traits épais qui indiquaient aussitôt une origine issue des Peuls noirs, ou des Torobe. Assis à la porte de son palais, il me reçut gentiment* ». Tous les chefs rencontrés sont des gens âgés, la séniorité étant une des conditions de la chefferie. Leur simplicité contraste avec l'apparat des cours du Kanem, du Bornou.

Leur attitude face à Barth est dans l'ensemble hospitalière, à deux exceptions près [dans le Torodi et à Koria], encore ne fussent que des malentendus rapidement dissipés. A Koria, à Sebba, à Ouro Gelajo, les chefs cherchent à se concilier cet étranger³⁰ auquel on accorde des pouvoirs et des connaissances occultes³¹. Quand il s'installe, à deux reprises, chez des gens absents [Wulo et Champagore] personne ne lui en tient rigueur. Dans les pays musulmans, comme chez les Songhay, l'hospitalité n'est pas un vain mot, malgré, bien souvent, la pauvreté des moyens. De son côté, Barth se fait le plus discret possible et, sans cacher sa qualité d'européen et de chrétien, il ne l'affiche pas comme ses prédécesseurs. Les gens que Barth rencontre n'ont jamais vu de blancs à part des commerçants arabes [on est sur une route caravanière]. En 1853, dans la boucle du Niger, pour la grande majorité de la population, être *nasara* ou *tubako*, était plus une tare qu'une qualité³². Cependant Barth ne passera pas inaperçu comme Caillé à Tombouctou, ou Mungo Park à Say. Monteil trouvera à Dori un Peul qui avait vu Barth dans sa jeunesse et le chef d'Ouro Gelajo se souviendra que son père avait reçu un blanc. Par contre à Aribinda, il serait passé inaperçu, selon Destenave [Kambou-Ferrand, 1993].

²⁷ Héros peul légendaire, fondateur du royaume du Futa Toro sur le fleuve Sénégal à la fin du XV^e siècle.

²⁸ Barth paraît déçu de ne pas rencontrer des femmes songhay portant des anneaux de nez ! Fantômes de tourisme...

²⁹ La maison de l'émir n'a guère changé de place et est toujours à proximité de la mosquée.

³⁰ A chaque fois il recevra une génisse. En dehors du fait que le don d'un bovin à un étranger soit rare, notons que le chez les Peuls, le don d'une reproductrice est symbolique d'une alliance forte [Laya, 1978; Dupire, 1996].

³¹ A Dori on lui demande une amulette pour obtenir le pouvoir. A plusieurs reprises, on le soupçonnera de pouvoir commander à la pluie.

³² Barth défend cependant sa culture, sa religion, mais uniquement devant des lettrés, gens curieux, généralement au courant de l'actualité du monde musulman [Egypte, Turquie] et bien au fait de la supériorité technologique des blancs, comme de leur volonté de puissance.

L'agriculture : cultures diversifiées et élevage peul

Les descriptions concernant l'agriculture sont assez succinctes. Toute la zone traversée s'adonne à la culture principale du mil, avec quelques variantes.

Tab. 7. Type de cultures pratiquées

Lieu	Ethnie	Agriculture
Champagore	Peul	Mil, arachides
Champalawel	Peul	Petit mil
Boundore	Gulmance	Sorgho, coton, indigo
Denga	Peul	Coton, indigo
Gongungo	Gulmance	Maïs
Sebba	Peul/ Gulmance	sorgho, coton
Namountougou	Peul	Beaucoup de coton
Koria	Peul/ Gulmance	Mil à peine levé
Dori	Peul	Petit mil un peu de sorgho
Danande		Coton
Aribinda	Songhay/ Kurumba	Petit mil, haricot
Filiyo	Songhay	Mil
Tinyé	Songhay	Petit mil; un peu de sorgho coton
Deschi	Songhay	Sorgho, petit mil

De ces informations très ponctuelles, on peut constater que le petit mil est cultivé partout, mais que dans le Yaga on cultive plus de sorgho. Les terres cultivables du Yaga sont situées dans les vallées, sur les terrasses et les bas-fonds où les sols conviennent mieux au sorgho de même qu'au maïs. Dès le début du siècle, avant le djihad, les Peuls avaient mis leur *rimaybe* à la culture des bas-fonds produisant surtout du sorgho [Thébaud, 1999]. Le Yaga a encore une population *gulmance* relativement importante tel qu'on peut le constater par le type d'habitat, la toponymie. La céréale la plus importante pour la consommation chez les *Gulmance* est le sorgho [Swanson, 1979] dont ils connaissent de multiples variétés. Le maïs est cultivé comme une plante de soudure. La culture du sorgho, représente toujours la principale production en céréale en 1990 [Thébaud, 1999]. La culture du maïs est également très fréquente, mais sur de petites parcelles. Par contre, il n'y a plus de culture de coton ni d'indigo, cultivés autrefois par les hommes dans les bas fonds ou près des mares.

Le rôle des femmes dans l'agriculture est indirectement évoqué quand Barth dit avoir acheté du mil à des femmes, contre des miroirs et des clous de girofle; il ne peut s'agir d'esclaves qui ne disposent pas de leur production, et il ne faut pas s'attendre à ce que ce soit des femmes peules. Ces femmes sont vraisemblablement *gulmance* et vendent le mil de leurs parcelles [Hemmings-Gapihan, 1985], alors que la disette règne, ce qui en dit long sur leur indépendance économique et leur solidarité familiale.

Si Barth signale dans le Yaga la présence de nombreux arbres protégés par l'homme : baobabs, néré, tamarinier, palmier doum, et autour de Namuntugu, le karité, l'existence de véritables parcs est douteuse.

Chez les Peuls du Torodi, du Liptako et d'Ouro Gelajo, le petit mil est plus semé que le sorgho, pour des raisons de préférence alimentaire. L'arachide est signalée, mais uniquement à Ouro Gelajo. En 1911, Taillebourg note que l'arachide n'est en effet, cultivée que dans les cantons de Botou et Torodi. Quant au coton, il se rencontre partout en pays peul.

Dans le Nord, les Songhay cultivent le petit mil, et secondairement le sorgho qui domine cependant à Deschi, seuls les bas fonds pouvant être cultivés dans ce secteur. Les Songhay cultivent également les haricots [niébé] sur des champs séparés, et le coton, comme tout le monde. Guillaud dit que les Kurumba/Songhay d'Aribinda ne cultivaient autrefois que le mil, le sorgho étant une culture annexe et très localisée. Les sorgho se répandirent à partir du XX^e siècle avec l'arrivée de migrants mossi.

Enfin, il faut mentionner la grande irrégularité spatiale des récoltes ; la disette règne en pays peul, il est vrai peu porté sur l'agriculture, mais il y a du mil à Bosebangou où Barth laisse penser que les cultures sont plus diversifiées. A Tinye, il y a plein de mil le 28 juillet, alors qu'à Deshi, à 20 km au Nord, les greniers sont vides.

La cueillette est une pratique courante. Barth signale surtout une graminée apparentée au *poa* [fonio], les fruits d'arbustes non identifiés *mekhet*, *kirche*, et un tubercule également non identifié, à Bundore. Ce pourrait être la patate sauvage [*apala* en *gulmance*]³³. Le riz sauvage signalé dans le Yaga, est sans doute consommé.

En définitive, les gens cultivent une aussi grande variété de plantes vivrières qu'aujourd'hui, avec en plus, le coton³⁴, l'indigo et le tabac chez les Songhay et les *Gulmance*³⁵, les pays vivant en grande autarcie. Mais il s'agit d'une agriculture vivrière à la limite de la survie. Même les énormes greniers [près de 10 m³] de Champagore sont vides lors du passage de Barth, en début d'hivernage. L'agriculture songhay apparaît plus performante que celle des Peuls aux mains de *rimaybe* d'origine *gulmance*, mossi, songhay ou zerma. On observe peu de changement dans les spécificités culturelles : sorgho dans le Yaga, petit mil chez les Peuls.

L'élevage bien que partout présent, est juste mentionné, en arrière plan. Il est important dans toute la zone peule. Les *Toroobe*, sédentaires et agriculteurs sont *a priori* moins éleveurs que les Peuls pasteurs, mais leur pouvoir politique, leur force militaire, leur ont permis d'accaparer beaucoup de bétail, qui au milieu du XIX^e siècle, reste, avec les hommes, la seule richesse. En hivernage, le lait et le beurre sont abondants. Les produits laitiers alimentent un petit marché local, ce qui signifie qu'une partie de la population n'a pas de cheptel bovin.

L'élevage des bovins est avant tout l'affaire des Peuls, mais Barth rencontre à Aribinda un « très beau troupeau ». Ce troupeau devait appartenir à la chefferie, car dans l'ensemble, il n'y avait que du petit cheptel : moutons, chèvres, au milieu du XIX^e siècle, dans l'Aribinda [Guillaud, 1993]. Chez les *Gulmance*, l'élevage existait également, mais seuls les chefs possédaient du gros bétail, qui a été saisi par les Peuls lors de l'avènement du Liptako.

On a aucune précision sur les races bovines élevées [zébus, taurins ou métis]. Or la trypanosomiase animale semble avoir une grande extension. Barth parle de la Sirba où en 1965 subsistera, au même endroit, un foyer de *Glossina tachinoides* [Clair, 1987]. A l'ouest de Dori, il existe peut être un autre foyer localisé, le long du Goudébo. Mais les alentours de Dori sont un lieu d'élevage des chevaux. Donc, des foyers existent mais ils sont très localisés.

On ne trouve pas grand chose non plus concernant le type d'élevage. Barth note le déplacement d'une famille de Peuls éleveurs, avec serviteurs et troupeaux, en début juillet

³³ C'est selon Barth, « une racine bulbeuse, parfois de la taille d'une pomme de terre anglaise, sa chair approchant de celle d'un gros radis, mais plus douce, plus succulente et aussi très rafraîchissante et nutritive. Le jus a une couleur laiteuse...Il faut seulement un peu d'habitude pour repérer l'endroit où ces tubercules poussent, car ils ne se signalent à la surface du sol que par une simple feuille d'environ trente cinq centimètres de haut; mais les déterrer requiert parfois pas mal d'efforts car ils sont à trente ou quarante centimètres de profondeur». Ce tubercule se mangerait crû.

³⁴ Le coton est toujours cultivé dans le Yaga, mais sur de très petites parcelles, par les vieilles femmes pour fabriquer du fil à coudre.

³⁵ Les *Gulmance* devaient également cultiver le tabac. On trouve des fourneaux de pipes sur l'ancien site de Boundore.

entre Namantugu et Dori. C'est vraisemblablement un retour de la transhumance de fin de saison sèche vers le Yaga, axe de transhumance qui existe toujours. On note que même les chevaux partent en transhumance en fin de saison sèche, dans les savanes du Sud. Tous les animaux ne partent pas puisque Barth trouve partout du lait en abondance en début d'hivernage; en outre, on lui offre plusieurs jeunes bovins. Les laitières et les veaux sont donc à proximité des villages.

Il s'agit d'un élevage nomade ou transhumant comme on peut encore l'observer de nos jours. Ce qui a peut être changé c'est l'attitude des bergers. Le tableau d'un berger peul au travail, marchant devant son troupeau et le guidant à la voix, est devenu rare aujourd'hui, et si les Peuls guident encore le bétail à la voix, ils sont le plus souvent derrière le troupeau qu'ils se contentent de « pousser » devant eux.

L'élevage du petit cheptel apparaît largement pratiqué. Barth signale des chèvres à Aribinda et Tinié, où elle sont gardées la nuit à l'intérieur des maisons, chez les Songhay et Kurumba, des moutons en pays peul/*gulmance* à Champalawel, Sanchergu, Bundore. Rappelons que le mouton est un animal privilégié chez les musulmans et plus valorisés chez les Peuls que la chèvre. Mais les Songhay de Tinié doivent également avoir des moutons puisqu'ils produisent des tissus de laine.

Enfin, il faut mentionner l'élevage des chevaux dans le Liptako et peut-être, le Yaga [Thébaud, 1999]. Cet élevage est extensif et transhumant et alimente vraisemblablement un courant d'exportation vers le Sud [le pays *gulmance* entre autres] ou le Masina.

L'économie : commerce au long cours et artisanat

La piste que suit Barth est une piste commerciale reliant Say à Tombouctou par la rive droite du Niger; elle traverse les principaux marchés de la région, et est jalonnée de campements [*zango*]. Elle est contrôlée de loin en loin par les Peuls. On ne sait pas si cette route est antérieure à la création des états peuls. On peut néanmoins constater qu'elle suit la grande voie migratoire des Peuls menant des rives du fleuve Sénégal au Nord-Nigeria, empruntée depuis des siècles par les migrants *toroobe* et autres Peuls³⁶.

Sur cet axe principal se greffent d'autres voies secondaires. Il y a une route commerciale entre le pays mossi [marchés de Puytenga, Koupéla] et Tombouctou par Boussouma et Dori. Une autre route relie Gonja [pays ashanti] à Say, par Koupéla-Bilanga-Sebba-Torodi, pour le commerce de la cola [Cf. carte hors texte et l'annexe VI].

Barth rencontre quatre caravanes : une à Torodi, dirigée par un arabe venant de Yendi via le Yaga, allant à Kano avec un chargement de cola; une à Namuntugu, dirigée par un arabe, venant du pays mossi et allant à Tombouctou avec des bandes de coton; une autre dirigée par des Mossi allant de Bousouma à Dori avec cola et bandes de coton; enfin, une dernière, chargée de sel en provenance de Tombouctou, conduite par des commerçants de Hombori. Les caravanes traversent les états peuls pour atteindre les grands marchés de Tombouctou et de Kano. Ce trafic suscite une petite activité commerciale en développant les services [vente de plats cuisinés, de vivres, d'ânes, de chevaux] et alimente le trésor des émirats par la perception de taxes [Irwin, 1981].

Barth déclare que la zone entre Tombouctou et Sokoto est, au milieu du XIX^e siècle, une zone restée inconnue, même des marchands arabes. Ce n'est pas entièrement vrai. Il nous dit que son ami maure El Wallati, de Tombouctou, connaît bien les pays mossi et *gulmance*; les marchands de sel arabes fréquentent le marché de Dori. Ce sont donc là des propos destinés à rehausser son exploit et l'intérêt de sa mission.

Les petits marchés locaux paraissent indigents. A Champagore, le marché est très petit et insignifiant [quelques moutons et boeuf, sept étals offrant arachide, sel, beurre et lait], mais il n'y aurait aucun autre marché à Champalawel et Sebba. Plus au Nord, il y a le marché d'Aribinda d'où une caravane Gabéro ramène du riz, des nattes et des bandes de coton. Il faut remarquer ici que la saison, le milieu d'hivernage, ne se prête guère aux échanges alors

³⁶ Le royaume de Zaria fut fondé au XV^e siècle par une femme, ou un homme, Toronkawa, c'est à dire originaire du Toro [Sénégal] [Hogben et Kirk Greene, 1966].

qu'on attend les récoltes. Selon Wendy [1984], Torodi [Champalawal] aurait été un grand marché de redistribution de la cola, fréquenté par les commerçants hausa. Mais l'auteur ne nous dit pas à quelle date. Les caravanes de cola venant de Yendi, Gambaga [actuel Ghana] et se dirigeant vers Sokoto, traversent le sud du pays *gulmance*. Elles évitent le Torodi où elles ne passent que depuis les guerres *gulmance*. Taillebourg [1911], au début du siècle, ne signale que Say et Botou comme marchés de quelque importance.

Il n'existe qu'un seul grand marché : Dori. Les arabes de l'Azawad y apportent du sel en passant par Gao ou le seuil de Tossaye. Ce sel est redistribué dans les régions plus méridionales. Les Wangara [*jula*] venant de l'Ouest, amènent des colas et des cauris. Des ânes et des bandes de coton, des ustensiles en cuivre du pays ashanti, sont vendus par les Mossi; de l'Est, de Gao, arrivent du beurre et surtout du mil, transporté par des caravanes conduites par des serviteurs touaregs. On pourrait également ajouter Aribinda, marché régional où s'échangeait le riz du Masina, le sel du Sahara, le coton du pays mossi, la cola, contre les plumes d'autruche et les défenses d'éléphants, les moutons. Ce marché, où on vendait aussi des esclaves, devait se développer dans la seconde moitié du XIX^e siècle [Kambou-Ferrand, 1993].

Dori est à la jonction de deux zones monétaires : à l'Ouest, c'est la bande de coton, à l'Est et au Sud, jusqu'à Say, c'est le cauri. L'utilisation de cauris montre que le pays est producteur de tissu de coton³⁷, ce qui n'empêche pas d'importer du pays mossi des tissus teints à l'indigo, très bon marché; le volume des échanges est sans doute plus fort dans le Yaga et le Liptako. Ce marché est, comme nous dit Barth, à la limite de l'aire commerciale de Tombouctou, mais aussi de celle des commerçants *jula* [Wangara de l'Ouest, et Yarsé du Sud]. Le Gurma, les petits états peuls du Torodi et du Kunari, sont dans l'aire du commerce *hausa*, et ce, dès avant l'avènement de Sokoto [Madiéga, 1978]. Ce commerce inter régional se poursuit malgré les guerres nombreuses entre Mossi, *Gulmance* et Peuls, au Sud; entre Songhay, Peuls et Touaregs, au Nord. Le commerce en pâtit sans doute, mais pas au point de s'arrêter. Seul exemple, le pays *gulmance* qui en 1853, comme en 1891, ne sera plus traversé par les caravanes de marchands, à cause de l'insécurité³⁸. Mais on ne sait pratiquement rien du commerce pré colonial dans le Gurma où les commerçants Hausa et Zerma sont implantés et intégrés à la société, de longue date.

Ces activités commerciales au long cours n'intéressait qu'une minorité de personnes spécialisées dans le commerce. Une plus large part de la population était concernée par les activités artisanales.

La principale industrie est le tissage, dans les anciens pays *gulmance* comme le Yaga, en rapport avec la culture du coton et la teinture à l'indigo, mais aussi dans le Liptako et chez les Songhay, comme à Tinié où les bandes sont plus larges que dans le Gwandu, mais de moins bonne qualité. Chez les Peuls le métier de tisserand est un métier casté, pas chez les *Gulmance*, chez qui le tissage est pratiqué par les chefs de famille. Seules la couture et la broderie peuvent être pratiqués par un Peul non casté. Il faut donc croire que cette industrie est en pays peul dans les mains de *rimaybe*, ou des « autochtones » songhay et *gulmance*. Des indigotières ne sont signalées que dans le Yaga. Les *Gulmance*, les Songhay, les *rimaybe* s'habillent de coton teint. Les Peuls utilisent surtout du coton blanc. L'islam est responsable de la large diffusion du commerce et de la fabrication des textiles. Toutes les personnes que rencontre Barth, portent chemises, pantalons, tuniques, pour les hommes, pagnes pour les femmes³⁹. Seuls, les farouches Gabero sont à moitié nus.

En dehors des textiles, on trouve le travail des métaux. Les forgerons à l'oeuvre dans la brousse sont *gulmance*, comme celui de Boundore. Chez les Peuls, il s'agit également d'une activité casté. Pour leur combustible les forgerons utilisent une grande quantité de bois pour

³⁷ Le cauri est aussi une monnaie divisionnaire. La bande de coton se prête mieux aux gros achats.

³⁸ L'année 1853 est assez particulière pour le royaume de Nungu [Fada] car elle correspond à un interrègne, période habituelle de troubles. Le roi Yentiabri est en effet tué en 1853. En 1891, un an avant sa mort, le roi Yencoare se défend contre les attaques de Matiakoali qui portent sur le sud du royaume, sur Nabongou et Soudougou deux localités de commerçants *yarsé* situés sur la piste reliant Fada aux marchés de Sansanné [Togo]

³⁹ Barth ne parle pas de l'habillement des *Gulmance*. Vu l'importance de la culture du coton et du tissage chez eux, on peut penser que leur habillement diffèrait peu de celui des Songhay, les femmes étant néanmoins moins vêtues : pagne court pour les femmes mariées, ceinture de perles pour les plus jeunes.

fabriquer du charbon : *Pterocarpus lucens*, *Anogeissus leiocarpus*, mais aussi karité, *Acacia sieberiana*.. Parfois les villages environnants participaient à la coupe des arbres, les forgerons se chargeant de faire les fours. Ils fabriquent les armes traditionnelles : pointes de flèche, lances, poignards, épées [Thiombiano, 1991; Madiéga, 1978], mais aussi des bijoux en cuivre importé.

Bien que Barth n'en dise rien, on peut penser à d'autres artisans comme les potiers, dans le Yaga, notamment pour la confection des grandes jarres à céréales. Ce métier était pratiqué par les hommes chez les *Gulmance* contrairement aux autres ethnies, où c'est la femme du forgeron qui fabrique les pots. Il y avait sans doute aussi des boisseliers fabriquant les petits sièges bas en bois, figurant dans la description de la case dans le Yaga. D'une manière générale, l'artisanat, travaillant sur commande, produisait plus pour la consommation locale que pour l'exportation, à l'exception du tissage.

De nos jours, cet artisanat a fortement baissé du fait de l'importation des tissus européens, des bassines en fer ou en plastique. Les pots en terre sont toujours utilisés, moins pour stocker les céréales que pour le transport de l'eau. Les hauts fourneaux sont abandonnés dans la brousse, le fer étant fourni par la récupération. Le forgeron fait encore des bijoux et des outils pour l'agriculture. En 1981, Dans le département de Bogande, le plus proche du Yaga, l'activité artisanale la plus répandue était le tissage [55% des villages], la poterie [44%], le travail du fer [40%] et la teinture [33%]. Ces artisans étaient surtout concentrés dans les petits villages mal reliés aux grands marchés [Mehretu, 1982].

Enfin, notons que Barth ne mentionne aucun trafic d'esclave dans la région. Il ne semble pas que ce soit une omission puisque Barth voyageait justement pour étudier ce problème. Les conflits locaux généraient des esclaves surtout *gulmance*, *mossi*, *zerma*, *songhay*, mais ils circulaient à l'intérieur des familles peuls, et étaient échangés contre du bétail plutôt que des armes à feu qui sont très rares à cette époque dans cette région. Rappelons que les Peuls élevaient des chevaux qu'ils n'avaient donc pas à acquérir, comme les *Gulmance*. L'expansion de l'islam, la conversion des populations soumises, et l'interdiction de réduire en esclavage des musulmans, réduisaient *a priori* l'offre en esclaves.

Aucune mention n'est faite des exportations des pays peuls. On peut néanmoins signaler les chevaux⁴⁰, auxquels on doit ajouter le bétail, et les tissus de coton et de laine. La lecture de Barth donne l'impression d'un certain déséquilibre de la balance commerciale, les importations l'emportant sur les exportations. Si la boucle du Niger n'était pas inconnue des marchands arabes, elle leur était peu connue, sans doute du fait de la médiocrité de son marché et de son économie, à l'origine d'une certaine faiblesse du pouvoir politique.

La situation politique : déclin des émirats peuls et résistance songhay ?

La situation politique de la région en 1853 telle qu'elle est analysée par Barth, peut se résumer ainsi. Les états peuls nés des djihads au début du XIX^e siècle sont en pleine décadence. Le pouvoir des Peuls ne s'étend que sur quelques centres, mais pas sur les pays « soumis » comme le Gurma, dont les chefs traditionnels conserve une large autonomie. Seul le petit état du nouveau Kunari, dirigé par Gelajo, le transfuge du Masina, apparaît prospère et en paix. Le Torodi est en butte aux attaques des Songhay d'un côté, des *Gulmance* de l'autre. Le chef du Yaga, cependant, « n'est pas sans pouvoir ». Quant au Liptako, dont la situation est plus longuement analysée, le pouvoir y est aux mains d'un chef faible, de « grand âge », qui ne peut empêcher le jeu des factions à l'intérieur du royaume où le « désordre et l'anarchie » se sont installées. A l'extérieur, le Liptaako mène une politique fluctuante vis à vis des Touaregs dont la pression est de plus en plus forte. En

⁴⁰ Les Peuls ne sont pas les seuls éleveurs de chevaux. Les Mossi, les Zerma des bords du Niger, les Peuls du Masina élèvent également des chevaux.

outre, les relations avec le royaume frère du Yaga, sont mauvaises, suite à des pillages répétés. Bien que l'allégeance au Gwandu soit maintenue, son rôle est nul.

Face aux faiblesses peules, dans les émirats dépendant du Gwandu, comme dans le Masina, les Songhay défendent vaillamment leur indépendance, surtout à l'Est [Téra, Dargol, Larba]. À l'Ouest, les petites chefferies d'Aribinda, Filio, Tinié, situées dans une zone frontalière [entre le Masina, le Djelgodji et le Liptako], sont menacées par les attaques touaregs.

Qu'en est-il exactement à la lumière de ce que nous savons aujourd'hui de l'histoire de ces régions ?

Les *Toroobe* du Torodi sont toujours en lutte contre les Songhay, et depuis leur installation à Tyampalawel, contre les *Gulmance*. Le chef rencontré par Barth est Hama Tutu, qui meurt en 1859 [Taillebourg, 1911]. Malgré leur soit disant décadence, les Peuls du Torodi se maintinrent sur place et ne reculèrent plus. Les chefs passèrent des alliances avec les *Gulmance* de la région.

Le territoire voisin de Gelajo se maintient grâce à sa petite armée bien équipée et sa nombreuse population de serviteurs amenés du Masina [42% de la population au début du siècle]. Il a joué d'un poids décisif dans les luttes entre le Gwandu et les *Gulmance*, de Botou notamment, luttes qui se sont achevées vers 1850. Il interviendra encore, après le départ de Barth, contre les *Gulmance* de Pansi aux côtés du Yaga. Ce petit royaume guerrier faillit disparaître, vers 1860 quand Geladio, très âgé, décida de retourner au Kunari avec ses fils. Après sa mort à Dori, ses fils revinrent pour fonder les villages de Ouro Geladio et Diolaye. En 1891, Monteil estimera que cette principauté était la plus puissante de toute la région.

À l'époque de Barth, le Yaga est gouverné depuis six ans par un *toroodo*, Sadio Brahim Bounti. C'est lui qui consolidera le Yaga en luttant contre les *Gulmance* des bords de la Sirba au sud⁴¹, les Peuls *mossibe* de Diagorou au Nord, et les Touaregs Logomaten, qu'il réussit à repousser, grâce aux fortifications des villages [Abatucci, 1897].

L'émir du Liptako, qui n'est pas si âgé [autour de 70 ans, à peu près comme Gelajo], est en effet décrit par la tradition comme un homme faible, qui ne tient pas en main les princes *Feroobe* qui pillent les environs [Cf. les cavaliers qui « escortent » Barth en sortant de Dori] ou le Yaga [Irwin, 1981]. Cet homme réussit cependant à faire face aux luttes sourdes entre *Feroobe* et *Toroobe*, ces derniers s'estimant frustrés du pouvoir. À l'extérieur, et comme ses prédécesseurs, il eut à lutter contre les Touaregs qui envahirent le Liptako en 1840/41. Après la bataille de Katchirga, le Liptako fut soumis à tribut, ce qui mit fin aux attaques mais ne mit pas fin à l'insécurité et aux pillages épisodiques des Touaregs. Les Peuls, ne pouvant s'opposer de front aux Touaregs, essayent de composer avec eux.

Barth insiste beaucoup sur l'indépendance des Songhay qui lui semblent fort sympathiques. Les Peuls du Torodi avaient essayé de s'emparer des états de Téra, Dargol, Kokoro, du Gorouol, mais ils sont repoussés en 1844. Les Songhay résistèrent également aux *Sillanke* pendant 5 ans [Urvoy, 1936], mais durent faire appel aux Touaregs pour les vaincre à Saregourou en 1844. Les Touaregs vont désormais s'immiscer dans les luttes entre les chefferies songhay [Olivier de Sardan, 1984] qui affaiblissent quelque peu la résistance songhay, comme Barth le signale par ailleurs. Ama Kassa, le chef de Téra fait sa soumission aux Touaregs et leur paya tribut pour vivre en paix. Mais la domination des Touaregs s'avéra beaucoup plus lourde que celle des Peuls. Quant à la ville rebelle de Larba, elle n'était pas sans relation avec les Peuls. Le marabout Mohaman Jobbo, le fondateur de Say, y avait séjourné et convertit la population. Les relations avec Say se poursuivront avec son fils, Boubakar, comme le signale Barth, lors de son retour de Tombouctou.

À l'Est, la chefferie songhay/kurumba d'Aribinda située à la frontière de plusieurs états peuls et mossi, est particulièrement vulnérable. Dans la première moitié du XIX^e siècle, elle est en butte aux raids des Peuls du Djelgodji, et sert de réservoir de captifs aux Touaregs de l'Oudalan installés à l'Est [Barral, 1977], auxquels Aribinda finit par payer tribut. A

⁴¹ Les villages *Gulmance* situés entre la Erpa et la Sirba cessent de payer tribut aux Peuls vers 1860. J. e. Yaga n'arrivera à bout de leur résistance qu'avec l'appui des Peuls du Torodi, d'Ouro Gelajo, et des *Gulmance* de Fada.

l'époque de Barth, le chef Birma réussit à battre les Mossi du Ratenga alliés aux Peuls du Djelgodji, avec l'aide de ses « protecteurs » touaregs. Mais dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Aribinda put même passer à l'attaque et s'imposer aux pays voisins [Guillaud, 1993].

Venant des grands états musulmans de l'Est, notamment Sokoto, le Bornou, le Kanem, Barth a tendance à faire peu de cas des petits états peuls de l'Ouest, peu peuplés et à la limite occidentale de l'influence du Gwandu dont ils dépendaient théoriquement. Barth se fait le précurseur de la tradition qui fait des deux premiers émirs du Liptako, des hommes pieux et justes, alors que leurs successeurs ne furent que des chefs avides de pouvoir et de richesses [Irwin, 1981]. Mais la décadence après quarante ans d'existence, est à nuancer. Le mot anarchie ne convient pas pour le Liptako. En 1853, les Peuls représentent encore une force non négligeable, même si à Dori, la lutte pour le pouvoir est vive, comme toujours, et si l'émir ne contrôle pas totalement son territoire⁴²; mais c'est aussi le cas d'un état comme le Gwandu.

Quant à la fière indépendance des Songhay, nous avons vu qu'il convient de nuancer fortement le tableau donné par Barth. Les Songhay sont obligés de composer avec les Touaregs et même avec les Peuls. Ce sont eux qui, au terme d'un calcul à courte vue, ont introduit les tribus touaregs guerrières sur la rive *gurma*. qu'elles ne devaient plus quitter. Contrairement à ce que pense Barth, ce sont les Songhay et les Kurumba de l'Ouest [Aribinda] qui réussirent à conserver, ou retrouver, une certaine indépendance, dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁴³.

Finalement, l'analyse de Barth est bonne dans l'ensemble. Ce qui est gênant c'est que Monteil, 38 ans plus tard, portera le même jugement sur les états peuls de la région. Est-on en présence d'une décadence lente, ou est-ce plutôt un jugement d'Européens face à des systèmes politiques très différents de ceux qu'ils connaissent, et qui les déconcertent ? Beaucoup d'autres royaumes africains, comme le royaume mossi, seront accusés de décadence. En fait, ces observateurs étrangers, dont Barth, ne comprennent pas que les états africains ont pour la plupart une organisation politique, non pas décadente, mais fragile. La base économique de ces états est également fragile⁴⁴ et ne peut pas supporter un grand degré de centralisation.

Pour reprendre la formule d'Urvoy [1936], les états de l'époque ont des centres et pas de périphérie⁴⁵. Dès la première moitié du XIX^e siècle, les états peuls ont subi la pression venant des zones tampons qui les entourent : Songhay, Touaregs, *Gulmance*. Les états peuls sont des états guerriers où le métier des armes est la voie la plus rapide vers la réussite [les gens du Liptako « ont un esprit guerrier » dit Barth]. Ces états ne fonctionnent bien qu'avec des campagnes militaires, comme la guerre contre les peuples païens où peuvent s'illustrer des hommes menaçants pour le pouvoir. Quand ces campagnes prirent fin, d'une manière ou d'une autre⁴⁶, dans la première moitié du XIX^e siècle, les relations entre l'état et ses guerriers, entre les guerriers et les populations soumises, changèrent. Les guerriers menèrent pour leur propre compte, des razzias qui affaiblirent le pouvoir central et créèrent une insécurité grandissante.

Une insécurité ordinaire

Barth traverse une région « infesté » par l'homme, selon sa formule, non seulement après Dori, mais aussi entre le Torodi et le Yaga. Entre les centres à peu près tous fortifiés [Cf.

⁴² On pourrait dire exactement la même chose aujourd'hui. Face au Niger, sur 400 km de frontière, l'état burkinabé n'est représenté qu'à deux postes frontières par les Douanes et la Gendarmerie, sur la route principale, alors qu'à côté, la circulation est entièrement libre, au point que des villages nigériens sont installés sur le territoire national, et que la frontière est une zone d'insécurité livrée aux trafiquants en tous genres.

⁴³ Grâce notamment à leur équipement en armes à feu, fourni par des transfuges peuls du Masina [Guillaud, 1993].

⁴⁴ Comme les observations de Barth le montrent.

⁴⁵ C'est exactement ce que dit Barth quand il dit que les Peuls se sont installés sur la route commerciale Dori-Say et que les chefs *gulmance* sont pratiquement indépendants.

⁴⁶ Soit en étant vainqueur, soit en payant tribut.

plus haut], existent des zones dangereuses où rôdent les pillards, les voleurs de chevaux [à Dori], les détresseurs de grand chemin [Dori], ou des populations « rebelles » comme les Gabéro et les Songhay de Larba.

Une certaine faiblesse du pouvoir allait de pair avec l'insécurité régnant dans les pays. Mais c'était le lot de tous les pays à l'époque; les paysans, les voyageurs étaient armés et toujours sur le qui vive. C'était le « temps de la guerre » comme disent les *Gulmance*. Mais la description du commerce à Dori avec ses routes caravanières montre que le risque était jouable.

L'insécurité à partir d'un certain niveau, peut avoir une influence sur le commerce. Les interruptions de la circulation sur les routes traversant le pays gurma pendant la seconde moitié du XIX^e siècle en est un exemple. Mais Dori qui paie tribut aux Touaregs pour avoir la paix, dépend d'eux pour son ravitaillement en mil. Malgré cela, les caravaniers touaregs sont molestés, sans doute en représailles à des exactions des guerriers [*imojar*] touaregs. Le Liptako et le Yaga sont en paix, mais cela n'empêche pas les vols perpétrés par des « éléments incontrôlés ».

Dans les pays peuls qui s'échelonnent le long de la grande voie caravanière de Tombouctou à Kano, les grosses caravanes, de même que les pèlerins⁴⁷, passent sans trop de problèmes. En quinze jours de marche, Barth rencontre quatre caravanes.

En 1853, l'insécurité n'apparaît pas particulièrement grave dans les états peuls, ni dans les zones frontalières. Barth ne sera attaqué qu'une seule fois, par des Gabero aussi apeurés que menaçants, mais il n'aura pas à faire usage de ses armes à feu, face aux lances de ces « pauvres gens de Gao ».

L'armement : encore largement traditionnel

L'armement, sa qualité, son utilisation, son commerce, constitue, hier comme aujourd'hui, un des facteurs fondamentaux de l'histoire africaine⁴⁸. L'extrait de Barth est assez révélateur à ce propos.

Barth lui-même, comme tout explorateur européen, voyage armé⁴⁹. Il en impose par ses armes à feu [pistolets à 1 ou 6 canons⁵⁰, un fusil à percussion, à canon double]. Il fait même une démonstration à Tombouctou, en tirant les six coups de son pistolet⁵¹; les spectateurs fortement impressionnés croient qu'il est bardé d'armes. Dans le Masina voisin, les Peuls font la guerre à cheval mais aussi avec des fusils. Geladio qui vient du Masina a un armement moderne⁵², ses fantassins-serviteurs étant équipés de mousquets. L'armement de Gelajo a été décisif dans les luttes du Gwandu et des Peuls de la rive droite contre les *Gulmance* et les Peuls Folmangani de Botou.

⁴⁷ Les pèlerins suivaient les routes commerciales où se trouvaient des relais pour eux. Comme de nos jours, les pèlerins de la Mecque s'adonnaient tous, plus ou moins, au commerce, d'autant qu'à cette époque le voyage était très long et qu'il fallait bien vivre pendant ce temps. Les états peuls formaient comme un couloir W-E entre les païens du Sud [Mossi, *Gulmance*] et les pillards du Nord [Touaregs].

⁴⁸ Cf. le numéro spécial du *Journal of African History* [vol.12, 1971].

⁴⁹ L'exemple limite, avec peut être Stanley, est celui de Mungo Park, qui, à partir de Tombouctou et jusqu'à la fin dans les rapides de Boussa, se fraya un chemin à coups de fusil, ce qui lui fut fatal. Barth rencontrera après Tombouctou, des Touaregs parents des victimes de Park qui lui raconteront la folle croisière de l'Écossais tirant sur les pirogues, comme sur les gens sur les rives. Les Touaregs, en bons guerriers, étaient d'ailleurs assez admiratifs devant la précision de son tir.

⁵⁰ Ce genre de pistolet à canons multiples, à percussion et chargement par le canon, est appelé « poivrière ». Apparu vers 1820, c'est une arme de transition entre le pistolet à un coup et le revolver. A l'époque de Barth ce pistolet est répandu, surtout aux États Unis, en Californie, chez les chercheurs d'or. Bien qu'à cette époque le célèbre revolver de Colt soit déjà disponible, il était rare car beaucoup plus cher.

⁵¹ Dans sa préface, Barth déclare : « *Le voyageur dans de telles régions, doit porter des armes; cependant, il doit les utiliser avec la plus extrême prudence* ». Plus loin, il déclare que la démonstration qu'il fit de ses armes à Tombouctou, à la demande son protecteur, eut une influence certaine sur sa sécurité, lors de la suite de son voyage.

⁵² Du moins pour la région. Raffanel qui a vu à l'oeuvre les fusiliers bambara, réputés pour leurs talents, à peu près à la même époque, estime que leurs fusils sont plus dangereux pour les tireurs que pour les cibles [Ba et Daget, 1972].

L'armement des émirats peuls [Liptako, Yaga, Torodi] est encore traditionnel. Les cavaliers Peuls ont la lance, le sabre⁵³, mais il y a aussi les archers qui lancent des flèches empoisonnées, bien que Barth n'en parle pas [Gado, 1980]. Chez les Songhay, l'armement est presque identique : sagaies, arcs et boucliers, peu de sabres, armes de corps à corps. Ils ont également de la cavalerie. Les Gabero n'ont que deux lances et un bouclier. Songhay, Peuls et *Gulmance* combattent donc à armes égales.

A la même époque, dans le Masina, le fusil à pistons, à deux coups, a supplanté chez les Peuls, du moins chez les chefs, le long fusil à canon simple prisé par les Maures et les Arabes. Selon Barth, ce sont les Français de St Louis qui les vendent. Et il est vrai que St Louis, au débouché de la vallée du Sénégal contrôlée par les *Toroobe*, est un centre d'approvisionnement privilégié pour tous les états *toroobe* de l'intérieur. Mais il n'est pas le seul lieu d'approvisionnement et on peut penser que les Anglais de la Sierra Leone, et du Gold Coast ne sont pas en reste⁵⁴.

Les armes à feu sont pourtant connues dans la boucle du Niger. La chute de l'empire songhay à la fin du XVI^e siècle est en grande partie due aux arquebusiers renégats du pacha Djouder⁵⁵. Plus au sud, au XVIII^e siècle, les mercenaires Tyokossi opèrent chez les *Gulmance* au gré des demandes et sont réputés pour leurs armes à feu, mais les *Gulmance* ne s'équiperont pas de telles armes. La diffusion des fusils⁵⁶ n'interviendra qu'à la fin du XIX^e siècle, quand les trois mille soldats d'Albouri Ndiaye, lieutenant d'Ahmedou fuyant devant l'avance française, passeront par la rive droite du Niger en 1893. Des fusils seront acquis par les *Gulmance* de Matiakoali et les *Zerma* [Santoir, 1999; Gado, 1980]. L'Aribinda s'équiperont grâce à des transfuges peuls du Masina [Guillaud, 1993].

Alors qu'au XIX^e siècle, la plupart des états de la zone des savanes cherchent à acquérir des armes à feu, les états traversés par Barth sont notoirement en retard, même si quelques fusils circulent çà et là. Pourquoi ce manque d'intérêt ?

Les raisons sont multiples. Les états peuls de la boucle du Niger, et plus encore les royaume mossi et *gulmance*, sont dominés par une noblesse qui fonde sa suprématie sur la cavalerie. Le cheval est non seulement le moyen de combattre, mais plus encore, le symbole de l'aristocratie. Le noble combat à cheval avec le sabre ou la lance. L'arme à feu qui tue à distance, de façon anonyme, était considérée par les Songhay⁵⁷, les *Zerma* et même les Peuls, comme une arme maudite ou roturière⁵⁸ [Rouch, 1990; Gado, 1980]. L'arme à feu est utilisée par des fantassins, son maniement à cheval étant problématique. En outre, la guerre est plus faite pour s'approprier des biens [hommes, bétail, greniers..] que pour les détruire.

Il est révélateur que ces armes soient depuis le XVII^e siècle, dans les mains de mercenaires⁵⁹, de chefs de guerre, alors que les armées des états de la boucle du Niger [Songhay, Mossi, Gurma, Liptako, Yaga] n'en soient jamais équipées⁶⁰. Au Masina, les fusiliers sont des Bambara⁶¹; chez les *Zerma*, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ils seront Gurunsi [Rouch, 1990].

⁵³ Dont beaucoup sont fabriqués avec des lames importées, venant de Solingen, comme Barth le constate.

⁵⁴ Quand il est à Tombouctou, l'attention de Barth est attirée par un curieux fusil à silex, à quatre canons qu'il estime provenir des Etats Unis; on lui dit que cette arme, déjà ancienne, aurait été vendue par des Américains aux traitants anglais de Portendik [Mauritanie] qui ravitaillaient les Maures. Les Américains vendaient des armes tout le long de la côte ouest africaine [Brooks, 1970].

⁵⁵ Lors de son retour, à Gao, Barth essaiera de voir, en vain, une arquebuse marocaine qui aurait été conservée.

⁵⁶ Il ne s'agit que de fusils à silex se chargeant par le canon, susceptibles d'être réparés par les forgerons locaux. L'évolution rapide de la technologie en Europe et le rééquipement des armées avec des fusils à tir rapide à chargement par la culasse [en France, le Chassepot en 1866, le fusil Gras en 1874], provoque un afflux d'armes démodées sur le marché. Jusqu'à l'arrivée des Français, il n'y aura aucune arme à tir rapide dans la région.

⁵⁷ Lors de la bataille de Tondibi, après avoir réussi à tuer 200 fusiliers marocains, les Songhay ne récupèrent pas les mousquets mais les jetèrent dans le Niger [Rouch, 1990].

⁵⁸ L'histoire européenne est pleine d'exemples de ces pesanteurs aristocratiques face à l'évolution de l'armement, notamment face aux armes offensives : arc, arbalète, mitrailleuse. Lors de la guerre de 1914-18, les cuirassiers français se battent au sabre et les uhlans allemands à la lance, au milieu des tirs de mitrailleuses. En 1939, les lanciers polonais chargeront les tanks allemands, en rase campagne, pour le panache!

⁵⁹ Les mercenaires étaient moins regardants et visaient l'efficacité en s'équipant d'armes du dernier modèle disponible sur le marché.

⁶⁰ L'empire songhay était pourtant en contact avec les Portugais qui lui fournirent même un canon que les Marocains trouvèrent à Gao.

⁶¹ Les Tangara de Barbé, à l'Est de Mopti [Ba et Daget, 1972].

Les états « chevaliers » sont des états très décentralisés. Les états peuls du Liptako, du Yaga ou du Torodi ne disposaient pas de troupes permanentes; en cas de conflit, le chef de guerre nommé pour l'occasion par l'émir, réunissait les nobles qui venaient avec leurs équipements et leurs gens. Il était difficile dans ces conditions d'imposer un armement quelconque.

Le manque d'armement moderne de ces régions du Gurma est aussi un signe de pauvreté, et aussi, d'éloignement des grands axes commerciaux reliés directement à la côte, où sont vendues les armes. Ainsi, le moyen Niger, par où les armes diffusèrent dans la boucle du Niger, est le débouché de routes commerciales provenant de la Guinée et de la Sierra Leone [Roberts, 1987]. Jenne était au débouché d'une route venant du pays ashanti par Kong, Bobo Dioulasso et Bani. L'acquisition d'armes à feu, comme celle des chevaux, va de pair avec l'esclavage, puisqu'il en est à la fois le moyen et la finalité. L'esclave était la seule « marchandise » négociable auprès des marchands d'armes de la côte ou de leurs intermédiaires.

En dehors d'un problème de coût, l'adoption de l'arme à feu pose un problème technique. Il faut que l'arme puisse être réparée sur place, que les forgerons soient capables de fabriquer la poudre et qu'un corps spécialisé de fantassins s'entraîne à son maniement. L'organisation d'un tel corps ne peut être que le fait d'un état centralisé. Les faibles performances des fusils à silex à un coup, implique leur multiplication pour pouvoir effectuer des feux de salves. L'introduction de quelques fusils, à très faible cadence de tir, ne suffit pas à acquérir la suprématie sur une cavalerie rapide ou de nombreux archers.

Les états peuls de la boucle du Niger comme les états voisins mossi et *gulmance*, étaient encore au milieu du XIX^e siècle des états « féodaux » dont l'organisation politique évoluait beaucoup moins vite que celle des états de la vallée du Niger, ou des états situés au contact de la forêt, au débouchés des routes menant à la côte. La pénétration du commerce européen au Liptako, au Yaga ou au Torodi, est encore imperceptible en 1853, si on en croit Barth. De toutes façons, à la fin du XIX^e siècle l'équipement en armes à feu sera un problème dépassé face aux incursions françaises. Quand les émirs peuls virent passer chez eux le roi du Masina, Ahmedou Tall, avec ses nombreux fusiliers, se repliant devant les troupes françaises, ils comprirent de suite que toute résistance devant cet ennemi supérieurement armé, était vaine. Ils se rendirent tous sans combat⁶².

⁶² Contrairement aux *Gulmance* dépendant de Bilgaŋa qui firent un haroud d'honneur contre les Français, ayant déposé les armes.

Le texte de Barth

Les collines du Gurma

Vendredi, 24 Juin 1853

« Je laissais maintenant derrière moi le grand fleuve⁶³ qui forme la limite entre les régions relativement connues du Soudan⁶⁴ et les parties totalement inexplorées situées au sud-ouest de ce cours; mes pensées étaient concentrées sur la région inconnue qui s'étendait devant moi. Cependant, ce même jour, nous eûmes un aperçu de ce qui nous attendait lors de notre marche en saison des pluies, car nous avions à peine quitté l'île basse, ce foyer de fièvre où est installée la ville de Say, [avec son sol presque dépourvu de verdure et couvert de quelques spécimens épars d'Asclépiadacées⁶⁵] et escaladé la rive rocheuse abrupte qui borde la branche occidentale du fleuve, alors à sec, étroite et entourée de rocs granitiques, que des nuages d'orage surgirent du sud-est; nous eûmes juste le temps de nous préparer à cet assaut.

Vent de sable et orage

Une tempête éclata subitement; elle commença par un vent de sable terrible qui enveloppa tout dans une obscurité profonde et rendit toute progression impossible. Après un moment, elle fut suivie par une pluie violente qui remplaça le vent de sable, mais dura pendant trois heures, recouvrant la piste de plusieurs centimètres d'eau, et nous trempant jusqu'aux os, de sorte que notre marche en devint très désagréable.

C'est ainsi que nous prîmes nos quartiers vers dix heures et demi dans un hameau appelé Sanchergu où les gens s'activaient à semer, la pluie d'aujourd'hui, qui était la première de la saison, ayant permis de cultiver les champs. Après quelques recherches nous obtînmes deux cases de forme arrondie qui étaient situées près du parc aux moutons, en face de la demeure du propriétaire. C'était un vieil homme aimable et riche qui nous logea confortablement et nous traita avec hospitalité. Pendant que mes gens séchaient leurs vêtements et les bagages, je me promenai aux alentours et observai à une courte distance, à l'ouest du hameau, un petits cours d'eau parsemé de rochers formant entre eux des bassins d'eau stagnante où les femmes lavaient leurs habits, pendant que les esclaves⁶⁶ travaillaient aux champs.

Samedi, 25 juin

Ayant récompensé notre hôte, nous partîmes de bon matin pour atteindre à temps la résidence de Gelajo, un chef renommé, sur lequel j'avais entendu maints rapports flatteurs. C'était un beau matin après la tornade de la veille; le paysage au milieu duquel nous marchions était montueux et présentait parfois de très agréables vallons, mais il était en général dépourvu d'arbre, peu habité et peu cultivé. La vue qui s'offrit à nous quand après une marche d'environ cinq kilomètres nous atteignîmes une éminence, fut celle d'une étendue déserte, les quelques endroits cultivés étant entièrement cachés dans la forêt. Le grès rougeâtre, riche en oxyde de fer, était apparemment le principal composant de ces collines, avec occasionnellement une

⁶³ Le Niger. N. d. T.

⁶⁴ Le terme employé par Barth est « Negroland », ou pays des Noirs. L'Afrique de l'Ouest était encore désignée soit d'après les royaumes ou empires connus [Futa, Sokoto, Bornou], soit par des termes vagues.

⁶⁵ Sans doute le *Calotropis procera*, ou Pomme de Sodome.

⁶⁶ Des esclaves travaillant dans les champs seront mentionnés à plusieurs reprises par Barth, notamment autour de Sebba. A cette époque, la plupart des familles possédaient des esclaves en nombre variable, pour effectuer tous les travaux pénibles : cultures, garde du bétail, corvée d'eau.. Cet esclavage domestique était encore plus répandu chez les Peuls, société de culture pastorale, où l'agriculture est dévalorisée. En outre, la formation des états peuls avait permis d'accumuler un grand nombre de captifs fait à la guerre. En 1935, dans la même région on comptera dans la population, 45 % de rimaybe [esclaves peuls] et même 70%, dans le Torodi. [Santoir, 1998].

teinte noire due à l'exposition à l'air - en fait, on rencontre la même composition géologique dans la région entre Kebbi et Gobir⁶⁷. Une herbe courte apparaissait çà et là ne fournissant qu'une faible pâture au bétail qui broutait aux alentours.

Un forte pente rocheuse nous amena du sommet d'une colline qui était couvert de petites pierres, dans une gorge profonde. Mais nous dûmes remonter bientôt, et traverser une zone qui appartenait au village de Ndobura et qui portait quelques cultures; un vallon que nous franchîmes plus loin, était très pittoresque. Mais la région ne semble pas très fertile, et, de plus, la sécheresse exceptionnelle de cette année a détruit une grande part des cultures. C'était cette sécheresse qui avait conduit le chef à quitter son ancienne résidence, **Shirgu**, située un peu plus à l'Est, et à fonder une nouvelle habitation.

Ville de Champagore

Cet endroit qui est appelé Champagore, fut atteint à midi, mais nous préférâmes nous installer au Nord, sur une colline dominant tout le paysage, située de l'autre côté de la ville et bordée de ce côté, par un vallon bien boisé⁶⁸. La ville elle-même est entourée, au Sud, par une petite chaîne de collines, au pied de laquelle se trouvent les puits, de 13 mètres de profondeur. Elle devait être enfermée d'un mur de terre, mais provisoirement, seules les quatre portes avaient été achevées, alors que le reste de la ville était enclos par une palissade. L'intérieur de la place était curieux et très différent du style en usage au Kebbi, notamment en ce qui concerne la forme des greniers à mil, qui sont des tours quadrangulaires, surélevées de quelques centimètres au dessus du sol pour les protéger des termites. Ils ont 4,60 mètres de haut sur 1,8 mètre de large, les murs s'inclinant à l'intérieur vers le haut, comme la gravure ci jointe le montre. Ils n'ont pas d'ouverture au sommet, mais seulement une sorte de fenêtre à travers laquelle on rentre ou on sort le mil; ils ressemblent aux pigeonniers d'Egypte⁶⁹. Dans chaque cour il y avait un ou plusieurs de ces greniers; leur aspect surpasse celui des habitations elles-mêmes, qui, à quelques exceptions près, consistent en huttes basses; la plupart des cours étaient entourées d'une clôture fragile faite de tiges de mil, et ne comportaient le plus souvent qu'une seule case dont la moitié de la circonférence était intégrée à la clôture.

Dans l'après midi, j'allais saluer le chef. Le portail de sa demeure a une apparence toute officielle, comme le montre la gravure ci-contre, témoignant à l'évidence d'une tentative de recherche architecturale; mais la cour intérieure qui était fermée par un mur bas, pleine d'ordures et de misérables cases, ne correspondait pas au décorum de l'entrée. Cependant, la maison elle-même, bien que simple, n'était pas si mauvaise, et en plus de deux pièces aux murs de terre, elle comprenait quelques corridors aérés et frais, construits entièrement en bois. Ayant d'abord été reçu par Gelaijo dans une des ces pièces, je fus conduit ensuite pour une audience plus privée dans l'un de ces corridors; et là, pendant que je débarrassais mes présents, j'eus l'occasion d'observer l'aspect extérieur de cet homme intéressant.*

Mohamed Galaijo

Mohamed Gelaijo, à l'époque de ma visite, était un homme d'environ soixante dix ans, d'une expression agréable et presque européenne, de stature moyenne. Il était très simplement habillé, dans une tunique bleu clair, avec un châle blanc entourant sa figure. Geilajo, fils d'Hambodedio⁷⁰, fils de Pate, fils de Hama Yela, succéda à son père - probablement le chef qui traita si bien Mungo Park pendant son séjour au

*Le présent consistait en un bonnet rouge, une demi pièce de mousseline, accompagnés d'autres petits articles.

⁶⁷ Gobir et Kebbi sont deux provinces de l'empire peul de Sokoto, situées à l'est du Niger et parcourues par Barth.

⁶⁸ Le site de la résidence de Gelajo a changé plusieurs fois. Avant d'arriver à Champagore, Barth traverse une ancienne résidence située à peu près vers l'actuel Ouro Geladio Kunari. Après le retour des fils de Gelajo de Dori, cet ancien site fut réoccupé jusqu'à nos jours.

⁶⁹ Le style de ces greniers construits en banco est inspiré de ceux du Kunari [Mali], région d'origine des habitants.

⁷⁰ Autrement dit : « Hama le rouge », par allusion à son teint clair. La lignée de Gelajo appartient aux Peuls païens, peu métissés, comme Barth le précisera plus loin.

Macina - en l'an 1231 de l'hégire⁷¹. Il était alors le plus puissant chef du Masina, ou Mali, qui, depuis la conquête de l'empire du Songhay par Mulay Hamed el Dhebebi, empereur du Maroc, a été livré à lui-même et divisé en plusieurs petits royaumes⁷²; les trois autres chefs de ce pays étant : Ardo Masina, Ardo Fittogel et Gel Hamma Mana. Mais juste à l'époque où Gelajo prit la chefferie, le grand mouvement des Peuls du Gober commença, sous le réformateur Othman⁷³. Conduits par leur exemple, et enflammés de zèle religieux, un chef apparut parmi eux, pour répandre l'islam chez les Peuls établis le long du cours supérieur du Niger. Cet homme était Mohamed, ou Hamed Lebbo, qui arrivant au pays du Masina, au début de l'an 1233 de l'hégire⁷⁴, à la tête d'une petite bande, forma d'abord une alliance avec Gelaijo qui embrassa l'islam⁷⁵; alliés, ils répandirent l'islam dans les contrées avoisinantes. Mais après avoir établi un pouvoir fort, Mohamed Lebbo demanda l'hommage de son allié Gelaijo sous le prétexte de lui avoir apporté l'étendard de l'islam, ou tuta, de Sifawa⁷⁶, le lieu mentionné plus haut, où le réformateur Othman dan Fodye résidait à l'époque avec son frère Abd Allahi. La dessus, Gelaijo, peu enclin à céder la souveraineté sur un pays où ses prétentions étaient établies depuis des temps anciens, entra en conflit violent avec le nouveau venu; mais après une résistance de trois ans⁷⁷, il dut abandonner son ancienne résidence, Konari, et, chercher avec ses partisans, un nouvel établissement plus loin vers l'Est.

Installation à Gando

Ici, il fut reçu à bras ouverts par le gouverneur du Gando⁷⁸, qui n'était guère satisfait du comportement indépendant de Lebbo et de son fils Ahmedu, qui lui avait succédé. Ces gens, poussés par une conception réformatrice de leur religion et transportés par leur victoire, allèrent jusqu'à envoyer un message à leurs parents de Gando et Sokoto pour leur signifier que s'ils ne réduisaient pas leur nombre d'épouses à deux, et s'ils ne renonçaient pas à porter leurs larges habits efféminés⁷⁹, ils se proposaient de les attaquer; c'est à cause de cela, que même aujourd'hui, il n'y a aucune relation amicale entre les cours de Gando et Sokoto d'une part, et celle d'Hamda Allahi, d'autre part⁸⁰. Le chef de Gando donna à Gelaijo un territoire assez grand mais pas très fertile, où il est établi maintenant depuis presque trente ans⁸¹. Ainsi, nous trouvâmes dans cette région une petit cour et une communauté n'ayant aucune ressemblance avec les coutumes des peuples alentours, mais ayant fidèlement conservé les manières et les

⁷¹ Soit 1816. Barth fait ici une double erreur. Mungo Park ne fit pas escale au Kunari, et ne put être reçu par ce chef peul. Lors de son premier voyage il atteint la ville de Silla, en amont de cette province, située sur la rive droite d'un bras du Niger, au niveau de Mopti; lors de son deuxième voyage, il s'embarque pour sa croisière tragique, le 18 novembre 1815 à Sansanding, un peu en amont de Silla, fait escale à Jenné, puis ne touche plus terre avant Gourma [Gourma Rharous] [Lanoye 1860; Bovill 1968]

⁷² Encore une information erronée. L'empire Songhay conquis par les Marocains en 1596, avait succédé vers 1475, à l'empire du Mali qui depuis la fin du XIV^e siècle était entré en décadence. En outre, le Macina qui occupe une partie du delta central du Niger n'était qu'une province du Mali, sous contrôle du royaume bambara de Ségou. Le père de Gelajo n'était pas le plus puissant chef du Masina; il gouvernait la province du Kunari avec sa tribu des *Feroobe Sidibe*; le Masina fut dans les mains des Peuls *Diallube*, du XIV^e siècle jusqu'au début du XIX^e [1810]. Quant au Fittuga, il était gouverné par les Peuls Barri [H. Ba et S. Daget, 1972; Hama et Eh. Amadou, 1968].

⁷³ Othman, ou Shehu, dan Fodio [1755-1817] fondateur de l'empire de Sokoto.

⁷⁴ Soit 1818. Mohamed Lobbo, ou Seku Ahmadu, peul musulman de la tribu des Barri qui avait été un élève de Sehu Usman dan Fodio, déclara un djihad au Masina vers 1810, encouragé par Sokoto.

⁷⁵ Ce Peul païen embrassa l'islam sans doute plus par calcul que par conviction; à son arrivée à Say, le marabout Mohamed Jobbo, estima nécessaire de lui imposer une nouvelle conversion..

⁷⁶ Résidence d'Usman dan Fodio jusqu'en 1811 ou 1814 [Hogben et Kirk Greene, 1964; Johnston, 1967] avant de partir pour la nouvelle capitale, Sokoto.

⁷⁷ H. Ba et S. Daget [1972] fournissent une version des faits sensiblement différente. Gelajo, en tant qu'ardo peul et chef de guerre, n'aurait jamais accepté de se soumettre à des marabouts *toroobe*, et aurait essayé de prendre le pouvoir. Ce fut Hamdalaye qui aurait résisté pendant sept ans aux attaques de Gelajo, avant de reprendre le dessus.

⁷⁸ Ou Gwandu, une des principales provinces de Sokoto gouvernée par le frère d'Usman dan Fodio. La réception à « bras ouvert » à Say par le marabout Mahaman Jobbo, n'est pas certaine. Les traditions rapportent que Gelajo se fit attribuer un petit territoire dans une région frontalière peuplée de *Gulmance* animistes et hostiles, et. d'éléphants, au milieu desquels Gelajo dut se tailler une principauté avec ses fusils et sa cavalerie, ce qui arrangeait le Gwandu, serré d'un peu trop près par les païens [D. Sy, In : Hama et Eh. Amadou, 1968; Laya, 1991].

⁷⁹ A Hamdalaye, les habits ne devaient pas dépasser la cheville ni l'extrémité du majeur pour éviter d'être souillés. Rappelons que l'islam tolère quatre épouses mais Seku Ahmadu n'eut que deux épouses légitimes.

⁸⁰ Bien qu'ayant reçu un étendard d'Usman dan Fodio, Seku Ahmadu se déclara comme lui « commandeur des croyants » et donc son égal; cela suffirait à expliquer le froid existant entre les deux théocraties. Mais comme Barth l'indique, il y avait également une différence dans l'islam pratiqué par les deux états: un islam intégriste à Hamdalaye, d'obédience Tidjaniya, un islam plus tolérant à Sokoto, d'obédience Khadirya.

⁸¹ Soit 1823. Laya [1991] penche plutôt pour 1833, Loyzance [1947] pour 1834.

institutions de leur pays d'origine, le Masina⁸²; alors que les Peuls des environs sont plutôt sveltes avec des traits expressifs et fins, et se font une règle de s'habiller de couleur blanche, nous trouvâmes ici tout à fait le contraire- des hommes trapus, au visage ouvert aux traits arrondis, avec de longs cheveux frisés⁸³, tous uniformément vêtus de tobe bleus et presque tous armés de mousquets⁸⁴. Je fus surpris de la noble attitude de plusieurs courtisans, mais particulièrement de celle du vizir et du commandant en chef ou lamido konno⁸⁵, qui n'était pas sans rappeler celle des Européens. Le vieux chef entretenait des relations suivies avec Timbuktu où son fils aîné faisait ses études, ville qu'il ne quitta que quelque temps après mon arrivée. La ville de Konari passe encore pour appartenir à Gelajo⁸⁶.

Prenant en compte le caractère particulier de cette petite colonie, les bonnes dispositions et le caractère respectable de son chef, je trouvai bon d'entretenir une relation plus intime avec lui, et en conséquence, le jour suivant, je lui offrai un burnous hellali qu'il admira beaucoup, et il fut aussi reconnaissant que sa fortune réduite le lui permit; en plus du don d'une génisse, et d'un grand nombre de volailles, il me fournit également du mil dont il y avait une grande disette ici⁸⁷. Le marché était très petit et insignifiant, constitué de sept étals ou boutiques, où l'on pouvait à peine trouver un mouton ou un boeuf. L'espèce la plus amère d'arachide, ou gangala, et du sel, formaient les seuls articles offerts à la vente. Le beurre et le lait caillé étaient par contre très abondant.

Les Gurma et les Songhay

Tout ce pays appartient au Gurma- un nom qui n'est pas d'origine autochtone, mais fut probablement donné par les Songhay, alors qu'ils étaient encore sur la rive nord du fleuve; ils appelèrent ainsi la rive opposée, ou rive sud, comme pour le nom Aribinda. Le pays, au moins sa partie nord, a été conquis peu à peu et colonisé par les Songhay qui, comme nous le verrons lors de mon voyage de retour, avaient conservé dans cette zone une partie de leur force et une certaine indépendance. Lors leur récent soulèvement⁸⁸, les Peuls occupèrent les principales places situées le long de la route principale⁸⁹; mais une fois apaisée la fièvre religieuse du début, les installations de cette race conquérante sont tombées en décadence, de sorte que les communications le long de la route importante venant de l'Ouest⁹⁰, était, au moment de mon voyage, presque entièrement interrompue; le chef indépendant de Bojjo⁹¹ avait totalement détruit le grand village de Martebogou⁹² qui commandait la route; car, depuis le tout début, les conquérants peuls ont seulement réussi à s'établir le long de la route, laissant les chefs de l'intérieur pratiquement indépendants. Les plus puissants chefs autochtones du Gurma sont ceux de Belanga, Botu, Bosugu, Bojjo, Machakwali, Nandau⁹³ et Mayanga.*

⁸² Non, plutôt le Kunari. La ville de Gelajo [Ouro Gelajo] est la capitale du « petit Kunari », nom de la nouvelle province. Cf. la feuille Niamey au 1/200.000° où l'on trouve : Ouro Guéladio Kunari. Barth ne fait aucune mention de ce nom, sans doute contemporain de l'époque coloniale.

⁸³ Alors que Gelajo et ses lieutenants ont des traits presque européens, les troupes sont des Peuls « noirs » ou fortement métissés. Monteil [1894] dira qu'on appelait Ouro Gelajo, le « grand camp bambara » vu le grand nombre de serviteurs bambara amenés du Kunari par Gelajo. Ces derniers constituaient le gros de sa petite armée. Gelajo épousa plusieurs princesses bambara.

⁸⁴ Ce détail a son importance. Les armes ne circulent pas beaucoup dans la région au milieu du XIX^e siècle; au Liptako, au Gurma, en pays Mossi, et même à Sokoto, on se bat surtout avec des arcs, des lances, des épées, et la cavalerie reste la force des armées.

⁸⁵ Textuellement : « chef de guerre » en *fulfulde*.

⁸⁶ Geladio pensa toujours revenir dans son Kunari natal. En 1862, le conquérant *toroodo* El Hadj Omar Tall s'étant emparé d'Hamdalaye et du Masina, fit savoir à Gelajo qu'il pouvait revenir dans son pays. Celui-ci se mit en route mais mourut à Dori. Les fils de Gelajo préférèrent rebrousser chemin et revenir à Ouro Geladio [Taillebourg, 1911; Hama et Eh. Amadou, 1968; Abattucci, 1897].

⁸⁷ L'accueil que son fils Ibrahim fit à Monteil, en 1891, fut tout aussi amical; en plus du ravitaillement, Monteil reçut un cheval blanc qui l'emmena jusqu'à Tripoli.

⁸⁸ Les djihad au Liptako et au Yaga datent de 1810 environ, et ont donc eu lieu 40 ans avant le passage de Barth.

⁸⁹ Say-Dori

⁹⁰ Il s'agirait de la route venant de Bojjo [Fada Ngurma] et Koupéla, c'est à dire reliant le pays mossi et *gulmance* à Champagore, comme elle figure sur la carte de Barth reproduite dans : A. Merlet. « Textes anciens sur le Burkina » [1995].

⁹¹ Autre nom *hausa* de Fada Ngurma, que les *Gulmance* appellent Nungu, et les Peuls *Noma*.

⁹² Peut-être l'actuel Bartibougou, situé un peu au sud de la Sirba, gros village érigé récemment en préfecture de la province de la Komondjari. Ce village dépendait du royaume *gulmance* de Gayéri, allié à celui de Bilanga, contre Bojjo, dont la prééminence fut fortement contestée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par les autres royaumes. Cette situation conflictuelle devait faire le jeu des Français quand ils pénétrèrent dans le Gurma à partir de 1895 [Madiéga, 1978; Santoir, 1998; Kamboud Ferrand, 1993]

⁹³ A côté de Kantchari.

*Pour une liste des autres places du Gourma et pour quelques itinéraires établissant leur position, de même que pour les places les plus importantes du Mossi, on se reportera à l'Appendice VI.

Parmi eux, le chef de Belanga semble être aujourd'hui le plus puissant, puis vient après lui, celui de Bojjo⁹⁴; mais autrefois, Botou semble avoir été la capitale du pays⁹⁵, ce qui est la raison pour laquelle elle est toujours appelée par les Hausa, «*fada n Gurma*», « le palais, ou la résidence royale du Gourma »⁹⁶. *Le nom Gurma, comme je l'ai déjà dit, ne semble pas être le nom autochtone ni du pays, ni du peuple*⁹⁷, alors que la langue des autochtones a une certaine affinité avec celles des tribus voisines, le Mossi ou More, et le Tombo⁹⁸.

*Cependant, les habitants du Gourma ne sont pas les seuls ennemis des Peuls, il y a aussi les Songhay qui ont émigré dans le pays depuis l'époque de leur domination des rives du Niger; certaines de ces communautés sont les ennemis les plus invétérés des conquérants actuels, spécialement les habitants de Larba ou Laraba*⁹⁹, une place à côté de laquelle nous devons passer lors de notre prochain voyage. En plus de ce village, les installations songhay les plus importantes sont : Tera [la résidence d'Hamma Kasa¹⁰⁰], Darghol, Garmuwa, Fambita, proche du fleuve; et pas très loin vers l'Ouest, Garu [probablement la ville du même nom, voisine de Sinder], Kasani, Kokoro, et Foni*. Nous retrouverons certains de ces villages songhay lors de notre voyage de retour le long du Niger, et j'en dirai alors plus sur eux.

C'était à cause de Larba que je fus conduit à rester une journée de plus que prévu à Champagore, le chef me demandant instamment d'attendre que des personnes se rendant dans le Yaga se joignent à moi¹⁰¹; entre-temps, nous eûmes la chance d'avoir

Villes songhay - la rivière Gorebi

une assez bonne pluie qui rafraîchit ce pays desséché et redonna espoir aux populations. Toute la vallée entre la colline où nous étions campés et le village fut remplie d'eau; je fus amusé par l'arrivée du propriétaire de la ferme où nous nous étions établis, un Peul énergique au visage halé; il venait inspecter les travaux des

⁹⁴ Le voyage de Barth se situe à la jonction de deux règnes à Bojjo ou Fada : celui de Yentiabri [1849-53] et celui de Yempabou [1853-56] qui tous deux passèrent leur temps à guerroyer contre des chefs des cantons périphériques. Bilanga à l'époque de Barth était gouverné par Toloutodouba qui fut battu par Yantiabri en 1853 [Davy, 1952; Chantoux, 1966].

⁹⁵ Botou a subi de plein fouet les attaques répétées de Sokoto, du Gwandu, et de Gelajo, entre 1830 et 1835, date de la prise de la ville par les Peuls. Mais vers 1848, ces attaques cessent, l'heure n'étant plus à l'extension de l'empire de Sokoto qui devait faire face à des problèmes internes plus préoccupants. Lors du passage de Barth, il est vrai que Bilanga prend un grand ascendant sur la « capitale » du Gourma, Bojjo, ou Nungu comme les *Gulmance* l'appellent. La prééminence de Botou n'a pas été retenue par la tradition *gulmance* [Madiéga, 1974]. Tout dépend de quel côté on se place. Botou ayant été sans doute la seule *jeema* vaincue et occupée un temps par les Peuls, peut-être les informateurs peuls de Barth ont-ils voulu en faire une place plus importante qu'elle n'était [Laya, 1991; Madiéga, 1978; Johnston, 1967; Santoir, 1998]. En outre, le marché de Botou venait d'être créé et il était fréquenté par les marchands zerma, hausas qui y trafiquaient l'ivoire, et peut être les esclaves. [Taillebourg, 1911].

⁹⁶ Pour d'autres [Angelier 1958; Chantoux 1966], il signifierait « impôt », « péage » en *hausa*, c'est à dire le lieu où le roi percevait les taxes. Fada est située sur la piste reliant Say à Koupéla. Mais le nom de Fada Ngurma semble avoir été donné par les commerçants *hausa* à plusieurs localités où résidait une chefferie, ainsi à Botou, et à Bizugu [Diéla ou Kouri]. Les Peuls appelaient les centres *gulmance* par le titre porté par le chef; ainsi *sudu Melle* [la maison du Mali, i.e. Yobri ou Tambaga, ou Tansarga, selon l'époque], *sudu Fandou* [la maison du Fandou, i.e. Matiakoali ou Nando, selon l'époque]. Le chef du Bizugu portait le titre de *yanjua* [Barth écrit *yanjo*].

⁹⁷ Le pays s'appelle de nos jours *Gulmu/Gulma* et les gens se nomment les *Gulmance*; les Mossi les appellent les *Bemba*. Le mot *gulmance* est un nom générique comme *hausa*, qui recouvre en fait une réalité humaine complexe. Les *Gulmance* sont composés de plusieurs groupes autochtones : *Tindemba, Woba, Gmamba*..., et d'étrangers, les *Bemba*, venus de l'Est, peut-être du Bornou [Madiéga, 1978].

⁹⁸ Selon Delafosse, qui utilise entre autres les données de Barth, le groupe Tombo dont l'aire est située dans le Nord du Yatenga, faisait partie des langues voltaïques. Le *Gulmance* était inclus dans le groupe mossi. [Delafosse, 1911].

⁹⁹ Sur la feuille IGN au 1/200.000 Gothery, on trouve plusieurs villages de ce nom sur la basse Sirba : Laba Birno, Laba Touloumbou, Larba Koyre Zenou. Ils sont situés à plus de quarante kilomètres au Nord de la piste suivie par Barth. Peut-être il y avait-il un autre village de ce nom plus proche. Notons que Larba aurait été converti à l'islam par Mohamed Joobo, le célèbre marabout fondateur de Say. Ce village fut conquis par Alibouri Ndiaye, le chef de guerre d'Ahmedu Tall, alliés aux Peuls du Yaga en 1893, quarante ans après le passage de Barth [Maïga, 1975; Hama et Eh. Amadou, 1968].

¹⁰⁰ Hama Kassa, chef songhay de Téra et ennemi des Peuls du Liptako et du Yaga. Il fit sa soumission aux Touaregs. Alliés aux Logomaten et Tengueredeche, il participa à la sanglante défaite des Peuls, à Katchirga en 1840/41 : 1563 morts dans le camp peul, ce qui est beaucoup selon les normes de la guerre à cette époque [Abatucci, 1897; Irwin, 1981].

¹⁰¹ Vu l'insécurité de la route, il convenait, en effet, de constituer la plus grosse caravane possible pour augmenter les chances de défense.

champs, et il ne fut pas peu surpris de nous trouver paisiblement installés dans sa demeure.

*D'autres villages songhay plus petits m'ont été indiqués dans ce district : Fonekowa, Dibbilo, Lede, Dumba et Basi

Mardi, 28 juin

Notre route traversa un pays de collines, bien boisé et traversé par nombre de petits cours d'eau; dans certains villages favorisés, on pouvait voir de beaux champs de mil. Le bétail ne semblait pas manquer, ce qui explique que la résidence de Gelajo soit si bien approvisionnée en lait. Nous rencontrâmes aussi un grand nombre de femmes avec des Calebasses de lait caillé, en route pour le marché de Champagore. Mais en plus des petits cours d'eau à sec mentionnés ci-dessus, nous eûmes à traverser un torrent très rapide qu'on appelle le Gorebi; il viendrait de Kulféla, un marché très important à l'intérieur du pays mossi¹⁰². Sa traversée nous causa beaucoup de retard. Avant d'entrer à Champalawel¹⁰³, où nous fîmes halte, une demi heure avant midi, nous dûmes traverser une grande étendue d'eau, d'un mètre de profondeur et d'environ vingt sept mètres de large, et je ne sais pas comment elle se raccorde au réseau hydrographique local.

Champalawel est la résidence du gouverneur des Torobe¹⁰⁴; mais cette ville était en ce moment dans un état de décadence avancée et presque déserte; des vestiges de rempart étaient à moitié cachés par une végétation dense; depuis le décès de Moazu [un célèbre chef mentionné par ailleurs]¹⁰⁵ qui mourut il y a vingt ans, le pouvoir des Peuls de cet endroit a beaucoup décliné¹⁰⁶. Le gouverneur actuel, un jeune frère de ce chef énergique, lui même assez âgé, s'est avéré être un homme inamical et lade¹⁰⁷; il ne voulut même pas me loger à mon arrivée, de telle sorte que j'eus beaucoup de peine à prendre possession d'une case misérable, alors qu'un bon abri s'avérait essentiel comme une grande quantité de pluie tomba l'après midi. Cependant tout changea quand, vers le soir, un cousin du gouverneur du nom d'Othman, arriva et que je reçus deux moutons comme présent. J'eus aussi le grand plaisir de rencontrer ici un arabe nommé Mohamed el Wakhshi, un proche parent de mon ami Bu Bakr el Washkshi¹⁰⁸, le commerçant Ghadamsi que j'ai mentionné plusieurs fois dans la première partie de mon récit. Cette homme revenait de Gonja, la province nord de l'Asanti¹⁰⁹ - la caravane de cola ayant été forcée, par l'état du pays¹¹⁰, d'abandonner la route directe de Yendi à Komba sur le Niger, en faveur d'un trajet plus septentrional

La caravane de colas

et beaucoup plus long, passant par le Yagha*.

¹⁰² Koupéla est toujours un grand marché situé au carrefour des routes goudronnées reliant Ouagadougou au Niger et au Togo. Le Goroubi ne prend pas sa source à Koupéla mais plutôt au nord de Fada Ngourma.

¹⁰³ A peu près à l'emplacement de l'actuel Lamorde Torodi, situé à proximité du Gouroubi, affluent du Niger. En 1891, Monteil dit que la capitale du Torodi s'appelle Nadiango.

¹⁰⁴ Peuls sédentaires et musulmans originaires de la vallée du Sénégal. Ils détenaient également la chefferie au Yaga voisin. Ce sont également des *Toroobe* qui sont les fondateurs des états de Sokoto et Hamdalaye.

¹⁰⁵ Il s'agit du *toroode* Maaju Mawndi qui créa le Torodi vers 1801 [Laya, 1991]. Il mourut vers 1834, et sa renommée est parvenue jusqu'à nos jours. Son frère, Ama Tutu Mawndi lui succéda; sous la pression des Songhay, il s'installa à Champalawel vers 1835, où il fut en lutte permanente avec les *Gulmance* avant de faire la paix avec eux, paix scellée par des alliances matrimoniales. Il meurt six ans après le passage de Barth, [Loyzance, 1947].

¹⁰⁶ Lors de son retour sur Say, Barth signale que le Torodi a été attaqué au début de 1855 par les Songhay alliés aux *Gulmance* de « Wentinna », sans doute Yentima, nom porté par plusieurs chefs *gulmance*, dont ceux des provinces de Bassiéri et Gayéri, situées face au Torodi.

¹⁰⁷ En 1891, l'émir du Torodi ne reçut pas Monteil; son pouvoir était alors très faible et son territoire en totale décadence.

¹⁰⁸ Dans tout son voyage Barth joue la « carte » arabe; ses guides, ses serviteurs sont arabes; il parle couramment l'arabe, connaît bien le Coran, et vit comme eux de commerce; il utilise astucieusement le réseau de ces commerçants qui s'étend non seulement sur le Sahara mais aussi dans une partie de la boucle du Niger, l'Afrique centrale et orientale. Cependant, il ne se fera pas passer ni pour un arabe, ni pour un musulman, au contraire de R. Caillé, sauf à Tombouctou où l'affichage de la religion musulmane était obligatoire sous peine de mort.

¹⁰⁹ Actuel Ghana.

¹¹⁰ Le Gurma est une zone d'instabilité due aux conflits entre les *jeema gulmance*; il en sera de même, en 1891 quand Monteil sera dissuadé de passer par le Gurma pour se rendre à Say. La route de Yendi à Komba passait par le sud du pays *gulmance*, à travers les *jema* de Pama, Madjoari, Yobri, Tambaga, Tansarga [Santoir, 1998].

Mais je ne pus correspondre avec l'Europe par l'intermédiaire de cet homme. La lettre que je lui avais confiée et que j'avais déjà écrite à Say, ne parvint jamais à destination, car El Wakshi mourut de maladie en traversant la province de Nupe, au milieu de la saison des pluies, avant d'atteindre Kano.

*Les principales étapes de cette route intéressante, parcourue à une très faible vitesse, sont les suivantes, à partir de Yendi :

1 jour. Kana, encore sur la grande route de Komba; 5 jours. Natongo, village habité par les Dagomba; 5 jours : Wolwola, un grand village habité en partie par les païens, en partie par les musulmans et dépendant du Yendi; 10 jours. Béri, un grand village du Mossi; 3 jours. Un autre village mossi, résidence d'un chef puissant du roi de Woghodogo, auquel les voyageurs donnent le titre de Yérima; 1 jour. Salugu, un marché, résidence d'un gouverneur; 1 jour. Belussa, une grande place du Mossi, mentionnée également dans d'autres itinéraires; 7 jours. Libtugu, un petit village gurma; 1 jour. Yagha.

Mercredi, 29 Juin

En quittant la résidence délabrée du chef des Torobe, réduite à un fourré touffu, nous dépassâmes le camp, ou zango, de la caravane de cola, qui, comme c'est généralement le cas, consistait en de petites huttes rondes érigées avec des branches et de l'herbe. La caravane comprenait une centaine d'individus environ, accompagnés de deux cents ânes qui constituent les animaux de charge de ces voyageurs indigènes.

A à peine un kilomètre et demi de la ville, nous eûmes de nouveau, à traverser une rivière qui, bordée d'une très riche végétation et d'une herbe abondante, coule à cet endroit du SE au NW, avec une profondeur de un mètre; parfois, quand une forte pluie est tombée, elle forme un cours d'eau beaucoup plus considérable.

Le pays dans lequel nous entrions était vallonné, assez bien cultivé et densément peuplé. Il était agrémenté ici et là de baobabs, et d'un bel arbre feuillu appelé ici haruna. Mais nous ne fîmes qu'une courte étape, étant amenés, vu les dangers de la route devant nous, à prendre nos quartiers dans un village de culture, situé dans une zone très riche, derrière une colline au sommet plat, à une distance d'un peu plus de six kilomètres de Champalawel. Malgré la fertilité de la région, nous ne pûmes obtenir aucune céréale ici, la récolte de l'année précédente ayant été quasiment nulle¹¹¹, de sorte que les gens durent se procurer des vivres à Bosebangou.

La disette est généralement plus grave dans les régions où une seule espèce de céréale est cultivée, toute la production d'ici se réduisant au petit mil; avec plusieurs types de céréales, qui mûrissent à des dates différentes, même dans ces régions, la disette ne pourrait avoir une telle étendue, ni une telle durée. Tous les habitants, y compris les chefs, appartiennent à la race autochtone des Gurma.

L'élevage est dans les mains des Peuls qui considèrent « la vache comme l'animal le plus utile au monde », « negge ngomburi deya fo nafa »¹¹², et comme il n'y a pas de Peuls dans les environs, on ne put obtenir du lait. L'habitation où je logeais, avec ses nombreuses pièces et arrière cours, constituait un véritable labyrinthe.

Trois serviteurs de Galaijo, tous armés de mousquets, s'étaient joints à ma troupe; je donnais à chacun d'eux des balles, en cas d'attaque sur la route.

Les hauts-fourneaux

Jeudi, 30 Juin

Nous avons une longue journée de marche devant nous, à travers les dangereuses solitudes qui séparent le petit domaine du chef des Torobe, du territoire du Yaga¹¹³. C'était un beau matin, assez clair. Des champs de mils interrompaient çà et là la végétation dense des talhas et des sous bois épineux, pendant qu'un baobab ou un tamarinier donnait parfois un peu de variété au paysage. Environ à sept kilomètres de notre point de départ, nous passâmes, à droite de la piste, auprès de hauts fourneaux très particuliers, de un mètre quatre vingt de haut, et de quarante centimètres de

¹¹¹ L'hivernage de 1852 aurait donc été mauvais.

¹¹² Plus exactement : *nagge nge ko buri de fof nafa*. Cette phrase n'est pas en *fulfulde*, dialecte peul local, mais en *pulaar*, dialecte occidental parlé par les dirigeants *toroobe* originaires du fleuve Sénégal.

¹¹³ Comme partout en Afrique à cette époque, les frontières entre les états sont constituées de zones tampons, pas tout à fait des *no man's lands*, car elles sont parcourues par des pasteurs et leurs troupeaux, des chasseurs et des brigands, ces derniers de loin, les plus nombreux...

diamètre¹¹⁴ à la base. Le procédé est très simple et peu sophistiqué. Sur le minerai est placée une grande quantité de braises jusqu'à ce que le métal commence à fondre, et, au moyen de trois conduits ménagés à la base du haut fourneau, il s'écoule dans un bassin¹¹⁵.

Juste derrière ces hauts fourneaux, qui se trouvaient être les premiers que j'observais dans le Soudan, bien qu'ils soient très nombreux dans certaines zones, nous passâmes devant le site d'un ancien campement, ou *zango*, de commerçants indigènes ou *fataki*, à un endroit couvert du plus beau *poa*¹¹⁶, et agrémenté d'arbres aux larges branchages. Montant un peu, nous dépassâmes le village de **Bangapelle** sur notre gauche, situé à l'extrémité orientale d'une éminence, au pied de laquelle nous cheminions, pendant que sur notre droite, s'étendait une forêt touffue trouée par une arête rocheuse. Toute cette région déserte que traversait notre chemin était en général très aride, et ne possédait aucun pâturage frais, bien qu'à environ trois kilomètres de Bangapelle, nous rencontrâmes une grande mare avec de nombreuses traces d'éléphants¹¹⁷; mais peu à peu, la région devint plus rocheuse, le granite dominant. Nous campâmes sur le site d'un ancien hameau appelé *Kofé*, situé sur un terrain rocheux en pente, à proximité d'une dépression avec de l'eau, et couvert d'un beau pâturage piqué de fleurs sur lesquels de nombreux papillons s'abandonnaient. Là également, les traces d'éléphants étaient nombreuses; mais bien plus intéressant, et d'une plus grande importance pour moi, étaient les traces du rhinocéros, un animal qui semble actuellement être rare dans les régions entre le Niger à l'Ouest et le Chari à l'Est. Notre repos à cet endroit fut perturbé, car après une alarme, dans la soirée qui, heureusement pour nous, se révéla être fautive, nous fûmes réveillés pendant toute la nuit par une terrible tempête qui éclata avec une grande violence et qui rendit notre situation au milieu d'un terrain bas marécageux, très inconfortable.

Traces d'éléphants- Bosebango

Vendredi, 1^o juillet

A cause de la tornade, nous partîmes assez tardivement. A côté de notre camp, nous eûmes à traverser un terrain marécageux, que nous aurions pu traversé plus facilement la veille. Nous fûmes cependant réconfortés quand au sol fangeux succéda un terrain sablonneux, parcouru de multiples petits canaux qui évacuaient l'eau; mais après une marche de neuf kilomètres, nous trouvâmes une grande mare qu'il fallut éviter par un large détour. Ici, aussi, le sol était marqué par de nombreuses empreintes d'éléphants, alors que le pain de singe, autrement dit les baobabs, était très abondant.

Dans l'après midi, l'aspect du paysage changea, le terrain devenant accidenté, et entrecoupé de petites arêtes rocheuses; le danger s'accrut du fait de la proximité de la ville de **Larba**, dont les habitants étaient, comme je l'ai mentionné plus haut, les ennemis invétérés des Peuls. Quelques jours auparavant, ils avaient volé et tué des gens du chef des *Torobe*¹¹⁸. Mais bien armés comme nous étions, tous les gens dans les environs étaient conscients qu'une attaque contre nous n'aurait pas été une mince affaire; nous avançâmes donc sans aucun incident. Après deux grandes descentes, nous atteignîmes, un peu après quinze heures, le village de **Bossebango**¹¹⁹, qui est entouré d'une forte palissade. Il est habité par les *Karabé*¹²⁰, qui, malgré leur parenté

¹¹⁴ Barth n'a pas eu le temps de bien se renseigner ici, bien que la gravure qui accompagne le récit soit exacte. Quarante centimètres de diamètre à la base, c'est trop peu, et Barth a sans doute voulu dire, quarante centimètres de rayon. Thiombiano [1991] trouve comme mesure moyenne : 2 m de haut sur 1 m à la base. Nous avons observé dans le Yaga des restes de hauts fourneaux qui avaient une base de 72 cm de diamètre.

¹¹⁵ Barth doit confondre les tuyères avec l'ouverture pour évacuer les imperfections. Le fer ne coulait pas, mais été récupéré au fond du fourneau, une fois refroidi, sous la forme d'une loupe. Le travail et la fabrication du fer était une des principales industries des *Gulmance*. [G. Gay tronish, 1989; JB. Kiethega 1991]. Les forgerons vivaient en pleine brousse, à proximité du minerai, prélevé sur les buttes latéritiques, et du combustible, le bois, abondant dans les forêts de l'époque.

¹¹⁶ *Poa abyssinica* ou *Eragrostis abyssinica*.

¹¹⁷ Rappelons que la tradition parle de l'abondance de l'éléphant dans cette région, ce qui faisait la joie des chasseurs, mais le malheur des agriculteurs, obligés de regrouper leurs champs pour mieux les protéger.

¹¹⁸ Le village des *Toroobe* de Champalawel fut la dernière étape d'une série d'installations situées plus au Nord, et abandonnées à chaque fois sous la pression des Songhay.

¹¹⁹ La mare aux *jububiers*, en songhay.

¹²⁰ Les *Kara* de Bosebango ou *Karey*, sont des autochtones établis sur les rives de la Sirba, comme ceux de Larba. Ils ne seraient pas songhay, mais descendants des anciens habitants *gulmance* [Maiga, 1975].

avec les habitants de Larba, craignent et respectent l'autorité des Peuls; mais, nous nous convainquîmes bientôt que leur allégeance était très superficielle. Le chef de village était un homme d'un âge avancé, habillé d'une chemise en haillons; *il me logea dans sa propre maison qui abritait une famille remarquable, dont les membres les plus intéressants étaient les deux épouses, fortes femmes, les bras et les jambes ornées de bracelets en cuivre, avec des colliers de perles autour du cou, mais ayant en outre, un autre ornement, qui me surprit beaucoup, à savoir une fine plaque d'étain dans la lèvre inférieure, comme celle portée par les Marghi¹²¹; mais je fus surpris de ne pas trouver les anneaux de nez, que, comme je l'avais entendu, toutes les Songhay étaient supposées porter. Néanmoins, ces femmes élégantes avec leur vieux partenaire peu reluisant, auraient constitué un sujet d'intérêt pour illustrer les coutumes de ces peuples.*

La Sirba - frêle radeau

M'étant reposé un peu, car j'étais très fatigué après ma convalescence à Say, je me promenai un peu dans les alentours et récoltai plusieurs spécimens de minéraux qui, au cours de mon voyage, furent malheureusement jetés par mes gens. Gneiss et mica dominaient, et je trouvai parfois de belles variétés de granite.

Ayant remarqué de mon emplacement, que la rivière Sirba coulait à une faible distance, nous entreprîmes dans la soirée de demander aux habitants de nous aider à traverser le cours d'eau, car il n'y avait aucune pirogue. Parlant avec les indigènes de la rivière, je fus surpris d'entendre qu'ils considéraient l'eau comme malsaine, et plus particulièrement pour les chevaux, alors que l'herbage qui borde ses rives était considéré comme très dangereux pour le bétail; mais les gens utilisent à la rivière pour tous leurs besoins¹²². *Ils ne transportent pas l'eau dans un canari sur la tête, ce qui est la coutume partout dans le Soudan, mais emploient un simple joug, auquel sont suspendus deux filets dans lesquels on met les récipients, de la même façon qu'en Allemagne¹²³.*

Le chef traita ma troupe d'une façon très accueillante. Alors que dans les environs de Bangapelle il semblait y avoir manque de céréales, ici, elles étaient en abondance¹²⁴. Nous passâmes la nuit confortablement, bien qu'il fut nécessaire de prendre bien garde à nos montures, des bandes de voleurs de chevaux rôdant autour du village.

Samedi, 2 juillet

A quelques centaines de mètres du village, nous arrivâmes au bord de la rivière Sirba, qui ici forme une courbe du NW au SE, à plus de sept mètres en contrebas; sa largeur de plus de dix huit mètres, et sa profondeur d'au moins trois mètres au milieu, nous causaient quelques inquiétudes. Nous devions cependant la traverser sur des fagots de roseaux auxquels nous dûmes nous attacher. A la fin, après une longue palabre, nous réussîmes à convaincre les indigènes de nous aider à traverser, pour 2000 cauris. Pendant que les grands fagots qui devaient constituer notre bac étaient assemblés, le chef du village et un grand nombre d'indigènes étaient assis en haut de la rive qui forme une sorte d'amphithéâtre, pour jouir du spectacle. Ces villageois avaient un aspect singulier. Les hommes se répartissaient en groupes curieux, avec des traits très expressifs, mais un peu efféminés, leur cheveux étant nattés en longues tresses qui pendaient le long de leurs joues, et, dans certains cas, atteignaient leurs épaules. Leur habit consistait en une chemise courte bleue, et un pantalon long et large de la même couleur. Presque tous avaient de petites pipes à la bouche, qu'ils fumaient

¹²¹ Il s'agit d'un peuple de l'Adamawa [Cameroun-Nigeria]

¹²² Pour les Peuls, le nom « Sirba » est synonyme de trypanosomiase. Son nom *gulmance* est Komondjoari. La Sirba constitue la limite nord de la trypanosomiase animale jusqu'en 1953. Les sécheresses de 1972 et 1983 devaient repousser cette limite loin vers le Sud, au niveau de la frontière togolaise. Ce qui n'empêche pas l'élevage bovin de subsister au Sud, comme Barth l'indique. Mais il ne dit pas quelle espèce de bovins est élevée : zébus ou taurins ?

¹²³ Et aussi en pays *zarma*, sur la rive gauche du Niger.

¹²⁴ En 1852 aussi, ce qui souligne l'inégale répartition spatiale des pluies. A quelques kilomètres au sud de Bosebangou, c'est la disette. Mais peut-être ces *Karey* sont-ils de meilleurs agriculteurs que les *Gulmance* ou les esclaves des Peuls ? Notons qu'à Bosebangou habitait la grande prêtresse du mil auprès de laquelle les paysans du Torodi allaient, chaque début d'hivernage, chercher des porte bonheurs pour leur future récolte [Maiga, 1975]. Barth a bien vu que la monoculture du petit mil [pratiqué par les Peuls, hommes originaires du sahel pour la plupart] était risquée, et que la sécurité passait par la diversification variétale.

sans cesse. Les femmes étaient plutôt de petite taille, et de formes peu harmonieuses, les jambes et la poitrine nues. Leur cou et leurs oreilles étaient richement ornés de rangs de perles; mais elles étaient également dépourvues d'anneaux de nez, que j'avais supposés être très communs dans cette tribu.

Les hommes étaient de grands nageurs et transportaient sur l'autre rive les petits bagages dans de grandesalebasses; mais, nous-mêmes et les plus grosses charges, dûmes traverser sur des radeaux; en environ deux heures, nous réussîmes à passer, sain et saufs, avec toute notre troupe. Un peu après midi, nous quittâmes la rive opposée, et furent rejoints par deux cavaliers des Sillebawa¹²⁵ qui, à quelque distance de là, avait un grand village appelé **Dutuwel**; mais nous eûmes de grande difficulté à cheminer à travers une plaine marécageuse, entrecoupée de petits cours d'eau, qui descendaient en de multiples ravines d'une petite chaîne de collines située au Nord.

Au delà de la rivière

Après une marche d'environ treize kilomètres, nous plantâmes nos tentes un peu au delà d'un ancien campement de commerçants indigènes, où le terrain était relativement dégagé; j'appréciai notre halte, car étant resté exposé toute la journée au soleil, j'étais extrêmement fatigué.

Dimanche, 3 juillet

Nous continuâmes notre marche à travers une forêt à l'apparence très fraîche, bientôt nous dépassâmes sur notre droite une éminence, à l'extrémité de laquelle il y avait autrefois un village, comme la quantité de pierres éparpillées à cet endroit l'indiquait¹²⁶. En plus du gneiss, une grande quantité de belles espèces de marbre gisaient dans toutes les directions. De l'herbe épaisse, ornée çà et là de Crucifères bleues, remplissait les intervalles entre un semis dense d'arbres [mais il n'y en avait aucun de grande taille, et moins de taillis, appelés *tsada*, comme j'en avais vus les jours précédents], en plus de quelques baobabs isolés. Je remarquai aussi que les gens déterraient les mêmes racines que j'avais remarquées lors de mon voyage en Adamawa¹²⁷. Les empreintes d'éléphants et de buffles étaient très nombreuses; et un peu plus loin, nous tombâmes sur un grand troupeau de ces derniers qui paissaient dans un luxuriant herbage qui pousse ici sans aucune utilité pour l'homme.

Ayant contourné une grande mare au milieu de la forêt, nous entrâmes sur un terrain plus ondulé agrémenté de grands arbres, parmi lesquels, outre le baobab, le *dorowa*¹²⁸, dominait; un peu après une éminence, au pied de laquelle l'ancien village de **Bundore**¹²⁹ était autrefois installé, nous atteignîmes le village actuel du même nom, qui est entouré d'une palissade. Une indigottière contenant de 8 à 10 fosses¹³⁰, en plus d'un grand bassin pour faire le mélange, constituaient quelques signes d'industrie et de civilisation; à quelques distances de nos quartiers, vivait également un forgeron. Ce village appartient au territoire du Yaga et les cases ont un style particulier d'architecture, étant constituées entièrement de tiges et de nattes. Ces dernières qui forment les murs sont enduites d'argile et ont une hauteur de près de trois mètres. Le toit n'est pas formé de rameaux et de branches, mais de forts poteaux.

N'ayant pu obtenir du mil ce soir là, je fus obligé de rester ici le jour suivant. On ne cultive pas de petit mil dans ce lieu, les céréales consistant uniquement en sorgho. Les gens n'acceptent que des cauris et pas de bandes de coton. Soixante cauris

¹²⁵ Ou *SilsilBe*, *SilluBe*, *Sillenke*, tribu peule d'origine soninke que Barth rencontre dans les environs de Sokoto [Nigeria], à l'Est. Mais ils venaient de la rive droite du Niger. Ils y furent chassés par les Songhay assistés des Touaregs, vers 1844 [bataille de Sarégorou]; ils se réfugièrent chez les *Toroobe*, à Youri, puis à Dutuwel, Dara-Salam, Finaré, Kotaki, Diantadou [Taillebourg, 1912; Hama et Eh. Amadou, 1968]. Sur la feuille IGN Gotheye, Dutuwel est situé à six kilomètres au SE de Lamorde Torodi, alors que Barth laisse penser qu'à son époque, ce village était situé encore sur la rive gauche de la Sirba.

¹²⁶ Le sous-bassement des cases, comme des greniers, est en effet constitué de grosses pierres.

¹²⁷ Appelées là bas, en pays *marghi*, « *katakirri* »; sans doute la patate sauvage.

¹²⁸ Le *nére*.

¹²⁹ Ce site fut évacué après la conquête peule, et les gens s'installèrent plus près du Yali, à l'endroit où Barth les trouva. L'actuel Boundore, créé à l'époque coloniale, est situé un peu plus à l'Ouest, au sud de Dara Salam [feuille IGN Sebba au 1/200.000°]. Bien qu'il n'y ait plus de palissade, le village est toujours de style groupé.

¹³⁰ La teinture à l'indigo est une autre activité artisanale très répandue chez les *Gulmance* [G. Geis-Tronish, 1989; Madiéga, 1972].

achètent une pleinealebasse à boire, ou *gerra*, de mil; et pour 1500 cauris, on a un mouton maigre.

Mardi, 5 juillet

Bundore - Denga

La contrée que nous traversâmes en quittant Boundoré, comptait beaucoup d'arbres dont le tamarinier, et offrait des signes évidents de culture extensive, l'indigo et le coton étant même observés au bord d'une mare; mais la forêt devint si dense que notre progression devint très difficile, et l'amuda, une Liliacée que j'avais mentionnée plus haut, était si abondante à certains endroits qu'elle formait un épais tapis d'un aspect chatoyant, car en général, cette partie de l'Afrique est plutôt pauvre en fleurs. Nous venions de traverser une formation dense de roseaux piquetée de fleurs bleues et jaunes, quand une tornade qui menaçait depuis le matin, éclata et transforma toute la forêt en une vaste étendue d'eau alors que nous devions traverser trois torrents puissants tous courant vers le sud-est et se déchargeant probablement dans la Sirba¹³¹.

*Complètement mouillés et presque submergés par l'eau, nous atteignîmes le village de Denga, mais eûmes le plus grand mal pour y pénétrer à cause de la densité de la forêt l'entourant¹³². A la longue, nous parvînmes à franchir cette masse de taillis épineux, et ayant obtenu nos quartiers, nous pûmes enfin sécher nos habits; mais l'humidité était excessive et le second de mes meilleurs serviteurs, le jeune palefrenier *shuwa*¹³³, Abdallahi, fut ce même jour attaqué par le ver de Guinée qui le fit s'aliter pendant tout le reste du voyage et en fit, par moment, la personne la plus désagréable au monde.*

La case qui me fut assignée était bien construite; mais elle était si encombrée de jarres de céréales en poterie, que je n'avais presque plus de place pour moi. Notre diète cependant ne fut pas si mauvaise, et en plus du lait caillé qui constitue la nourriture la plus saine pour un voyageur européen pendant la saison des pluies, nous obtînmes un couple de volailles.

Mercredi, 6 juillet

*Notre route en quittant Denga, conduisit dans un sous bois qui fit place graduellement à une forêt dense, la vue étant bouchée à droite par les hauteurs. Parmi les arbres de la forêt, un grand arbre attira bientôt mon regard, une espèce d'Acacia que les habitants de Shawi et Makari¹³⁴ appellent *korgam*, avec lequel ils construisent la plupart de leur bateaux, pendant qu'on fait une sorte de beurre végétal avec sa moelle. Il pousse ici jusqu'à une hauteur de pas moins de vingt quatre mètres, avec une large couronne, mais un feuillage peu dense. Il est appelé ici *mur*, au moins par les Arabes; j'ignorais son nom en songhay, jusque qu'à ce que je l'apprenne plus tard.*

*Dans le sous-bois, la plante la plus remarquable était le buisson appelé ici *kirche*, avec ses petits fruits blancs comestibles qui sont très agréables quand ils sont consommés en petites quantités, mais deviennent rapidement écoeurants à cause de leur goût sucré, quand on en mange beaucoup; il y avait aussi, le *mekhet*, comme l'appellent les Arabes, dont le fruit est très apprécié des indigènes, mais il n'était pas encore mûr en cette saison. Cette solitude fut interrompue brusquement par le village de Gongungo¹³⁵, entouré d'une haie vive et ayant des cultures variées principalement le *Zea Maïs*, alors qu'un simple palmier doum attirait notre*

¹³¹ La Sirba est bien plus au Sud et ces marigots se déchargent dans un des ses affluents : le Yali, dont Barth remonte la rive gauche.

¹³² Denga est un village d'origine *gulmance*, peul actuellement. Après les villes entourées de murs en terre ou de palissade, Denga a des fortifications naturelles composées d'épais buissons épineux susceptibles de briser les attaques des cavaliers. Beaucoup de villes *gulmance* étaient ainsi entourées de fourrés épais [comme Toukouna ou Diapangou, à l'ouest de Fada]. L'ancien village de Denga était également situé à proximité d'un bas fonds à la végétation dense.

¹³³ Un arabe *shuwa* originaire des bords du lac Tchad.

¹³⁴ Région du Chari, fleuve se jetant dans le Tchad.

¹³⁵ Ancien village *gulmance*, peul actuellement.

attention¹³⁶. Le soleil perça alors les nuages, répandant la vie et rehaussant l'aspect riant du paysage.

Sebba, capitale du Yagha

La forêt réapparut, traversée par une petite rivière qui avait passablement inondé les environs; à environ trois kilomètres de Gongungo, nous eûmes à traverser des marécages où mon Peul hausa, natif du Zaberma, que j'avais pris à mon service à Champagoré, attira mon attention sur une plante appelé ici «yangara-bubiki»¹³⁷ que l'on dit éloigner les mouches des plaies ouvertes, particulièrement celles des chameaux; elle contient probablement un poison léger. *Ayant traversé un court espace de terrain rocailleux où le granite, le gneiss et le grès apparaissaient à la surface, nous entrâmes dans une zone plus peuplée, avec plusieurs villages à droite et à gauche; mais les chameaux y éprouvèrent de grandes difficultés. Le sol consistait en argile rouge, gonflée d'eau, qui formait plusieurs grandes mares; ayant été piétiné récemment par de nombreux troupeaux, il était extrêmement boueux.*

Ainsi, laissant deux villages d'un côté, nous atteignîmes, un peu avant midi, les murs de terre de la ville de Sebba, qui bien qu'étant la résidence du seigneur du Yaga, n'avait même pas l'apparence de la capitale d'une petite province. Le gouverneur était assis devant sa maison, près de la mosquée, au milieu d'un grand nombre de gens; il leur lisait et interprétait quelques passages du koran. Ayant envoyé deux de mes serviteurs en avant, j'obtins bientôt mes quartiers et fut logé dans un belle case que je décrirai ici.

Description des cases

La case mesurait environ six mètres de diamètre, les murs avaient trois mètres de haut jusqu'au début du toit, mais consistaient en nattes recouvertes d'argile. Le toit était soutenu par un poteau au milieu. La case était remplie de poteries de différentes tailles¹³⁸, et était destinée à une large famille. La coupe de la page 228 donnera une idée du confort dont jouit une famille africaine dans ces régions.

A part les objets inamovibles, si on exclut deux petits sièges de bois, très peu d'ustensiles avaient été laissés dans la case par l'industrielle propriétaire, qui avait enlevé le lit et même les plats. Mais, suspendu au toit, restait le pilgure, ou panier pour les petits bagages, qui contenait en plus du « komcha »¹³⁹, le « pittorke », ou fuseau pour filer, et le « fabaru », un petit porte feuille en cuir pour écrire. La vue qui accompagne la coupe, bien qu'elle soit une vue inversée de la case, donne une très bonne idée de son agencement.¹⁴⁰

La terre étant bien polie, la case, de construction récente, donnait une impression très agréable; mais, comme c'est si souvent le cas dans ce monde, toute cette parure ne couvrait rien d'autre que la misère, et je découvrai le jour suivant, à mon grand étonnement, que cette magnifique case n'était qu'un immense nid de termites qui, en une seule journée, avait causé de grands ravages dans mes bagages.

Dans l'après midi, j'allai rendre visite au gouverneur, qui n'est pas sans pouvoir, de sorte que j'estimai préférable de lui sacrifier un burnous de qualité inférieure, en plus de quelques petits objets. C'était un homme bien bâti, avec des traits épais qui indiquaient aussitôt une origine issue des Peuls noirs, ou des Torobe¹⁴¹. Assis à la porte de son palais, il me reçut gentiment, et me promit que je n'aurai pas de problème pour la poursuite de mon voyage. Vu la maigreur de ses ressources, il me traita somme toute, avec hospitalité¹⁴², m'envoyant le jour suivant une génisse, en plus d'une grande quantité de mets préparés.

¹³⁶ *Hyphaene thebaïca*, arbre préservé, et souvent associé aux anciens emplacements de villages peuls.

¹³⁷ Nom *fulfulde* d'une herbe non identifiée, signifiant : « qui fait souffrir les mouches ».

¹³⁸ Ces Peuls sédentarisés stockent leur mil comme les *Gulmance* dans de grandes jarres [*buabuali*], de moins en moins utilisées de nos jours. Le stockage dans les maisons permettait d'éviter les vols, mais exposait la récolte aux incendies.

¹³⁹ Mot inconnu qui ne semble pas d'origine *fulfulde*.

¹⁴⁰ En fait Barth vient de nous décrire une case *gulmance* typique appartenant à une femme *gulmance*.

¹⁴¹ Les Peuls, dispersés dans toute l'Afrique de l'Ouest, sont très métissés. Les groupes les plus sédentaires et les moins pastoraux, comme les *Toroobe*, se sont alliés avec les populations autochtones au milieu desquelles ils vivent.

¹⁴² Quarante ans plus tard, Monteil restera bloqué 45 jours à Sebba, le temps de se faire extorquer son argent par l'émir, Ahamadou Birama, vieillard impotent mais « d'une avarice et d'une cupidité sans nom »; il accepta de signer un traité de protectorat moyennant finances [Monteil, 1895; Kambou-Ferrand, 1993].

Le nom de la principauté est Yagha, datant de l'époque précédant la conquête des Peuls¹⁴³; mais le nom personnel du gouverneur est Sajo ben Ibrahim¹⁴⁴.*

** Les villages appartenant à la province du Yagha sont les suivants : Denga, Gongungo, Gesangu, Sinsirga, Notu, Dori (surnommé Dembini, pour le distinguer de Dori ou Dore au Libtako), Sebba, Namantugu, Kankanfogu, Hoga, Humore, Kabo.*

Malgré le pouvoir du roi, la place est dans un état déplorable, et ressemble plus à un endroit désert qu'à une ville; mais elle est très pittoresque avec un magnifique couvert arboré¹⁴⁵ entretenu par une grande étendue d'eau. Le lieu contient à peine deux cents cases, et on n'y trouve aucun marché. On eût toutes les peines à obtenir des vivres, contrairement à notre attente, et aux informations que nous avions; les cauris¹⁴⁶ étant

Avis aux voyageurs-Congé

la seule monnaie ayant cours; ainsi, c'est avec de grandes difficultés que nous obtînmes une petite provision de beurre et de mil contre les bandes de coton dont nous étions pourvus; quatre dra ayant ici, la même valeur qu' à Gando, alors que dans la ville de Say on faisait un bénéfice de 30% avec ces mêmes bandes de coton. L'article le plus abondant ici, était le lait qui était le meilleur de tout celui que j'ai goûté au Soudan; et il me donna une idée, plutôt exagérée, de ce que je devais trouver plus loin à l'Ouest, chez les Peuls. Nous achetâmes aussi une petite quantité de mil auprès des femmes¹⁴⁷, en échange de quelques miroirs et de clous de girofle. Tout le mil consiste ici en sorgho et 70 cauris, en cette saison, étaient juste suffisants pour nourrir un cheval pendant un jour, ce qui est un prix très élevé pour ce pays.

Malgré, le caractère misérable du lieu, je fus obligé de rester deux jours entiers, en plus de celui de mon arrivée, pour donner quelque repos aux chameaux, comme ils souffraient beaucoup de la saison humide, et à cause du jour de congé du fotr¹⁴⁸, qui tombait le huit. Si j'avais mieux connu la situation du Liptako, j'aurais estimé prudent de faire un plus long séjour ici, et je conseille à tout futur voyageur d'en faire autant, ayant pris soin, toutefois, de se munir d'un stock suffisant de cauris, qui lui permettra d'être à l'aise dans le Yagha.

Le tambour ayant annoncé peu après minuit, l'avènement d'un jour important et joyeux, presque toute la population masculine sortit le matin pour faire sa prière, à environ un kilomètre de la ville. Tous les Peuls étaient habillés dans des tuniques blanches comme neige, signe de la pureté de leur foi; mais certains portaient des pantalons bleu foncé. Il y avait environ quarante chevaux avec le groupe, ce qui devait probablement être tout ce que la ville pouvait rassembler.

Ayant eu à subir l'inquisition du khadi¹⁴⁹ qui voulait me faire passer pour un sorcier, je jugeais prudent de faire un petit présent à chacun des gens à titre de saddega ou aumône. Ce jour de congé perturba aussi ma compilation d'un petit vocabulaire de la langue Gurma, appelée par les Peuls, Gurman-kobe, que j'avais commencé mais que je fus obligé de laisser inachevé.

¹⁴³ C'est une erreur. Avant la conquête peule, cette province *gulmance* portait le nom de Jemsuaru, dont la capitale était à Kpentiagou [Madiéga, 1972]

¹⁴⁴ Sadio, fils de Birama Bounti, régna de 1847 à 1873 et fonda Sebba. Sous son règne, le Yaga résista victorieusement aux Touaregs Logomaten, grâce notamment aux fortifications des villages. Ce qui ne fut pas le cas de son successeur, Ahmadou Birama [Loyzance, 1947; Abattucci, 1895].

¹⁴⁵ Il s'agit de *Miragyna inermis* qui entourent encore de nos jours la mare de Sebba, qui est en fait la rivière Yali.

¹⁴⁶ Ce petit coquillage [*Cypraea moneta* et *Cypraea annulus*], servait de monnaie depuis des siècles en Afrique de l'Ouest. Importé par les Arabes puis par les Européens, des îles Maldives dans l'océan Indien, son usage devait persister dans le Gourma, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale [Santoir, 1998].

¹⁴⁷ Le fait que Barth obtienne du mil auprès des femmes, indique que celles-ci participaient aux cultures. En plus du style des greniers, de l'habitat, ces indices montrent que l'influence *gulmance* est très forte chez les Peuls du Yaga. Lors de la conquête peule en 1810, tous les *Gulmance* n'avaient pas fui, et beaucoup avaient été réduits sur place à l'état de *rimaybé* cultivant pour les Peuls.

¹⁴⁸ L'aïd el fitr ou fin du ramadan.

¹⁴⁹ Le khadi [*alkaalti* en *fulfulde*] était le magistrat chargé des affaires civiles, judiciaires et religieuses.

Province du Libtako - Limite sud-est de l'aire commerciale de Timbuktu

Samedi, 9 juillet

Nous quittâmes Sebba, la capitale du désert, « birni-n-daji », comme je l'appelais traversant un pays où la forêt alternait avec les cultures. Les esclaves étaient affairés dans les champs, sarclant le mil, mais après une marche d'environ six kilomètres, nous dûmes traverser un cours d'eau important que l'on appelle Yali et au sujet duquel, je ne peux donner beaucoup d'informations. On le dit venir du Mossi et rejoindre la rivière Sirba, pas loin de Bosebango; mais cette dernière affirmation est peu crédible¹⁵⁰. Le cours d'eau ayant une profondeur d'au moins un mètre et avec une largeur minimale de quatre mètres, la plupart de nos bagages furent mouillés.

Le pays prit ensuite un aspect plus rocailleux -mica, granite, et gneiss alternant, le granite apparaissant en gros rochers arrondis. La végétation était plus variée, en plus des tamarins, madachi et kade¹⁵¹ dominaient. La forêt devint plus agréable et plus fraîche, surtout quand le soleil parut à travers les nuages qui avaient obscurci ses rayons dans la première partie de la journée. Après une marche de dix sept kilomètres d'une traite, nous atteignîmes le village de Namantugu¹⁵² qui appartient toujours à la province du Yaga, et dont nous avons rencontré auparavant le chef, sur la route, alors qu'il cherchait ses animaux.

Le village est de quelque importance et consiste en plusieurs groupes de cases au milieu des champs, qui couvrent une vaste étendue¹⁵³; mais les cases elles mêmes sont très étroites et celle qui me fut donnée était si petite qu'il y avait à peine de la place pour respirer. Rien n'est plus malsain pour un Européen que ces demeures malodorantes et sales; mais, pendant la saison des pluies, on est obligé de chercher abri dans ces demeures sordides, surtout si on a des biens de valeur avec soi.

Namantugu qui semble avoir eu une grande importance dans l'histoire de l'empire songhay¹⁵⁴, fut pour moi un endroit fertile en événements pour la suite de mon voyage, comme je rencontrai ici un arabe de l'Ouest, en compagnie duquel je pus entrer en sécurité à Timbuktu. Il s'appelait Sheikho, bien que ce ne fut pas son vrai nom; pour ne pas faire d'erreur, je l'appellerai désormais [d'après son père et le nom de son lieu de naissance] Weled Ammer Walati.

L'arabe de l'Ouest

C'était un compagnon réellement remarquable; j'aurai, dans la suite de mon voyage, l'occasion de parler de ses faits et gestes. Etant originaire de Walata¹⁵⁵, il avait émigré à Timbuktu d'où il avait circulé chez les Tuarek aussi bien que chez les Peuls, et venait alors de Belanga, la résidence d'un des principaux chefs du Gurma. Il avait avec lui une bonne quantité de larges gabaga, ou bandes de coton, du Mossi, qui constituaient la monnaie de base dans tout le pays entre Liptako et Timbuktu, 10 dra valant 100 cauris. En plus de l'arabe, il parlait couramment Fulfulde, Songhay, Mossi, Bambara, et le Temasheghit, la langue des Tuarek, presque aussi bien; il fut un des hommes les plus fins que je rencontrai lors de mon voyage, en dépit des ennuis qu'il me causa et des mauvais tours qu'il me joua. C'était un bel homme, de taille moyenne, assez svelte, et avec des traits très expressifs. Son habit consistait en une longue tunique noire, avec un châle noué autour de sa tête; son apparence quand il se déplaçait d'un pas grave et solennel, me faisait penser aux membres de l'Inquisition. Cependant son vrai caractère au moment où je le rencontrai m'était inconnu et j'étais heureux d'avoir trouvé un tel homme comme il m'offrait les meilleurs espoirs d'atteindre Timbuktu. Mais bien que je fusse convaincu de sa

¹⁵⁰ C'est pourtant exact, le Yali se jetant dans la Sirba, un peu en amont de Bosebangou. Par contre, il ne prend pas sa source en pays mossi, mais au sud de Dori.

¹⁵¹ Le karité, en hausa.

¹⁵² Mamountougou sur la feuille IGN Sebba, au 1/200/000°.

¹⁵³ Comme il convient pour toute installation peule, les troupeaux stationnant à proximité des maisons.

¹⁵⁴ C'est un vieux village *gulmance* datant du royaume *gulmance* du Jemsuaru. Selon le manuscrit arabe trouvé à Gwandu, Namantougou aurait été attaqué par l'askia Ishaq vers 1588-89.

¹⁵⁵ Ville caravanière située au nord-ouest de Tombouctou, dans l'actuelle Mauritanie.

grande utilité, je ne fis aucun marchandage avec lui, tout de suite, et nous convînmes de nous accorder à Dori, quand il aurait arrangé ses propres affaires.

Le village de Namantugu est presque exclusivement peuplé de Peuls, tous habillés du plus pur blanc même les petits enfants qui portaient autour de leur tête un large turban de bandes de coton blanc; mais c'était peut être à cause de la fête qui avait eu lieu le jour précédent. Une grand quantité de pluie était tombée aux environs, et le coton semblait être cultivé sur une large échelle.

Dimanche, 10 juillet

Notre route, en quittant Namantugu, conduisit à travers un terrain argileux couvert d'une épaisse végétation, interrompue çà et là par des cultures. Une riche famille peule, père, mère, fils et fille, tous montés à cheval et accompagnés de serviteurs d'un important troupeau, suivait la même piste; leur compagnie nous était plutôt agréable, après une marche d'environ huit kilomètres, nous dûmes traverser une grande étendue d'eau au milieu de la forêt¹⁵⁶ à travers laquelle ils nous montraient le chemin. C'est agréable pour un voyageur de rencontrer ces nomades, après le dégoût suscité à Wurno¹⁵⁷ par le caractère corrompu de leurs concitoyens. Nous étions entrés dans une région marécageuse, le sol ayant trop peu de pente pour permettre à l'eau de s'écouler. Plus loin, nous passâmes près du site d'un ancien village; nous eûmes à traverser plusieurs cours d'eau et campâmes après une marche de vingt sept

Namantugu-Tumpenga

kilomètres au milieu de la forêt, près d'un autre cours d'eau; car nous ne savions pas qu'à trois kilomètres de là, il y avait un endroit bien plus favorable pour camper, le site de l'ancien ville de Tumpenga¹⁵⁸.

Le matin suivant, de bonne heure, nous passâmes près de ce site. Avant l'époque du Djihad, la ville était habitée par des Peuls et des paysans sans discrimination, quand, à cause de l'effervescence religieuse provoquée par le réformateur, une lutte sanglante éclata entre les musulmans et les païens. Les derniers furent vaincus et fuirent vers Naba¹⁵⁹, le puissant royaume Gurma à quelque distance au sud, pendant que les premiers fondaient la ville de Dori. Deux indigotières témoignent qu'un certain niveau d'industrie existait avant dans cet endroit qui, comme beaucoup d'autres demeures dans les pays chrétiens et musulmans ont été réduites en ruines à la suite de conflits religieux.

Au delà de cet endroit, le granite apparaît en gros rochers ronds, pendant que les baobabs sont nombreux. Mais graduellement, le pays devient plus ouvert, les arbres plus rares et le sol dur et stérile. Cela ne dura pas très longtemps, et, plus loin, nous dûmes traverser une grande étendue d'eau entourée de beaux pâturages, puis suivit une zone très stérile et ouverte, jusqu'à ce que nous atteignîmes, après une marche de trente kilomètres, le village de Korïa¹⁶⁰, situé au delà d'un grand cours d'eau sablonneux, à sec à l'époque. La rareté des pâturages était ici si grande, que je fus obligé d'envoyer en arrière deux de mes gens chercher, à une grande distance, un peu d'herbe pour les chevaux. Le chef de village nous reçut d'une façon peu hospitalière refusant de nous loger d'une manière si insolente, que ce fut par la force que je pus me procurer un emplacement pour planter ma tente. Cependant, il changea bientôt complètement de comportement. Il arriva qu'une tornade, chargée de nuages noirs annonçant pour tout un chacun de fortes pluies, passa deux fois au dessus de nos têtes sans apporter à ces gens affamés la moindre goutte; là dessus, tout le monde affirma que c'était une punition divine¹⁶¹ pour l'avarice et la conduite inacceptable du

¹⁵⁶ Il s'agit de la rivière Yali

¹⁵⁷ C'était lors du passage de Barth dans la capitale de l'empire de Sokoto.

¹⁵⁸ L'actuel Sempelga sans doute, à la limite des provinces du Yaga et du Liptako. Les *Gulmance* de Sempelga furent chassés par l'émir du Liptako, Salou, qui régna de 1817 à 1832.

¹⁵⁹ Plutôt Niaba, royaume *gulmance* au sud de Koala. [Madiéga, 1978].

¹⁶⁰ Korïa est un village du Liptako, haut lieu de la résistance *gulmance* contre les Peul du Liptaako [Delmond, 1953]. De nos jours, il est toujours réputé par son caractère rebelle et hermétique à tout programme de développement, ou travail de recherche [Puget, 1999]. Son adhésion récente à un islam wahhabite intégriste, n'est pas le signe d'une plus grande ouverture.

¹⁶¹ Cette anecdote montre bien que l'islam des Peuls du Liptako est encore empreint de croyances païennes, la plupart héritées des autochtones *gulmance*.

chef envers nous. Effrayé par de tels signes, il poussa l'hospitalité jusqu'à m'offrir une génisse. Mais les premières avances en vue d'une relation amicale, furent faites par une vieille femme, la propriétaire de l'endroit où nous étions campés- elle m'apporta en signe de bonne volonté, un plat de pâte bien cuisinée, qui probablement constituait tout son souper¹⁶².

Vu le caractère desséché de tout le voisinage je fus surpris de trouver quelques palmiers doum au bord d'un marigot, alors que tout le voisinage était presque dépourvu d'arbres.

Mardi, 12 juillet

Une courte marche d'un peu moins de neuf kilomètres en compagnie du fils du vieux chef, nous amena à Dori. Le pays que nous traversâmes, portait en cette saison les marques de la plus extrême sécheresse et nudité; et de nombreux troupeaux de

Dori, capitale du Libtako

gazelles [spectacle inhabituel pour moi, dans les régions peuplées dans lequel je voyageais] erraient dans cette immense plaine, où on trouvait rarement un arbre, à l'exception de quelques baobabs rabougris. Dans le lointain, vers le Sud, deux petites éminences marquaient l'horizon.

Les restes d'un grand troupeau de bovins, particulièrement efflanqués, étaient dispersés dans les champs secs, léchant le sol qui est ici plein de natron¹⁶³. Les graines avaient déjà été semées mais avaient à peine germé et languissaient dans l'attente de la pluie. Des cases furent aperçues pendant les trois premiers kilomètres, mais étant exposées à la pleine force du soleil, sans la moindre ombre, elles présentaient un aspect désolé. Cette immense plaine, qui en cette saison, n'était interrompue, à mi chemin, que par une étroite bande de verdure bordée de rochers de granite, fournit habituellement une nourriture abondante pour une bonne race de chevaux, pour laquelle le Liptako est réputé.

Dori est la capitale de la province du Liptako; mais son apparence nous causa le plus grand désappointement; elle présentant des signes évidents de misère et de décadence. Le mur qui l'entourait autrefois¹⁶⁴ n'était qu'un monceau d'ordures dégouttant, alors que tout le lieu faisait montre de la plus grande négligence. Mais par l'intermédiaire d'un aimable messenger de Gelaijo qui était très opportunément à Dori à ce moment là, je fus logé dans une case excellente et spacieuse, mesurant pas moins de dix mètres de diamètre et qui formait un contraste saisissant avec le coin mal propre que j'occupais à Namantugu. L'endroit est réputé pour abonder en voleurs, ce qui n'est pas étonnant comme il est le rendez vous de toutes les tribus qui habitent les environs immédiats, on compte même plusieurs Bornuans établis ici depuis l'incursion du Waday¹⁶⁵.

Dori est surtout une ville importante pour les Arabes de l'Azawad, la région au nord de Timbuktu, d'où ils amènent le sel de Taodeni¹⁶⁶ en grande quantité et, à l'occasion, résident ici pour une long séjour; mais ils arrivent généralement de l'Azawad sans passer par Timbuktu, passant par Gao [l'ancienne capitale de l'empire Songhay, et autrefois un grand marché de l'or dans la partie occidentale du Soudan], ou, encore plus directement, par Tosaye, l'endroit où le fleuve se resserre et où il change de direction de l'Est vers Sud-Est. Certains d'entre eux sont des gens très riches-un individu ayant jusqu'à 40 chameaux. Parmi d'autres informations importantes, j'appris d'eux que Hamed Weled Habib, le cheikh d'Arawan, qui, selon

¹⁶² Il s'agissait probablement d'un plat de *tô*, pâte de mil ou de sorgho, agrémentée d'une sauce. On retrouve souvent dans les récits des explorateurs, et notamment Mungo Park, la figure de la femme africaine miséricordieuse qui a pitié du pauvre voyageur blanc; ce qui contraste grandement avec l'attitude souvent dure et brutale des hommes.

¹⁶³ Ces animaux sont normalement maigres après la saison sèche, et ils effectuent leur cure salée sur les terres natronées.

¹⁶⁴ Ce mur fut reconstruit en 1896, précédé d'un large fossé, à cause de la menace touareg.

¹⁶⁵ Barth fait allusion à l'incursion du Waday, royaume situé à l'est du lac Tchad, dans le royaume du Bornou, situé à l'ouest du lac, en 1845. Cette invasion aurait donc créé un flux de population vers l'Ouest, dont certains éléments auraient échoué à Dori, à plus de 1600 km de leur pays [Hogben et Kirk Greene, 1966].

¹⁶⁶ Trafic qui existe encore lors du passage de Monteil en 1891.

Caillé, est considéré en Europe comme le chef des assassins du major Laing¹⁶⁷, est mort il y a peu, après un règne de quarante ans; je considérerais cette information comme une bonne augure pour le succès de mon entreprise.

Le marché de Dori

Ces Arabes partirent le 17 - une circonstance qui ne m'était pas indifférente comme il fallait s'attendre à ce qu'ils colportent l'annonce de mon arrivée, pas seulement au cœur du désert, mais aussi à Timbuktu, ce qui allait compliquer mon voyage. Il y avait, toutefois, un bon nombre d'individus qui voulaient se faire passer pour arabes, sans avoir aucun droit de revendiquer une telle descendance. *En plus des Arabes, les Wangara¹⁶⁸, ou Mandingues de l'Est- plus particulièrement de Miniana et Wassulo¹⁶⁹, les habitants du Mossi, et les gens de Gao, Gagho ou Gogo, fréquentent ce marché en grand nombre; ce sont principalement les Wangara qui donnent à cette ville son importance, lui fournissant une petite quantité de cola blanches, dont la consommation ici est très grande, en plus des woda, [cauris] ou chede comme les Peuls les appellent, qui sont évidemment importés de la côte de la Sierra Leone, ou, plus probablement de la rivière Nunez^{170*}, mais ils manquaient totalement en ce moment. Les gens du Mossi amènent leurs très bons ânes, qui sont très recherchés; une grande troupe de cheikh Ahmedu d'Hamda Allahi, étaient partie quelque jours auparavant, après en avoir acheté un grand nombre. En dehors des ânes, les Mossi alimentent ce marché en gabaga, ou tari, comme les Arabes près de Timbuktu les appellent, le coton étant peu cher dans leur pays¹⁷¹, de sorte que sur les grands marchés, particulièrement à Kulféla, une chemise teinte à l'indigo ne vaut pas plus de 700 à 800 cauris.*

Les habitants de l'ancienne capitale du Songhay, et les populations environnantes, des rives du Niger, apportent surtout du beurre et du mil sur le marché; c'était très intéressant pour moi d'être en contact direct avec ce lieu¹⁷² qui, autrefois célèbre et renommé dans tout le Soudan, a perdu tellement de son importance, que même sa position géographique a soulevé de nombreuses controverses parmi les géographes distingués de notre époque.

Les cauris constituent la monnaie courante et étaient très difficiles à obtenir. Afin de m'en procurer, j'ai dû me défaire des mes turkedis pour 2500 à 3000 cauris chacun, alors que dans la ville de Say j'aurais pu en avoir 4000, comme à Timbuktu, comme je le constatais ultérieurement. Parfois, je ne pouvais vendre ni mes turkedis ni mes tobés, même au prix le plus bas; alors que d'autres, que j'avais réussis à vendre, m'étaient retournés pour défauts. Je dépensais beaucoup pour ma grande troupe; mes trois chevaux seuls [Ali s'occupant des deux autres] me coûtaient chaque jour 400 cauris pour le mil avec lequel j'étais obligé de les nourrir exclusivement.

Description du marché [suite]

Presque tout le mil qui est vendu sur le marché consiste en petit mil ou *Pennisetum typhoideum*, alors que le mil indien, ou sorgho, ne se trouve qu'en très petite quantité¹⁷³ et j'étais à chaque fois empêché d'acheter, parce que je n'avais pas ce que les gens demandaient. Ainsi quand, le 13, une caravane de serviteurs touarek amena du mil chargé sur des boeufs, de Gao, ils refusèrent tout ce que je leur offrais : chemise, *zenne* et *gabaga*; la veille de mon départ, il n'y avait pas de mil comme aucun Tuarek n'était venu. On ne put obtenir le moindre grain de riz, et je me considérais comme très heureux d'avoir pu acheter une petite quantité de pâte de légumes de *dodowa* qui rendait le petit mil un peu plus supportable. Cela constituait

¹⁶⁷ Alexander Gordon Laing [1793-1826], premier européen à redécouvrir Tombouctou [car des commerçants portugais et italiens y avaient déjà séjourné au XV^e siècle Bovill, (1962)] à partir de Tripoli. Caillé recueille le récit de son assassinat, à Sahab, un peu au nord de Tombouctou, par le sheikh Hamet ould Habib, de la tribu des Bérabich qui contrôlait la route d'Arawan. Précisons que Laing avait déjà échappé de justesse à la mort, peu de temps auparavant, après avoir été dépouillé et gravement blessé par les Touaregs.

¹⁶⁸ Nom arabe des commerçants appelés communément *jula* en Afrique francophone et *Yarse* chez les Mossi.

¹⁶⁹ Le Wasulu est une province au sud de Yanfolilia [Mali] sur la frontière guinéenne. Mandiana est dans l'actuelle Guinée.

¹⁷⁰ Actuelle Guinée Bissao.

¹⁷¹ Monteil signale également ce commerce de cotonnades et de noix de kola, toujours vivace à la fin du XIX^e siècle.

¹⁷² L'ancienne capitale de l'empire songhay, Gao.

¹⁷³ Dans la région de Dori, la prédominance de sols sableux, explique la prédominance du petit mil qui se cultive sur des sols légers sablo-argileux. Les Peuls en outre préfèrent le petit mil au sorgho; la bouillie de petit mil et de lait frais était la base de la nourriture des Peuls.

mon souper habituel. Le matin, mon petit déjeuner était composé de *tiggera* ou pâte froide avec du lait caillé; ce dernier est excellent et bon marché, et à peu près la seule chose que l'on trouvait en abondance.

Mais en dehors de la grande difficulté à subvenir à mes besoins pendant mon séjour, j'eus encore plus de peine à obtenir la monnaie du pays que j'allais traverser pour me rendre à Timbuktu; c'est le *farawel* ou *feruwal* comme les Arabes l'appellent, une longue bande étroite de coton, que l'on coud ensemble, qui est supposée mesurer 32 dra, bien qu'en réalité elle ne mesure pas plus de 30. Le prix de chaque *feruwal* est généralement de 300 cauris; mais durant mon séjour il monta à 400.

Le marché se tient à la limite de la ville, sur un espace découvert qui s'étend vers le Sud; mais il y avait rarement plus de 500 personnes rassemblées, et d'habitude à peine 200. Mais on ne peut nier que, tout en tenant compte du genre de vie des populations de la région, de nombreuses affaires se traitent ici; vu le grand nombre d'étrangers qui fréquentent le marché, des plats cuisinés, du *tiggera* et du lait caillé, sont offerts à la vente toute la journée. *En dehors du coton, du sel, des tissus teints, des noix de cola, du mil et des ânes, du cuivre, sous la forme de grands vases à boire, est apporté par les Mossi*¹⁷⁴. *Cependant, je ne pense pas qu'ils fabriquent eux-mêmes ces ustensiles, mais l'apportent de l'Ashanti*¹⁷⁵. *Les habitants utilisent généralement le cuivre comme bijou; j'étais amusé de voir que certaines jeunes filles portaient dans leurs longues tresses, un bijou particulier fait de ce métal, représentant un cavalier une épée nue à la main et une pipe à la bouche, car pour les Songhay, fumer, bien qu'interdit par l'actuel chef de la partie occidentale de leur ancien empire, le prince fanatique d'Hamda Allahi, est, après la danse, le principal plaisir de leur existence.*

** Je pourrais signaler ici qu'à Dori comme à Tombouctou, les transactions se font avec le cent complet, ou miye sala-miye, alors que dans tous les marchés de Bambara; un faux cent, miye ajemiye, qui est en réalité quatre vingt, constitue l'unité standard.*

Sécheresse-anarchie

Que ces petits cavaliers portés dans les cheveux des jeunes demoiselles forment un bijou sans signification, ou qu'ils constituent une bonne augure quant à leurs futurs maris, je ne pourrais dire; je dois m'excuser auprès du lecteur pour être incapable, dans cette partie de mon voyage menacée de dangers, d'entrer pleinement dans la vie privée des gens.

Tout compte fait, Dori, ou comme on l'appelle généralement par le nom de la province toute entière, Libtako¹⁷⁶, m'est apparu comme un lieu extrêmement aride et inconfortable¹⁷⁷. Cependant, cela semblait être exceptionnel, vu la sécheresse extraordinaire qui régnait cette année-là; ce n'est pas avant le soir du 17 de ce mois [Juillet] que nous eûmes une pluie modérée qui rafraîchit la nature aussi bien que les hommes. *Le nom que les Touarek, aussi bien que les Arabes de l'Azawad, donnent à cet endroit, à savoir Wendu ou Winde, semble impliquer un tout autre caractère, le mot signifiant mare ou lac*¹⁷⁸; mais, en réalité, une grande étendue d'eau se forme tous les ans à l'ouest de la ville, bien que durant mon séjour elle fut à sec. J'ai tout lieu de croire que cette dépression est reliée directement au Niger, par un grand affluent.

Situation politique - retard

La situation politique du pays, cependant, était encore pire que sa condition matérielle. Le désordre et l'anarchie régnaient comme s'il n'y avait aucun gouvernement. Il y avait tant de factions qu'elles se paralysaient mutuellement, et il n'y a pas de doute que la misère actuelle est la conséquence immédiate d'un tel état

¹⁷⁴ Ou plutôt les *Yarse*, commerçants d'origine mandingue, totalement intégrés à la société mossi.

¹⁷⁵ Dans l'actuel Ghana.

¹⁷⁶ C'est un nom *fulfulde* en forme de maxime : *libataako* = qui ne peut être renversé. Ainsi, il est plus juste d'écrire Libtako que Liptako comme c'est l'usage aujourd'hui.

¹⁷⁷ Trente huit ans plus tard, Monteil portera la même appréciation sur Dori : ville sale, [empestée par des milliers de cadavres de bovins morts de la peste qui sévissait alors], maladies, approvisionnement nul; la ville vaut plus par son marché que par ses ressources. Le tout nouvel émir Bokari Sori, le reçut cependant correctement, étant venu à sa rencontre; il acceptera de signer un traité de protectorat le 23 mai 1891.

¹⁷⁸ En *fulfulde* seulement, mais ni en arabe, ni en tamasheg. Les connaissances de Barth en *fulfulde* semblent faibles. Le mot *winde* est différent de *wendu*, et désigne un ancien campement, un lieu déserté. Dori est appelé également *Jammare* par les Mossi, d'un nom *fulfulde* signifiant : peuple, assemblée

d'anarchie. Il y avait un gouverneur en titre appelé Ibrahima¹⁷⁹; mais son tempérament doux et son grand âge ne lui avaient laissé pratiquement aucun pouvoir, et je dus amadouer tous les partis aussi bien que je le pouvais. Le plus énergique et influent parmi les prétendants, semblait être un parent du gouverneur, du nom d'Hamed Aisa¹⁸⁰. Il y avait ensuite, un frère aîné de ce dernier, mais plus faible, du nom de Belko, puis un homme du nom d'El Jeladi qui m'ennuya beaucoup quand il me demanda de lui écrire un talisman dont l'effet secret devait lui donner le gouvernement de la place.

Le Libtako est situé au milieu de plusieurs tribus avec les Touarek juste au Nord, d'où ce peuple remuant exerce une pression continue sur le pays; cette situation entretient nécessairement chez les habitants, un esprit guerrier. Autrefois, ils étaient renommés pour leur valeur, et se distinguaient par l'élevage des chevaux, mais vu la sévère sécheresse qui régnait depuis si longtemps, tous les chevaux avaient été emmenés à une grande distance, à la recherche de pâturages. Actuellement, il y a tant de factions, le pouvoir est si faible, *la suprématie exercée par leur seigneur lige, le Gando*¹⁸¹, *étant totalement nulle*, qu'aucune ligne politique définie ne peut être suivie; un jour ils sont en bons termes avec les Touarek, alors que le lendemain, surviennent des accrochages sérieux avec eux; il arriva que le 16, un groupe de Touarek qui approvisionnent le marché avec des produits que tout le monde ici demande, furent délestés de toutes leurs marchandises. Même avec les habitants du Yagha, pourtant unis aux gens de Dori par une origine et des intérêts communs¹⁸², il y avait de sérieux problèmes; pendant mon séjour, les premiers enlevèrent tout le troupeau appartenant à Korïa. *La province comprend un grand nombre de villages**, *et s'il elle était bien gouvernée, elle serait importante en tant que province occidentale de l'empire de Gando, face au Masina et Hamda Allahi.*

*Mon nouveau compagnon El Walati me suscitait quelque inquiétude; il était responsable de mon long séjour dans cette ville, alors que mes chameaux épuisés, qui devaient récupérer leurs forces, comme prévu, pour la suite du voyage, s'affaiblissaient de jour en jour par manque d'une nourriture suffisante. Arabe rusé qui se présentait comme un personnage important à Timbuktu, et comme un ami intime de cheikh El Bekay*¹⁸³, *sous la protection duquel je pensais me placer, il avait le pouvoir de susciter mon intérêt par les informations qu'il pouvait me donner. Parfois, par exemple, il me décrivait la grande importance commerciale de Sansande*¹⁸⁴, *ou s'étendait sur la grande autorité dont jouissait le chef dont la renommée m'avait inspiré suffisamment confiance pour entreprendre ce voyage vers l'Ouest, et grâce auquel, l'ancienne importance commerciale de Timbuktu n'avait pas été seulement restaurée, mais accrue par la présence d'un chef religieux de renom. Ce dernier exerçait une autorité absolue, un peu comme le pape de Rome, sur une grande région, comprenant les tribus païennes, au coeur du pays mossi, qui était, comme nous le verrons plus loin, le champion de l'animisme contre l'Islam, depuis des temps reculés. Mais dans d'autres occasions, l'attitude de mon compagnon était si ambiguë, que j'en éprouvais les plus fortes craintes. Cependant, je conclusais un accord avec lui, lui donnant une belle tunique noire, un châle noir, et promettant de lui remettre à mon arrivée à Timbuktu, vingt dollars et un burnous hellali blanc, en plus de l'achat ici d'un cheval pour le prix d'un autre tobe, trois turkedis, et d'un châle noir. A ce moment, j'étais trop impressionné par ses manières fascinantes pour*

¹⁷⁹ Sori Hamma qui régna de 1832 à 1861. Sous son règne les Touaregs réussirent à vaincre les Peuls à la bataille de Katchirga. Ils leur imposèrent un tribut [Abattucci, 1897; Hama et Eh. Mamadou, 1968; Irwin, 1981].

¹⁸⁰ La tradition n'a pas gardé le souvenir de ce prétendant [Irwin, 1973].

¹⁸¹ En reconnaissance de sa dépendance, le Liptako envoyait chaque année des cadeaux à Gwandu: bétail, habits, esclaves [Irwin, 1972].

¹⁸² Le Yaga et le Liptako sont certes deux états théocratiques peuls, mais dans le premier ce sont les *Toroobe* qui gouvernent alors que dans le second, ce sont les *Feroobe* qui ont ravi le pouvoir aux *Toroobe*.

¹⁸³ Sheik El Bekay était un maure Kounta. Personnalité religieuse reconnue et influente, il fut le protecteur de Barth à Tombouctou, envers et contre tous, alors qu'il savait que Barth était chrétien. Sa tolérance, son esprit de conciliation permit à Tombouctou de conserver une relative indépendance au milieu de voisins turbulents et puissants, tous musulmans fanatiques : au Nord, les Touaregs, au Sud, Hamdalaye. La famille de Sheik El Bekay avait recueilli et soigné, un autre voyageur, le major Laing [Bovill, 1968].

¹⁸⁴ Sansanding, centre commercial sur le Niger, à l'entrée du delta intérieur.

Destin malheureux d'une lettre

me rendre compte de son caractère intrigant; et c'était peut être bien ainsi car sans quoi je ne me serais pas remis entre ses mains. Cependant, peu à peu, je commençais à me fatiguer du long délai que lui, et Ali el Ageren, m'imposaient. *Je m'étais préparé depuis longtemps à partir, et le 20, je finissais une lettre au consul de sa Majesté à Tripoli, et la cachetais sous couvert de mon ami Abd el Kader dan Taffa, de Sokoto; je décidais de la confier à Dahome, l'homme qui m'accompagnait depuis Gando et qui devait retourner là bas, n'ayant aucune autorité au delà de Dori¹⁸⁵; mais malheureusement, il prit si peu soin de la lettre lors de son voyage pendant lequel il dut traverser de nombreuses rivières, que l'enveloppe extérieure fut détruite, de sorte que le Peul lettré¹⁸⁶ ne sachant que faire d'une missive qu'il ne comprenait pas la laissa avec le porteur chez lequel je la retrouvais lors de mon retour à Gando, l'année suivante. Il l'avait portée comme une sorte de talisman dans son couvre chef, alors que je pensais qu'elle avait depuis longtemps atteint l'Europe et informé mes parents de mes dernières entreprises.*

**Les nom des petits villages constituant la province sont les suivants : Dore, Koria, Katinga, Wendu, Dani, Dangadé, Selgo, Jamga, Mammashé, Bafade, Pekul, Bamde, Babirke, Torodi, Pule, Gambeti, Bedingel, trois villages du nom de Débere, Bamura, Fadambaka, Gebu, Kola, Bombufa, Kachere, Kende, Lerbu, Bure, Benbenjango, Kollangel-pattide, Nelba, Beresango, Fulgu, Billi, Chompangu (probablement le même que Kampangu), Uregaudi, Gurmare, Urelangawu, Taka, Kilinke, Yakuta, Uritaso, Uro Bellabe, Bangatake, Tobijagha, Dankandi, Begontigi, Kuri.*

Les provinces insoumises, obstruées par la nature et infestées par l'homme - Aribinda - Hombori

Jeudi, 21 juillet

Départ de Dori

Enfin, j'entreprenais la dernière et la plus dangereuse étape de mon voyage vers Tombouctou, pensant atteindre cette place célèbre en vingt jours environ¹⁸⁷. Mais je sous-estimais la distance, les géographes ayant donné tant de positions différentes de cette ville mystérieuse. Je n'avais aucune idée des difficultés que comportait ce voyage, au moins pour un chrétien, et des retards qui seraient causés par le caractère du compagnon que je m'étais attaché.

En quittant la ville turbulente de Dori, une grande troupe de cavaliers armés m'accompagna contre ma volonté; leur conduite était tellement suspecte que nous fûmes obligés de faire une halte et de les renvoyer à leurs affaires; car les habitants de ce lieu avaient, peu de temps auparavant, volé et tué, de la même façon, un riche chérif¹⁸⁸, venant de Sansande, alors qu'ils prétendaient l'escorter. Au moment où nous traversions la dépression où chaque année se forme une grande étendue d'eau, qui ressemble souvent à un véritable lac, et qui, même actuellement, était recouverte d'une herbe fraîche, nous rencontrâmes une caravane de commerçants mossi de Bussumo¹⁸⁹, leurs ânes lourdement chargés de ballots de tari ou bandes de coton, et de noix de cola. Plus loin apparurent quelques cultures de coton, le baobab, ou arbre à pain de singe, prédominait. Cependant toute la province semble être dans un état misérable. Le village de Danande¹⁹⁰ que nous dépassâmes après une marche de onze kilomètres, portaient les traces évidentes de la guerre. La monotonie de la région fut agréablement interrompue par un petit cours d'eau, que nous traversâmes à quelques centaines de mètres du village, et qui était bordé par de très beaux arbres du genre mur, que j'ai mentionnés plus haut, comme constituant un excellent bois d'oeuvre

¹⁸⁵ Après le Liptako, en effet, Gwandu n'a théoriquement plus d'autorité, le pays dépendant d'Hamdalaye.

¹⁸⁶ Abd el Kader de Sokoto.

¹⁸⁷ Barth mit 47 jours pour parvenir à Tombouctou.

¹⁸⁸ Un chérif est un descendant du prophète Mahomet, ce qui prouve que la qualité de musulman, même éminent, ne mettait pas à l'abri de brigands, eux mêmes musulmans..

¹⁸⁹ Au nord-est de Ouagadougou, à une soixantaine de kilomètres.

¹⁹⁰ Dangadé de la feuille IGN Dori. Il existe trois villages portant ce nom : Dangade Mango, Dangade Debbel, Dangade Tombel.

pour les pirogues. Les baobabs étaient ici remarquables, tant par leur taille que par leur beau feuillage.

Nous primes nos quartiers ce jour à Wulu¹⁹¹, un village situé au delà d'une grande étendue d'eau¹⁹², ou comme elle est appelée ici «wendu», surplombée par de très beaux arbres. L'endroit est habité par des esclaves tuarek¹⁹³ qui sont trilingues, parlant le témashight, aussi bien que le songhay et le fulfulde; mais leurs cases étaient misérables, il y avait plein de moustiques et nous eûmes de grosses difficultés à nous approvisionner en mil. La case dans laquelle je m'installai était de construction récente, et, après tout, n'était pas si mauvaise, mais si remplie de meubles, tels que de grandes jarres, des pots, des plats, des selles, des sacs à provision et de nombreuses autres choses, que je pus à peine trouver de la place pour moi; lorsque le propriétaire retourna de ses champs et trouva un étranger campant au milieu de tous ses trésors, il fut si inquiet qu'il ne put quitter la porte. Cependant, le coté ouest du village étant bordé par une grande étendue d'eau, ou *tebki*, richement orné d'arbres et d'herbage, je ne restai pas longtemps dans mon étroite habitation, et je me précipitai vers cet endroit dégagé et vert qui était délicieux, mais occupé par une myriade de moustiques.

Nous ressentîmes d'autant plus l'inconvénient de séjourner dans ce petit hameau que nous dûmes y rester le jour suivant; nous reçûmes le rapport crédible que El Khatir¹⁹⁴, le plus puissant des chefs tuarek voisins, était sur le point d'attaquer cet endroit, et les habitants étaient extrêmement alarmés. Mais une tornade qui éclata le matin suivant, et fut accompagnée d'une forte pluie, nous sauva providentiellement de tous les dangers de ce côté, gonflant les marigots de la région à un tel point qu'ils devinrent infranchissables par l'ennemi. Sur le coté ouest du camp, il y avait un quartier important de pasteurs peuls; dans la soirée, plusieurs me rendirent visite.

Samedi, 23 juillet

Nous entrâmes dans une zone très différentes de ce que nous avons connu dans le Liptako; sa nature nous causa beaucoup de retard et de grandes difficultés vu le

Nombreux bas-fonds

nombre de rivières et de bas-fonds que nous eûmes à traverser. Pendant la première partie de notre marche nous eûmes la mare de Wulu sur notre droite pendant un certain temps, mais ayant traversé sans beaucoup de difficulté une de ses branches, nous rencontrâmes un fort courant qui nous causa un grand retard, comme il était large de plus de trois cent mètres et de 1,30 m de profondeur. L'eau coulait vers le Sud à cet endroit, mais il était difficile de savoir quelle grande rivière elle rejoignait¹⁹⁵. Pendant plusieurs kilomètres, ce même cours fut aperçu sur notre droite. De grands « murs », des tamariniers, et des baobabs, prédominaient et nous pûmes voir de nombreuses empreintes d'éléphants. Le pays sur notre gauche, était ondulé et avait un sol sableux recouvert presque exclusivement de « kalgo »¹⁹⁶, avec ses feuilles couleur de cendres, et ses fruits longs et rougeâtres; mais dès que la rivière recula, le paysage changea, la surface devenant plutôt plate et montrant plus de petit taillis, alors qu'il y avait de nombreuses petites mares, entourées de « kreb », ou du comestible *poa*, et de « molukhia ». La région était pleine de buffles; mais elle était infestée d'une espèce dangereuse de mouches qui tourmenta

¹⁹¹ Oulo sur la feuille IGN Dori. Ulo désigne en *fulfulde* et en songhay, l'herbe annuelle *Cassia obtusifolia*

¹⁹² Il s'agit de la rivière Goudebo.

¹⁹³ Autrement dits des *iklan*, ou *bella* en songhay. Le village d'Oulo a été fondée par des *iklan* des Alkassybaten venus se réfugier auprès des Peul de Dori [Barral, 1972]. Ce sont des descendants des Songhay de Bamba sur le Niger.

¹⁹⁴ El Khatir, était un chef des Touaregs Ulliminden. L'aménokal était alors Alkhubu [El Khotab]. Cette confédération de tribus qui avait repris le contrôle de Tombouctou en 1844, opérait surtout sur la rive gauche du Niger en s'opposant vivement aux Peuls. En 1853, El Khatir passe sur la rive droite et harcèle les établissements peuls, dont Hombori. Des fractions entrées en conflit avec la confédération, les Logomaten et les Tingueregedech passèrent également sur la rive droite où elles réussirent progressivement à s'imposer aux Songhay et aux Peuls [Urvoy, 1936; Abatucci, 1897; Delmond].

¹⁹⁵ Il s'agit de la rivière Goudebo, affluent du Gorouol.

¹⁹⁶ Nom hausa du *Piliogstigma reticulatum*

nos animaux¹⁹⁷ et qui est très rare dans la partie orientale du Soudan. Après une marche de vingt cinq kilomètres, nous campâmes au milieu de la forêt, près du site d'un ancien campement de Tuarek, où le kreb était très abondant, fournissant un riche pâturage pour les chevaux, et une belle vue pour nous; mais nous dûmes affronter une très forte pluie qui dura plusieurs heures. Heureusement, il n'y avait pas beaucoup de vent, de sorte que ma frêle tente offrit une résistance suffisante; mais le campement était loin d'être confortable.

La pluie finit à la longue; mais nous étions à peine endormis qu'une troupe de pèlerins¹⁹⁸, passant à un heure inhabituelle de la nuit, nous réveilla aussitôt. Heureusement, le terrain que nous avions à traverser était de nature rocheuse, autrement il aurait été presque impossible de progresser après les pluies de la nuit précédente. Après une marche de vingt deux kilomètres, nous arrivâmes à un grande étendue d'eau que nous traversâmes avec beaucoup de difficulté; nous campâmes à côté, dans un état d'épuisement total. Le chenal d'inondation était si large et si étendu, ayant une profondeur maximale d'un mètre cinquante, qu'il me submergea presque sur mon cheval, en plus de mouiller tous mes bagages. L'endroit où nous campâmes était une petite clairière dans la forêt; mais le sol était plein de termites, et nous fûmes tourmentés par des nuées de petites mouches qui pénétraient nos vêtements. Heureusement, nous n'eûmes pas de pluie, de sorte que nous pûmes rester dehors comme la chaleur dans les tentes était insupportable. Ce jour là, nous avons également observé de nombreuses empreintes d'éléphants.

Lundi 25 juillet

Inquiétante rencontre

Nous espérions arriver à Aribinda assez tôt, ou plutôt à une place importante de ce district, bien que nous savions que nous devions traverser une autre étendue d'eau; mais nous fûmes amèrement désappointés quand après une marche de quatre kilomètres à travers une zone rocheuse avec des granites noirs et rouges, nous atteignîmes la zone d'inondation d'une grande rivière appelée Bugoma¹⁹⁹ par mes compagnons, et que nous essayâmes en vain de traverser. Voyant que nous n'arriverions pas, nous obliquâmes vers le sud-ouest pour trouver un gué en amont, quand soudainement, nous tombâmes sur deux hommes qui faisaient paître un couple d'ânes. Bien que nous leur fîmes des signes d'amitié, ils ne nous comprirent pas, et frappant leurs boucliers, ils appelèrent leurs compagnons, qui soudainement surgirent des buissons de tous côtés, et nous entourèrent en un instant. Ils étaient 150 à 200 hommes, tous très grands, à moitié nus, avec seulement un morceau de tissu en guenilles autour des reins et un haillon encore plus pauvre autour de la tête. Ils étaient tous armés de deux lances et d'un bouclier délabré qu'ils brandissaient au dessus de leurs têtes, en gesticulant de façon hostile. L'affaire paraissait sérieuse et je fus heureux d'avoir avec moi un compagnon aussi astucieux que mon ami Walati; alors que j'épaulais mon fusil, il me supplia d'avancer calmement vers eux, et en même temps, il leur cria que j'étais un chérif et un ami de cheikh El Bakay²⁰⁰, auquel j'apportais un grand nombre de livres de l'Orient. D'un coup, ils laissèrent tomber leurs lances et m'entourèrent, me demandant ma bénédiction; dans ces conditions, il ne me restait plus qu'à m'exécuter, bien que ce ne fut guère agréable de poser mes mains sur toutes ces têtes sales²⁰¹.

Finalement, on eut de la chance de rencontrer ces gens; car sans leur aide et leur informations, nous n'aurions pas pu traverser la rivière sans de grandes pertes pour

¹⁹⁷ L'apparition de mouches dans les forêts galeries longeant les cours d'eau est normale, mais Barth ne signale des mouches qu'à cet endroit. *Glossina tachinoides* est la plus septentrionale et la plus xérophile des tsé tsé, mais ne dépassait pas le lac de Bam en 1949. En aurait-il été autrement cent ans plus tôt sur les bords de la Goudébo ? Il y a aussi d'autres mouches que les glossines qui se collent sur les bovins et les chevaux comme *Hippobosca camelina*, susceptibles de transmettre certaines zoonoses. Cependant, autour de Tombouctou, en mars 1854, Barth nous indique que les chevaux sont malades depuis la décrue, étant attaqués par des mouches, terrible fléau qui « menace les hommes comme les animaux ». Les chameaux ne peuvent alors s'approcher du fleuve.

¹⁹⁸ En route pour, ou revenant de la Mecque.

¹⁹⁹ Boukouma sur la feuille IGN Dori. La rivière passe à Béléhédé en amont. C'était la frontière occidentale du Liptako, et donc la limite occidentale de la zone d'influence du Gwando.

²⁰⁰ La renommée du cheikh s'étendait donc bien loin, ce qui devait rassurer Barth.

²⁰¹ On remarquera ici que Barth n'est pas dénué d'humour, quoiqu'on en ait dit.

nos bagages. Les gens en Europe n'ont aucune idée de ce que c'est que de voyager dans ces régions pendant la saison des pluies, autrement, ils ne seraient pas étonnés que le pauvre Dr. Vogel²⁰², voyageant en cette saison de Yakoba à Zaria, ait perdu tous ses instruments et ses collections, en traversant les rivières.

C'étaient de pauvres gens de Gao, ou Gogo, et les environs étaient peuplés d'un mélange de Songhay et de Tuarek, comme je le pensais d'abord, mais parlant uniquement le langage des premiers; mais je trouvai plus tard qu'ils appartenaient à la tribu des Gabero dont je parlerai dans le chapitre suivant²⁰³. Ils s'étaient rendus au marché d'Aribinda et allaient vers Dori et le Libatko, ne transportant comme

Traversée d'un bas-fonds

marchandises, sur un couple d'ânes et sur des boeufs porteurs, que des bandes de coton, ou tari, du riz²⁰⁴, et quelques nattes, dont ils me firent cadeau de trois. Ayant reçu ma bénédiction, et le tumulte s'étant apaisé, ils nous conduisirent à un endroit où il y avait un gué²⁰⁵. Mais le sol boueux ne nous inspirait pas confiance, et nous causa pas mal d'ennuis. Mes gens durent transporter tous les bagages, même les plus lourds, à travers le marécage qui avait plus de 800 mètres de largeur, les chameaux arrivant à peine à avancer même déchargés; j'eus moi-même l'infortune de tomber de cheval en plein milieu, aussi malheureusement que lors de mon voyage au Kanem. J'étais persuadé que mon cheval ne pourrait pas me porter, et qu'il serait plus sûr de continuer à pied; mais je me laissais convaincre par mon Walati que ma dignité, en présence de ces voyageurs indigènes, m'imposait de rester à cheval. Ce fut à cette occasion que mes journaux furent mouillés de façon irrémédiable, et que nous eûmes les plus grandes peines à sortir mon cheval de la boue où il gisait, comme mort.

Il était presque quinze heures quand nous nous retrouvâmes de l'autre côté du marécage; mais nous devons remonter le long de l'eau, en direction du Nord-Est, pour retrouver notre route. Nous progressâmes ensuite à une allure soutenue pour arriver à Aribinda avant la nuit. Peu avant d'atteindre notre destination, tout le paysage changea; des collines granitiques s'élevaient à droite et à gauche, ne nous laissant qu'un passage étroit pour cheminer- la magnifique pente sur notre droite était ornée de broussailles que broutaient des chèvres.

Aribinda

Ayant dépassé un autre village situé au pied de la chaîne de granit²⁰⁶, nous prîmes nos quartiers dans le *lamorde*²⁰⁷ ou la résidence du chef d'Aribinda²⁰⁸, qui est également située au pied d'une chaîne granitique, une partie des cases étant construites sur la pente²⁰⁹, une autre partie dans la plaine- ces dernières constituaient un groupe à part qui, avec ses murs rentrants et saillants, formaient une sorte de défense, comme la gravure ci-jointe le montre. Nous obtînmes ici un logement sans retard, deux de mes gens étant partis devant; mais nos logements étaient étroits, sales

²⁰² François Vogel était un concitoyen de Barth et avait été envoyé à sa recherche par le gouvernement anglais... qui croyait Barth mort. Il rencontra Barth lors de son voyage de retour, en décembre 1854, sur les bords du lac Tchad. Vogel devait mourir assassiné un peu plus tard, dans le Wadaï, ce qui confirma a posteriori les craintes de Barth concernant une exploration de cette région.

²⁰³ Selon Barth, ces Gabero seraient une très ancienne tribu peule originaire de la vallée du Sénégal et de la tribu des Ururbe du Masina; soumise par les askia songhay ils abandonnèrent leur langue pour le Songhay. Du temps de Barth, ils étaient passés sous l'obédience de Hombori, mais habitaient aussi la région de Gao. Aujourd'hui, comme hier, ces Gabero ou Gawboro sont éleveurs, habitent des cases en nattes, et s'habillent comme les Peuls, mais leurs femmes portent la même tenue que le femmes songhay [Barral, 1977]. Ce sont des Songhay nomades menant un genre de vie très proche de celui des *bella* ou serviteurs touaregs.

²⁰⁴ On vendait donc du riz au marché d'Aribinda. Ce riz n'était vraisemblablement pas cultivé sur place, mais pouvait venir des bords du Niger.

²⁰⁵ Situé à peu près au même endroit que l'actuel barrage.

²⁰⁶ Il doit s'agir en fait du quartier Wangré.

²⁰⁷ Mot *fulfulde* désignant la résidence d'un chef peul [*lamdo*], mot impropre pour un chef *kurumba*, ou *ayo*, qui s'appelait Birma au moment du passage de Barth [Guillaud, 1993]. Peut être il y a-t-il eu une garnison peule à Aribinda du temps d'Ahmedou, comme l'affirment Ba et Daget [1972]. En 1895, Destenave parle du chef d'Aribinda, Ahmed Tafa, comme de l'*ardo*, titre peul. Guillot [1993] qui place la chefferie dans la descendance songhay-mossi, ne fait aucune mention de cette fulanisation de la chefferie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Barth ne signale aucun Peul à Aribinda.

²⁰⁸ Dont le nom est Karu, d'origine songhay [Guillaud, 1993]. Le quartier du chef dont parle Barth est le quartier Wouré

²⁰⁹ Les traces de ces habitations construites en pierre sont encore bien visibles. Ce site aurait été abandonné dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

et inconfortables, et nous apparurent particulièrement misérables d'autant qu'une grande quantité de pluie tomba durant notre séjour. Les habitants appartenaient à la race songhay; mais il y avait aussi beaucoup de Tuarek, ou de métis Tuarek²¹⁰, qui vivent ici paisiblement, bien qu'en général les Tuarek et les habitants de ces régions soient en guerre permanente les uns contre les autres- les premiers avançant de plus en plus et menaçant d'envahir toute cette région du Soudan. Les gens s'approvisionnent en eau dans des trous dans les rochers, où elle s'accumule -leur provision pour la saison sèche était conservée dans une cuvette de grande taille²¹¹. Le sol de la vallée qui s'élargit en une plaine très large, est très fertile et ne nécessite pas beaucoup d'eau²¹²; le mil était ici un peu moins cher qu'au Libtako, 100 cauris ou plutôt l'équivalent de cette somme, car les cauris n'ont pas cours dans cette place, étant suffisants pour acheter la ration quotidienne d'un cheval. J'observais également un très beau troupeau de bovins. Aribinda²¹³* semble avoir été une place importante, ou plutôt une province, et le district le plus considérable au sud du fleuve Niger, de sorte que les Songhay de Gogo l'appelèrent Haribinda « la place au delà des eaux », nom qui est donné, dans un sens large, à tout le pays au sud de l'Issa²¹⁴, ou Niger, comme le terme Gurma.

J'avais pris grand soin jusqu'ici de cacher mes articles les plus précieux aux yeux inquisiteurs de mon compagnon arabe, intelligent mais cupide; le jour suivant, comme j'étais obligé de sécher mes bagages qui avaient été complètement trempés, il aperçut quelques beaux burnous; pour satisfaire sa convoitise, je jugeais prudent de lui faire un beau cadeau. Mes bagages avaient souffert des nombreuses rivières que nous avons dû traverser, comme de l'excessive humidité du climat. Je fis aussi des cadeaux au gouverneur, mais fus plutôt étonné quand, en partant, il mendia la tobe que je portais.

*Il n'y a que trois autres villages appartenant actuellement au district d'Aribinda, leurs noms sont les suivants : Hore, Uri et Wangare²¹⁵.

Mercredi, 27 juillet

Le pays que nous devons traverser était accidenté de petites chaînes granitiques et de pitons isolés; mais il y avait de nombreux endroits marécageux très difficiles à traverser. En certains endroits on cultivait des haricots²¹⁶, en plus du millet. Nous campâmes enfin après une marche de vingt quatre kilomètres, en pleine brousse, sur le site d'un ancien village, recouvert d'un excellent pâturage²¹⁷ apprécié à la fois des chevaux et des chameaux.

²¹⁰ Aribinda est en fait un creuset où se fondirent trois groupes : Kurumba, Songhay et Mossi. Les Touaregs en question sont sans doute des Kel Ewel, métis de Peul *Diallube* et Kel Tamashek, tribu vassale non guerrière.

Arrivés à la fin du XVIII^e siècle, ils seraient restés cinquante ans à Aribinda [Barral, 1977].

²¹¹ En plus de leur fonction défensive, les massifs granitiques de la région étaient aussi des châteaux d'eau. Des cavités de grande dimensions, jusqu'à 10 mètres de longueur et 4 mètres de profondeur, conservaient l'eau des pluies jusqu'en pleine saison sèche.

²¹² D'eau de pluie sans doute. Ces terres de la vallée sont des terres lourdes, de bas fonds, recevant les eaux de ruissellement. Ce sont des terres à sorgho.

²¹³ La chefferie songhay de l'Aribinda était importante car elle formait avec celles de Tigne, Filio et Belehede une marche face à l'expansion des royaumes mossis au Sud. L'aristocratie était d'origine songhay, parfois mêlée de Kurumba [*Fulsé* en more]. Barth, dans son histoire du pays songhay, ne mentionne sur la rive droite que les chefferies de Hombori et du Borgou. Au XVI^e siècle, Aribinda dépendait de la chefferie songhay de Banh-Kani, située à l'Ouest. Après la chute de l'empire songhay en 1591, ces chefferies deviennent indépendantes et rentrent parfois dans l'orbite de formations étatiques plus importantes, notamment le Djelgodji, au début du XIX^e siècle. Vers 1894, pour répondre à des attaques incessantes d'Aribinda, Djelgodji et Liptako organisèrent une expédition commune contre les guerriers d'Aribinda qu'ils vainquirent à Wulo, à l'ouest de Dori, et où Barth passa une nuit [Diallo, 1979].

²¹⁴ Ou à l'autre rive de la mare de Boukouma, selon le chef d'Aribinda.

²¹⁵ Honre, Wure et Wangre. Il s'agit aujourd'hui de quartiers d'Aribinda, fondés entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle.

²¹⁶ Le niébé *Vigna unguiculata*, parfois mêlé au mil.

²¹⁷ *Pennisetum distychnum*, ou *Cenchrus biflorus*, le cram-cram, est-il précisé dans la version française.

Jeudi, 28 juillet

Le soir, des éclairs d'orage furent suivis par une petite pluie pendant la nuit; mais vers six heures et demi du matin, une tornade violente éclata, accompagnée d'une forte pluie qui dura jusqu'à midi et nous incommoda beaucoup. Mon ami El Walati

Filiyo, village songhay

étant d'un tempérament nerveux et fragile, s'alita avec de la fièvre comme toujours dans de telles occasions. Suite à cette pluie, ce ne fut pas avant quinze heures que nous reprîmes notre marche sur une piste détremée; après un trajet d'environ seize kilomètres, après avoir traversé une rivière profonde et large, nous atteignîmes le village songhay de Filiyo²¹⁸, et, avec grand peine, campâmes au hasard. Tout le village est construit de terre avec des portes en forme de tourelles, un peu comme les greniers de Champagore. Il consiste en plusieurs groupes de maisons séparés par des champs de mil déjà assez haut. Les habitants appartenaient exclusivement à la race Songhay²¹⁹, à l'exception de quelques Peuls d'un type particulier. Bien que le village dépende du gouverneur du Djelgodji, ou Jogodi²²⁰, les habitants ont une attitude très indépendante, et tiennent en detestation la tribu conquérante des Peuls : même leur maintien témoigne d'un certain sentiment de liberté; ils ne cessent de fumer. Les femmes portent une profusion de bijoux, alors que toutes ont, en plus, un bracelet de cuivre autour du poignet.

Etant arrivés très tard la nuit précédente, nos chevaux n'avaient pas mangé, je fus obligé de rester le jour suivant pour acheter du mil avec le farawel que j'avais obtenu dans le Liptako, consistant en huit pièces appelées koria ou farda, cousues ensemble. Tous le grain d'ici consiste en petit mil, ou comme les Songhay l'appellent, heni. Le gouverneur de la place qui m'avait bien mal traité le premier soir, et ayant été critiqué pour son avarice, m'accorda un traitement plus généreux.

Samedi, 30 juillet

En quittant l'endroit, je fus frappé par son apparence de château fort, aussi bien que par les belles cultures de mil qui l'entouraient de toutes parts, pendant que de beaux arbres embellissaient le paysage vers le Sud. C'était un beau matin, et il y avait beaucoup de rosée; les gouttes d'humidité perlaient sur les feuilles de mil, et scintillaient dans les rayons du soleil levant, pendant que les clochettes blanches des fleurs de baobabs pendaient au bout des branches colossales²²¹. C'est dans un tel paysage que notre marche continua, sur un terrain en pente, quand, après avoir parcouru vingt deux kilomètres environ, et passant près d'un couple de hameaux construits de nattes comme les habitations des gens de Gogo, nous atteignîmes la ville songhay de Tinge²²², construite comme un ksar, et perchée au sommet d'une petite colline²²³.

Tinge

Les maisons de ce village n'ont pas une forme de tour comme celles de Filiyo, ni d'étages. Elles ont des toits plats. Les murs sont en terre façonnée en mottes régulières, comme des pierres, placées en couche uniformes et scellées par de l'argile. Avec ce mode de construction, les maisons avaient une apparence plutôt misérable, et plus particulièrement au moment de notre arrivée, d'autant que les effets destructeurs de la saison des pluies étaient très apparents dans le soleil de midi. Mais l'intérieur n'est pas si mauvais, et certaines maisons sont très grandes et très

²¹⁸ Appelé aussi Kiel.

²¹⁹ La création de ce village est due à l'immigration de Songhay de la région de Gao aux XV^e et XVI^e siècle, composée d'abord de Songhay animistes, puis musulmans [Guillaud, 1993].

²²⁰ Le Djelgodji est un autre royaume peul de la boucle du Niger, constitué vers 1740, par les Peuls *Jelgoobe* venus du delta intérieur du Niger. Ce royaume est situé à l'ouest de la rivière Béléhéde qui constituait la limite orientale de la zone d'influence du Masina.

²²¹ Il s'agit ici d'un de ces passages de Barth qui trahit le réel plaisir qu'il prend à simplement chevaucher d'un village à l'autre. On peut presque ressentir la fraîcheur de l'air, les effluves dégagées par les végétaux humides.

²²² Tinié sur la carte IGN de Djibo. Tinié a la même origine que Filio. C'est par ces deux villages que les Peuls *Jelgoobe* auraient transité avant de s'installer plus au Sud [Diallo, 1979].

²²³ Les gros villages de ce secteur frontalier, très peu sûr, se caractérisent par leur murs et leur position défensive.

spacieuses, comme le plan, ci-joint, de celle où j'étais logé le montrera. Elle consistait en une très spacieuse antichambre ou *segifa*, de douze mètres de long sur trois de large, et autant en hauteur - Je pris pour moi la partie à droite de l'entrée, et mes gens celle à gauche, une sorte de paroi légère étant constituée de nattes. De cette antichambre, nous pouvions passer dans une cour intérieure irrégulière qui donnait accès à plusieurs appartements où les familles vivaient.

Les habitants sont des Songhay qui ont défendu avec succès, leur liberté jusqu'à aujourd'hui, contre la pression et l'agitation des Peuls remuants, bien qu'en fait d'indépendance, ils soient loin derrière leur congénères de Dargol et des autres places, plus bas sur le Niger. Le nom indigène de leur famille est *Béleedé*²²⁴, ou comme ils sont appelés par les Peuls, *Kurminkobe*²²⁵. Ils disent être venus de Zishia près de Téra. *Les nobles ne se défigurent pas par des tatouages ou korto, alors que certains d'entre eux se font une incision sous l'oeil gauche, du nez vers la joue, le commun peuple trois incisions séparées- trois incisions sur la tempe, trois au milieu de la joue, et trois a la partie inférieure du visage.* Tous portent des habits, la plupart étant habillés de chemises teintes à l'indigo. Leurs armes consistent principalement en lances. Les épées sont très rares; l'arc et les flèches qui constituent les armes favorites des gens de Dargol, sont très répandus ici. Les efforts des gens pour maintenir leur indépendance sont grandement facilités par la discorde et les dissensions qui règnent chez les Peuls-Mahamadu un des chefs peuls de Dalla²²⁶, à la suite d'une dispute avec le cheikh Ahmedu, a cherché refuge chez les Mossi, d'où il fait de expéditions continuelles contre le territoire de ses concitoyens peuls²²⁷. *Les habitants de Tinge, hommes ou femmes, goûtent leur indépendance en fumant toute la journée, et en dansant chaque nuit quand il ne pleut pas- un amusement que déjà au XI^e siècle, le géographe andalou El Bekri ne manqua pas de remarquer* comme caractéristique de ces peuples, alors que leurs congénères moins heureux de Timbuktu

Habitudes industrielles

et Jimballa²²⁸ ont été privés de leur amusement favori et innocent, par les lois austères de leurs fanatiques oppresseurs.

Les indigènes d'ici sont habiles tant pour les cultures que pour le tissage. Ces aptitudes semblent favorisées par la providence; alors que les environs souffraient de disette et de famine, il y avait plein de mil dans ce village, plus particulièrement du petit mil, ou héné. Le sorgho, saba ou hame, était plutôt rare. Mais le mil était encore en grain et pas pilé²²⁹, de sorte que nous dûmes rester un jour de plus pour qu'on nous en prépare une provision. Nous achetâmes notre mil, au début avec notre *farawel*, que nous avons apporté du Libtako; mais les habitants finirent par refuser ce coton, estimant qu'il n'était pas aussi bon que leur fabrication. *Le coton que j'avais apporté de Gando était meilleur que le leur; mais il ne leur plaisait pas à cause de l'étroitesse des bandes. Mes aiguilles à repriser anglaises étaient par contre acceptées, car bien adaptées à la texture rugueuse de leurs châles et couvertures de laine.* Cinquante aiguilles valent ici un dollar espagnol; mais les petites aiguilles ordinaires étaient totalement méprisées.

J'employais mon temps autant que la saison des pluies le permettait, à marcher dans les environs; je ne fus pas peu surpris de constater que le sol, notamment vers

²²⁴ Il y a un village appelé Bélehedé, au sud de Filio, au bord de la Boukouma.

²²⁵ Autrement dit, originaires de Kurmina, province en amont de Tombouctou, dont la capitale Tendirma fut détruite en 1588. D'autres Songhay, sont originaires de l'Est, de la mare d'Oursi, et peut être de plus loin encore, ce sont les Zina [à rapprocher de Zishia]. Tinié est un des plus anciens centres songhay de la région avec Filio.

²²⁶ De Mundoro, dans la province de Dalla.

²²⁷ Dalla n'est pas situé dans le Djelgodji, c'est une province de la frontière orientale d'Hamdalaye. Il s'agit là d'un événement antérieur à 1844, date de la mort de Seku Hamadu. Mais là, comme au Djelgodji, le royaume mossi du Yatenga joue un rôle de refuge pour les « opposants ». Bien qu'intégré à l'empire d'Hamdalaye, vers 1826, date de la fuite de Geladio du Kunari, le Djelgodji, a toujours entretenu des rapports orageux avec Hamdalaye, dès l'époque de Sheiku Hamadu. Le Djelgodji réussit à maintenir une certaine indépendance vis à vis du Masina grâce à l'intervention du royaume mossi voisin du Yatenga, qui désirait éviter l'encercllement par Hamdalaye. La conversion massive à l'islam n'y date que de la fin du XIX^e siècle, et encore s'agit-il d'un islam très empreint des croyances animistes locales. [Diallo, 1979; Izard, 1985; Ba et Daget, 1962]. Les Mossi attaquèrent les villages de Douna et Kubo après le passage de Barth, fin 1853 ou début 1854. Autour de 1858, le Masina envahit le Djelgodji et y effectua une sévère répression.

²²⁸ Province du Masina au nord du lac Débo.

²²⁹ Il ne peut s'agir que du mil des greniers, la récolte n'ayant pu avoir lieu à cette date. Ce mil devait être stocké sous forme d'épis.

l'Ouest, était très rocheux, le mil étant semé dans les interstices de sol arable. A un endroit surélevé, à quelques centaines de mètres du village, il y avait un groupe de huttes en nattes qui constituait une petite manufacture de tissage. Au pied de la colline sur laquelle le village était situé, il y avait une mare profonde couverte de *Pistia Stratiotes*²³⁰, comme les mares à l'intérieur de Kano; c'est de là que je fus frappé par l'apparence de forteresse du village avec ses angles rentrants et saillants, et ses murs semi circulaires, comme des bastions, comme le montre la gravure ci-joint. Cependant, nous eûmes ici une telle chute de pluie, que je dus rester une autre journée, les routes étant totalement impraticables. La pluie qui tomba le dernier jour de juillet fut tellement violente qu'un quart des maisons de la ville furent plus ou moins abîmées; dans une habitation qui fut totalement détruite, onze chèvres furent tuées, alors que les habitants eurent juste le temps de fuir. On trouva que ces pauvres animaux avaient juste assez de vie pour procéder convenablement à leur égorgement rituel; car les habitants ont aussi une teinte d'islam.

Fortes pluies

Au début de mon voyage vers l'Ouest, j'essayais d'avancer le plus vite possible pour éviter la pire partie de la saison des pluies; mais voyant que c'était vain, j'étais devenu, dans une certaine mesure, indifférent à la perte de temps; mais quand le premier jour du mois d'août me surprit dans ce village, j'en fus alarmé et j'écrivais dans mon journal : « Puisse le tout puissant bénir ce mois, et alléger les difficultés de ma route, et qu'avant sa fin²³¹, je puisse atteindre en sécurité l'endroit de ma destination! »

C'était intéressant d'observer du sommet de la colline, la nappe d'eau qui, après la grande quantité de pluie tombée, s'étendait sur les bas fonds de la plaine; les gens eux-mêmes dont les habitations avaient tant souffert, et qui étaient sur le point d'entreprendre les réparations nécessaires, restaient là à contempler avec délice le déluge qui leur promettait une moisson abondante. Mon arabe de l'Ouest restait allongé, presque mort de fièvre; mais le chef de la ville qui se nommait Abu-Bakr, homme d'une apparence toute formelle, était en verve, de sorte que je pus, avec son aide, faire de grands progrès dans la langue songhay; et si j'avais pu continuer ainsi, je l'aurais bientôt maîtrisée. Mais, malheureusement, ma situation devint trop instable par la suite pour me permettre une étude paisible; je dois avouer également que le caractère extrêmement pauvre de la langue elle-même, refroidit mon enthousiasme.

Je découvrirai ici l'erreur de Caillé²³² qui donna aux habitants de Timbuktu le nom de *kissur*, ou comme il l'écrit *kissour*, qui n'est rien d'autre qu'une erreur, *ki so ri* ou plutôt *ki songhi*, *ki-songhay*, désignant la langue songhay. Je trouvai également que cet idiome était à l'origine monosyllabique, de même que j'observai que la langue parlée à Agadés, dont j'avais fait un vocabulaire, bien qu'étant à l'évidence un dialecte du même idiome, avait été grandement influencée par le Témashight, ou Berber.

Mardi, 2 août

Nous reprîmes enfin notre voyage qui devenait maintenant dangereux, comme nous devons traverser la province de Dalla, qui est dirigée par un gouverneur sous l'obédience directe du chef fanatique du Masina résidant à Hamda-Allahi, qui n'aurait jamais permis à un chrétien de visiter son territoire. J'étais ainsi obligé de me faire

²³⁰ La « laitue d'eau »

²³¹ Il lui faudra attendre le 7 septembre pour entrer dans Tombouctou.

²³² Barth se plaint à relever les erreurs de R. Caillié pour lequel il n'a pas grande estime, au début. Mais dès qu'il suivra le même itinéraire, son avis changera; il trouvera alors Caillié très « méritant » et fin observateur : « je me convainquis non seulement de la véracité des rapports de Caillié dont je m'étais déjà fait une idée, mais aussi de la précision avec laquelle, malgré les circonstances défavorables dans lesquelles il était placé, il a décrit les objets variés soumis à son observation ». Dans une lettre adressée au président de la Société de Géographie française, en 1856, Barth lui rend un éloge posthume : « .. René Caillé [est] un des plus véridiques explorateurs de l'Afrique. Il ne fut certes pas un homme scientifique; mais, dépourvu d'instruments et réduit aux moyens les plus infimes, il a fait plus que n'aurait pu faire, dans les mêmes circonstances, aucun autre voyageur ».

Les éleveurs peuls

passer pour un arabe. Juste à cette époque, un changement à la tête du gouvernement était intervenu- un jeune homme inexpérimenté ayant succédé à l'ancien gouvernant²³³.

Heureusement il n'avait pas plu la veille, de sorte que le pays avait un peu séché depuis les inondations de la fin juillet; le temps était magnifique. Poursuivant avec entrain notre route nous rencontrâmes plusieurs personnes marchant vers la ville avec des volailles et du lait; car pendant notre séjour à Tinge, les communications avec les villages environnants avaient été totalement interrompues par les fortes pluies. Abu-Bakr m'escorta sur une petite distance, puis me quitta en me souhaitant le succès pour mon entreprise et me demanda instamment de rester sur mes gardes. En nous dirigeant plein Nord, nous entrâmes dans une province où la population peule domine et nous passâmes devant plusieurs campements de pasteurs peuls, faits de cases de forme ovale, recouvertes de nattes²³⁴. Le bétail semblait abonder; mais les cultures étaient plutôt rares; le pays était monotone sans traits particuliers, les arbres étant surtout des *talhas* et des *homed*. Nous dûmes également traverser une rivière, de près de deux cents mètres de large et de plus d'un mètre de profondeur, qui, le jour précédent, était évidemment infranchissable et avait emporté plusieurs têtes de bétail, un fait que nous apprîmes d'un Peul rencontré en chemin, alors qu'il marchait d'un pas alerte devant son troupeau qu'il conduisait au son de la voix.

Après une marche d'une vingtaine de kilomètres, ayant traversé un bas fond et laissé sur notre gauche une grande mare, nous atteignîmes un hameau misérable appelé **Deshi**²³⁵, appartenant encore au district de Kséné²³⁶ [qui comprend Filio]; il était constitué de plusieurs groupes d'habitations en terre, à moitié délabrées, habitées par de pauvres Songhay qui semblaient être très inquiets.

Ce fût avec difficulté que nous trouvâmes à nous loger; nous eûmes la malchance de nous quereller avec le propriétaire de notre logement, à cause des nombreux chiens qui occupaient sa maison et qui ne voulaient pas nous faire de la place. C'était une preuve que les habitants n'étaient pas des croyants très observants, car les musulmans, en général, ont une aversion pour cet animal impur²³⁷; les Peuls font rarement usage de chiens, même pour garder leurs nombreux troupeaux de bovins. La plupart de ces chiens étaient noirs, et presque toutes les volailles étaient de couleur blanche et noire. Je remarquai aussi que les femmes transportaient l'eau dans une paire de récipients portés avec une palanche, comme je l'avais déjà remarqué dans d'autres villages songhay; mais là également, elles ne portaient pas d'anneaux de nez. Le pays alentour était bien cultivé et produisait surtout du sorgho, mais la récolte de l'année précédente n'avait pas été bonne, comme c'était partout le cas, de sorte que la disette régnait.

Nous rencontrâmes ici un groupe de commerçants indigènes venant de Hombori²³⁸, avec des boeufs chargés de sel, qui nous donnèrent de précieuses informations sur la route qui nous attendait. Nous ne savions pas si nous devions visiter *cette ville, un des plus anciens établissements du Soudan, probablement déjà mentionné comme une ville indépendante par El Bekri**, et le siège d'un gouverneur, le Hombori koy, pendant les jours glorieux de l'empire songhay; aujourd'hui encore, s'y tient un important marché. Mais après mûre réflexion, nous jugeâmes bon de laisser cette ville de côté; vu la grande affluence de population et le grand nombre d'Arabes qui la fréquentent, mon identité réelle avait de grandes chances d'être découverte.

* El Bekri, ed. de Slane, 1857, texte arabe, p.179; comp. Coley, Le pays des Noirs des Arabes, p. 39 n. 73.- Il ne fait aucun doute qu'il s'agisse de Hombori; car, bien que El Bekri fasse une grosse erreur en

²³³ *Abmedu Abmedu, nepts fils du fondateur d'Hamdalaye, reprend le pouvoir à l'âge de vingt ans après la mort... de son père, le 27 février 1853.*

²³⁴ Si l'habitat sédentaire a quelque peu évolué aujourd'hui, sa fonction défensive n'étant plus de mise, l'habitat des Peuls pasteurs reste le même.

²³⁵ Sans doute le lieu marqué Dessioubéré, sur la feuille Djibo au 1/200.000°. C'était à l'origine, un très vieux village *kurumba*.

²³⁶ Kséné ne figure pas sur les cartes de l'IGN. Ce village était situé entre Tinié et Koubo.

²³⁷ C'est aussi une preuve que la région est peu sûre. Les chiens avertissaient de l'approche des animaux sauvages comme celle des hommes; ils servaient également à la chasse.

²³⁸ Les songhay de Hombori étaient un des rares groupes locaux à pratiquer le commerce caravanier. Une de leurs communautés s'était installée à Dori.

situant cette place à l'ouest du Ghana, alors qu'en réalité elle est à l'Est, il est remarquable, en contre partie, que la distance de neuf jours entre Ambara et Kukia, ou Kugha, correspond exactement à celle entre Hombori et cette dernière place.

Hombori

Malgré notre décision de ne pas aller à Hombori, en partant le jour suivant, après une nuit sans sommeil due aux myriades de moustiques, nous prîmes une route plein Nord. Il y avait pas mal de cultures autour du village, consistant en sorgho et en petit mil, presque arrivés à maturité. Mais je rencontrais ici de nouveau ce grand ennemi de l'agriculteur, la chenille noire halowes, ma vieille connaissance du Baghirmi, que je n'avais plus vue depuis, et qui cause de gros dégâts aux cultures²³⁹. Le sol était rocailleux en maints endroits, mais cela n'empêchait pas le baobab de pousser, parfois dans les interstices des rochers. Plus loin, je remarquais des parcelles de haricot, alors que la chenille noire était remplacée par des tas de petites chenilles rouges²⁴⁰ que j'avais déjà vues sur les bords de la Sirba et qui semblent être une grande nuisance dans beaucoup de ces régions. Peu à peu, la piste devint plus fangeuse, alors que les montagnes de Hombori se profilaient dans le lointain.

Vers trois heures de l'après midi, cinq membres de notre groupe, partis devant avec leurs chameaux, approchèrent de la ville de Kubo²⁴¹; quand les habitants les aperçurent, une grande anxiété s'empara de la place, les gens pensant qu'une troupe hostile approchait; mais dès qu'il virent nos chameaux de bât, leurs craintes cessèrent et ils nous accueillirent. Kubo est le premier village du district de Tondi, ou El Hajri [signifiant le district montagneux ou rocheux], alors que Filiyo et Deshi appartiennent au district appelé Ksene; mais d'un point de vue politique, Kubo appartient maintenant à la province de Dalla²⁴², qui est gouvernée par un fils de Modi Bole²⁴³; elle est à deux jours et demi de la ville de Hombori* et c'est une ville de quelque importance.

* Une personne partant de Kubo, dort la première nuit dans la brousse, s'arrêtant vers l'aser²⁴⁴; le second jour, avant midi, elle atteint Tonderu, probablement appelé ainsi par sa situation au pied d'une ou sur une montagne; et le troisième jour, elle arrive à Hombori vers 9 heures du matin. »

²³⁹ Sans doute la chenille processionnaire. Le développement « explosif » de ces chenilles qui n'aiment pas l'eau, est caractéristique des périodes de sécheresse.

²⁴⁰ Peut être *Sesamia calamistis*, chenille longue de 28 mm, au corps plutôt rose.

²⁴¹ Kobou ou Kobo sur la feuille IGN Djibo. Le village est situé au Mali, à proximité immédiate de la frontière, dont le tracé exact fut contesté par le Mali dans les années 1970. Kubo est le nom songhay de l'*Acacia ataxantha*.

²⁴² La frontière entre l'actuel Burkina Faso et le Mali, en dehors du tracé rectiligne théorique de la frontière actuelle, est bien située sur une ancienne zone frontière passant entre Kobou et Dessioubéré, entre l'état du Masina et celui du Djelgodji. Le Masina était divisé en cinq grands conseils ayant chacun juridiction sur un territoire commandé par un *amiiru*. Ainsi l'*amiiru* Hayre [Cf. le mot arabe El Hajri, ou songhay Tondi, de Barth], avait sous ses ordres deux « districts » : Dalla et Douentza d'une part, et la région frontière avec l'Aribinda, d'autre part [Ba et Daget, 1962].

²⁴³ Personnage difficile à identifier. Serait-ce El Hadj Modi, chef des troupes du Masina lors de la sanglante expédition dans le Djelgodji, vers 1858 [Diallo, 1972] ?

²⁴⁴ C'est à dire en fin d'après-midi.

Annexe VI : Informations sur les provinces du Gurma, Mossi et Tombo²⁴⁵

« Le triangle situé entre le Niger au Nord, et le pays des Mandingues de l'Est ou Wangara, vers le Sud, semble habité par une seule race de peuples dont le langage, bien qu'ils soient divisés en plusieurs états et nations, semble avoir été à l'origine issu d'un même stock. Il est très probable que cette race, dans les temps anciens, occupait tout le cours supérieur du Niger et que cet espace leur ait été enlevé plus tard par les Songhay et les Mandingues, particulièrement une groupe de ces derniers appelés généralement Bambara. Il y a les Gurma vers le NE., les Tombo vers le NW. et entre eux, les Mossi, ou comme ils s'appellent eux-mêmes, les More. Gurma ne semble pas être le nom indigène par lequel ce peuple se désigne lui-même, mais est, je pense, d'origine songhay. Les Gurma, du fait de leur proximité des centres de l'empire songhay, paraissent avoir perdu toute leur indépendance et leur nationalité, les Songhay ayant conquis une grande partie de leur territoire²⁴⁶; et saccagé le reste par des expéditions de pillages continuelles, mais les premiers semblent avoir retrouvé une partie de leur force depuis l'affaiblissement dans ces régions, de la puissance des Peuls qui arrivèrent sur les traces des Songhay. Ils se sont établis le long de la grande route menant du Masina au Hausa, et sont installés dans cette dernière province depuis des temps reculés. Le plus fort de ces royaumes païens, il y a cinq siècles et même à présent, est celui des Mossi, bien que ce pays soit divisé en de nombreuses petites principautés, presque totalement indépendantes les unes des autres, et rendant un faible hommage au chef de la principauté de Woghodogo. Les Mossi sont appelés Morba (peut être à l'origine, *More-ba*; *ba* étant, comme Mr Cooley²⁴⁷ m'informe, un suffixe des noms personnels en langue mandé) par les Bambara; ils donnent des noms particuliers aux groupes qui les entourent, appelant les Peuls, Chilmigo; les Songhay, Marenga; les Gurma, Bimba; les Wangara, Tauréarga; les Hausa, Zangoro; les Asanti ou Asianti, Santi. Les habitants du Gurma, appellent les Hausa, Jongoy²⁴⁸; mais ils ont peu changé le nom des Peuls, les appelant Fuljo au singulier, et Fulga au pluriel²⁴⁹. Les Bambara donnent aux Aswanek ou Swaniki, le nom de Marka. Quant à la série d'établissements mandingues ou wangara qui s'étend à travers toute la largeur de cet espace, autour du 10° de latitude nord, j'en dirai plus par la suite. Je ferai simplement remarquer ici que Mr Cooley (« Negrolands of the Arabs », p. 79) semble avoir raison dans son hypothèse concernant les premiers établissements de cette importante race africaine.

.../...

Je continuerai maintenant par donner les itinéraires illustrant la géographie du Gurma et du Mossi.../..

A. Route de Komba à Sansanne Mangho

1° jour. Korkojango gari-n-Abdu Fellani, un campement peul.

2° jour. Pas de village

3° jour. Makuru²⁵⁰, sur un cours d'eau sans courant, nombreuses bêtes sauvages.

4° jour. Dagu²⁵¹, village appartenant aux Gurma et bordé par un marigot à l'Ouest.

²⁴⁵ Seules les parties des annexes concernant le Burkina Faso sont retenues ici.

²⁴⁶ Barth sous estime l'étendue du territoire occupé par les *Gulmance* qui ne se réduit pas à la seule rive *gurma* du Niger. Aucun européen ne pénétrera dans ces régions avant les toutes dernières années du XIX^e siècle.

²⁴⁷ William Desborough Cooley, africaniste, ami de Barth, auteur de « Negrolands of the Arabs ».

²⁴⁸ Plus exactement : *jandiagu*.

²⁴⁹ Plutôt : *foliga/fulimu*. Encore un exemple des connaissances approximatives de Barth en *Gulmancema*.

²⁵⁰ La rivière Mekru qui se jette dans le Niger.

²⁵¹ Village créé à la fin du XVIII^e siècle par des *Gulmance*, entouré d'un mur en terre à partir de 1812. Il fut attaqué et détruit par les Peuls de Gwandu vers 1830 [Benoit, 1998]. C'est peut-être « Sofo Dagou ». Le village aurait donc été reconstruit plus loin.

- 5° jour. Sofo-n-Dagu « vieux Dagou » inhabité à présent.
 6° jour. Bizugu ou Bisugu²⁵², grande place, résidence du chef Yanjo²⁵³. Entre Dagou et Bizuggu, il y a peut-être un jour supplémentaire de marche; d'autres voyageurs font trois haltes entre ces deux lieux, le premier à Sudo-Melle, le suivant à Zokoga, un village gurma, le troisième à Mekkéra, un autre village gurma²⁵⁴.
 7° jour. Tanga²⁵⁵, un hameau, dominé au sud par une montagne, et bordé à l'Est par un cours d'eau courant de l'ouest à l'est.
 8° jour. Majori, un hameau, au nord d'une grande montagne.

J'ai ajouté une autre route directe de Komba à Majori sans passer par Bizugu :

- 1° jour. Korkojango
 2° jour. Féllalé, une montagne, et par conséquent appelé Féllalé-n-dutsi (*dutsi* signifiant, montagne en Hausa), avec une rivière
 3° jour. Petite rivière intermittente
 4° jour. Dagou, village gurma
 5° jour. Sudo-Melle, un grand village du Gurma, où sont établis probablement des Wangara que les indigènes de ce district appellent Wangara-Melle; « sudo » signifie maison en Fulfulde.
 6° jour. Un village appartenant aux Barba ou Burgu
 7° jour. Un village d'idolâtres, dans un district montagneux
 8° Sabalga²⁵⁶, un village païen, appartenant encore au Gurma. Bizugu est à une journée à l'Ouest.
 9° jour. Sabalgu, un petit village, toute la région étant montagneuse
 10° jour. Un petit cours d'eau²⁵⁷
 11° jour. Majori, inhabité actuellement.

- 9° jour. Halte dans la brousse « sur les rives d'un cours d'eau » (baki-n-gulbi) que l'on traverse avec des outres en peaux.
 10° jour. Barbar, hameau²⁵⁸
 11° jour. Famma; une montagne vers l'Est
 12° jour. Halte dans la brousse « sur les rives d'un cours d'eau »²⁵⁹ (baki-n-gulbi)
 13° jour. Falalé ou Fellalé, grand village habité par des indigènes gurma, nus et couvrant seulement leur séant avec des feuilles. Montagneux. « Falalé » comme je l'ai déjà dit, signifie montagne ou rocher²⁶⁰.
 14° jour. Belgu, appelés par les commerçants hausa « maigina » à cause de l'abondance de rônier. Situés sur la rive d'une rivière²⁶¹ dans un pays montagneux.
 15° jour. Sansanné Mangho ou Mango (« le camp de Mohamed »), un ancien établissement des Mandingues ou Wangara, qui semblent s'être établis à cet endroit depuis des temps reculés, pour commercer l'or entre Kong et Kukia (la vieille capitale du Songhay), qui recevait son or de là bas. Encore aujourd'hui, un poids particulier de mithkal est encore utilisé. Le nom de l'actuel gouverneur est Kancho. Une piste conduit à Woghodogo.

.../...

²⁵² A l'époque de Barth la capitale du Bizugu est à Diéla ou à Kuri, localités proches l'une de l'autre, à l'ouest de Partiaga. Sudo Melle est à Tansarga si l'on suit l'itinéraire de Barth. La capitale sera ensuite à Yobri [Madiéga, 1978].

²⁵³ Il s'agit là du titre du roi du Bizugu : *yanjua*.

²⁵⁴ La distance entre Dagou et Bizugu est d'environ 100 kilomètres, ce qui semble beaucoup pour deux jours de voyage, quatre seraient nécessaires, avec arrêt à Tansalga/Sudo Melle, Kogodi (Zokoga), Makkéra (?).

²⁵⁵ Cf. le lieu dit Tanga sur la feuille IGN Arli, au 1/200.000°, à proximité d'une butte, situé actuellement dans la zone de chasse de Pagou-Tandougou.

²⁵⁶ Cf. sur la feuille Arli au 1/200.000° Saborgakpéra, puis plus loin, Saborgakoueri.

²⁵⁷ La rivière Arli.

²⁵⁸ Kodjari-Berba ?

²⁵⁹ La rivière Singou.

²⁶⁰ Barth ne nous dit pas en quelle langue, sans doute pas en *gulmancema* où la montagne, la colline, se dit *juali*.

²⁶¹ Borgou dans l'actuel Togo, près de la rivière Kambouanga.

C. De Kirotashi, une ville sur la rive est du Niger, à un jour de Say, à Woghodogo.

- 1° jour. Halte sur la rive occidentale du Kwara ou Issa²⁶²
 2° jour. Boti²⁶³, résidence d'un chef des Gurma
 3° jour. Brousse
 4° jour. Brousse
 5° jour. San-katatugu
 7° jour. Bizuggu, appelé par les Hausa « Fada n Gurma », « palais du Gurma » et résidence d'un chef appelé par eux Tobani-n-kifi.
 8° jour. Yenga²⁶⁴, la ville frontière du Mossi dans cette direction.
 9° jour. Bennanaba (ou plutôt Be-naba) ou Nungu, appelé Nomma par les Peuls, Fada n Gurma par les Hausa, la résidence de Bojjo, le chef suprême du Gourma : le nom de son prédécesseur, semble-t-il, était Chenchirma ou Yenghirma²⁶⁵. Les distances entre Bizuggu et la dernière place semblent plutôt longues pour deux marches normales, bien qu'elles ne doivent pas dépasser cent kilomètres; d'autres personnes font quatre haltes, la première à Lando; la seconde à Burgu; la troisième à Kankanchali, un grand village; et la quatrième, dans un endroit appelé par les commerçants « Gari n Magajia »²⁶⁶.

Je joins ci-dessous une route conduisant de Champagore à Lando ou Lendo, une place de grande importance, car elle est la résidence du chef belliqueux Wintele, dont le titre principal est *fandu*.²⁶⁷ De Champagore : Mayanga²⁶⁸ un hameau habité par les esclaves des Peuls; Champelga, appartenant déjà au territoire de Lendo; Lendo.

- 10° jour. Tankurgu
 13° jour. Kulféla, un marché fréquenté du Mossi, et de plus grande importance que les autres villages du Mossi; le nom du gouverneur est Nabere Gager. Les habitants sont des archers renommés. Un informateur allant de Kulféla à Tankurgu fait trois haltes, la première à Ligilde Malgumi, une grande ville, le second à Lulugu, et le troisième dans un village appelé Kogo.
 15° jour. Woghodogo.

D. Du Yagha à Bilanga (longues marches)

- 1° jour. Kabo, un village du Yagha
 2° jour. Selungu, un village gurma appartenant au territoire de Bilanga.
 3° jour. Jafange, un gros village gurma (longue marche).
 4° jour. Sur les rives de la rivière Sirba dans la brousse
 5° jour. Belonga ou Belanga, résidence d'un chef gurma, appelé Belem Bettu (*bettu* signifie chef, roi, en langue gurma²⁶⁹), qui est actuellement le plus puissant chef de la région; ses territoires s'étendent à environ quatre jours de marche dans toutes les directions, les places les plus importantes sont : Yamba, Sirbalé, Jepangalé, Baserilu, Balga, Tubga, Dengo, Tampodo, Mokka, Yoponga, Japango, Béla²⁷⁰.

²⁶² Le Niger.

²⁶³ Ou Buoru, ou Botou actuellement.

²⁶⁴ Il pourrait s'agir de l'actuel Komin-Yenga au S.W. de Fada Ngurma, et effectivement à la limite du peuplement *gulmance*.

²⁶⁵ Yenkirma aurait régné de 1820 à 1849, selon Davy (1952). Le roi suivant fut Yentiabri.

²⁶⁶ Il s'agit là en fait d'un tout autre itinéraire, partant de Botou et passant par Lendo, ou Nando près de Kantchari (Kankanchali), puis Matiakoali.

²⁶⁷ *Fandu* est le titre du roi de Matiakoali, dont aucun ne s'appela Wintele. Il s'appelait Yenhamà à l'époque de Barth (Davy, 1952). Mais Laya (1991) parle d'un roi de Nandau, appelé Unteni qui défit les Peul de Gwandu en 1848.

²⁶⁸ Mayenga est cité plus haut comme un centre *gulmance* important.

²⁶⁹ Les noms *gulmance* cités par Barth sont très approximatifs; un chef s'appelle *bado* dans cette langue.

²⁷⁰ Autrement dit : Yamba, Sirbale, Dipianga, Bassiéri, Balga, Tibga, Dienga, Tiamboando, Youpangou, Moaka, Diapangou, Béla.

De Belanga à Nungu ou Be-naba, il y a quatre jours de courte marche, en passant par Yamba²⁷¹, un gros village, Yébel-yebel et Tubga. »

§ §
§

²⁷¹ Il ne peut s'agir de l'actuel Yamba beaucoup plus à l'Est, et surtout si l'on passe par Tibga; ce doit être Bilanga-Yanga.

Petit lexique

Végétation

- amuda**, *hausa* : Liliacée indéterminée
dorowa, *hausa* : *Parkia biglobosa* ou néré
guro, *malinke* : *Cola nitida*, cola,
haruna, *hausa* [?] : « bel arbre feuillu » Barth ne nous en dira pas plus. Par élimination, ce n'est pas le karité, ni le néré, ni l'*Acacia nilotica*, ni le tamarin, ni *Anogeissus leiocarpus*.; peut-être *Celtis integrifolia* ou *Mitragyna indermis*.?
homed, *arabe* : *himméd* : *Sclerocarya birrea*
kade, *hausa* : *Butyrospermum parkii* ou karité
kalgo, *hausa* : *Piliogstigma reticulata*
kereb, ou **kreb**, *arabe shuwa* : *kirêb* : graminée apparentée au *Poa* ; fonio sauvage, *Echinochloa colona*.
kirche, *arabe* : arbuste ayant des petits fruits blancs comestibles; peut-être le *Securinega virosa* ?
korgam, *shuwa* : idem *mur* ou *Khaya sénégalsensis*.
madachi, *hausa* : *Kaya senegalensis* ou calceïdrat
mekhet, *arabe* : *mixxéd* : *Boscia senegalensis*, arbuste à fruit comestible.
molukia, *arabe* : *muluxiye* : *Corchoris olitorius*
mur, *arabe* : caïlcédrat, ou *Khaya sénégalsensis*, dans le dictionnaire Arabe tchadien-Français de Jullien de Pommerol. Barth parle d'un « beurre végétal » tiré du tronc, alors que le caïlcédrat ne fournit qu'une écorce très amère utilisée dans des décoctions médicinales.
poa, *Poa abyssinica*. selon Barth. Il existe de très nombreuses variétés de *Poacées*. Il s'agit là vraisemblablement du fonio sauvage, *Echinochloa colonna*.
talha, *arabe* : *Mimosa ferruginea* selon Barth [1971]; chez les Arabes du Tchad ce terme désigne un *Acacia seyal*.
tsada, *hausa* : *Acacia nilotica* selon Barth; mais il indique que cet arbre s'appelle aussi « *tsabulli* » [= *cabulli*] en *fulfulde*, ce ne peut être que le *Ximénia americana*, arbuste très différent du gonakié, poussant dans les sous bois des forêts sèches, d'autant que Barth parle de « *taillis de tsada* » et d'arbustes ayant des fruits comme des cerises.

Monnaie

- chede**, *fulfulde* : [*ceede*] cauri, et par extension, argent, monnaie
dra, *arabe* : mesure de longueur, ou coudée; appelée *fonduki* en *fulfulde*, équivalant à 0,73 m dans l'Adamawa.
farawel/feruwal, *arabe* : bande de coton étroite, tissée assez grossièrement, longue de 30 *dra* (2m19) servant de monnaie; au Liptako, huit bandes cousues côte à côte forme un *farawel*.
farda, *hausa* : idem *koria*; bande de coton d'une main de large et longue de 2 *dra* en moyenne. Sert de monnaie au Bagirmi.
gabaga, *kanuri* : bande de coton du pays mossi servant de monnaie dans la région comprise entre Tombouctou et le Liptako.
koria, *hausa* : bande de coton; cousue à d'autres, elle forme un *farawel*
tari, *hausa* : bande de coton, comme le *gabaga*, d'environ deux mains de large
woda, *hausa* : cauri

Agriculture

- gangala**, *kanuri* : variété amère d'arachide, très riche en huile.
heni, *songhay* : petit mil; *hainikirey*, petit mil hâif
hama, *songhay* : ou *hamo*, sorgho

halowes : [hallu wendi au Baguirmi] longue chenille noire qui attaque les cultures. Il s'agit très vraisemblablement de *Spodoptera exempta* ou chenille processionnaire, qui atteint 40 mm de longueur, et se caractérise par l'apparition subite d'importantes populations, dans des endroits très éloignés les uns des autres.

saba, songhay : sorgho

Alimentation

dodowa, hausa : pâte de graines de néré [soubala au Burkina Faso]

gerra, hausa : bol à boire, fait dans le fruit du calebassier

tiggera, hausa : bouillie de petit mil et de lait caillé.

Tissus/Habits

hellali, arabe : sorte de burnous blanc, fait de laine mélangée de soie.

tobe, arabe : tissu; tunique courte à manches larges, portée au Soudan

turkedi, arabe : ou *turkurdi*, pagne de couleur bleu foncé, porté par les femmes, noué au dessus, ou dessous, de la poitrine. Ce pagne tissé à Kano faisait l'objet d'un très ancien commerce, et était utilisé comme monnaie à Tombouctou.

zenne, arabe : sorte de châle de couleur variée « porté sur l'épaule comme le plaid des Highlanders »

Divers

fabaru, fulfulde: nécessaire à écriture, en cuir

fataki, hausa: commerçants caravaniers

fotr, arabe: fête de la fin du ramadan ou mois suivant le ramadan.

komcha, hausa ? : objet non identifié

korto, songhay : tatouages faciaux

lamido konno, fulfulde: chef de guerre

pilgure, fulfulde: petit panier

pitorke, fulfulde : fuseau à filer

segifa, songhay : antichambre

tebki, hausa : grande mare

tuta, arabe : étendard béni par Usman dan Fodio et remis aux chefs des royaumes investis par Sokoto.

zango, hausa : campement de commerçants caravaniers

Bibliographie

ABATTUCCI DR. [1897], *Contribution à l'histoire des Kouroumés ou Songhay, des Foulbés du Liptaako et du Yaga, des Touareg de l'Oudalan et des Logomaten..* Dakar, Archives Nationales, 18 p. ms.

ACQUINO D' P. [1996], Du sable à l'argile. L'occupation de l'espace dans le Djelgodji. Paris, ORSTOM, Cah. des sciences humaines 32, [2] 311-333.

BA H.; DAGET J. [1972], *L'empire peul du Masina*. Paris, Mouton, t. 1,

BARTH H., [1971], *Collection of vocabularies of Central African Languages*. Londres, Frank Cass, 2^e édition, 2 tomes.

BARRAL H. [1977], *Les populations nomades de l'Oudalan et leur espace pastoral*. Paris, ORSTOM, Trav. et Doc. n° 77, 119 p.

BENOIT M. [1998], *Introduction à la genèse de l'espace sauvage dans la région du parc national du W du Niger*. ORSTOM, Niamey, 18 p. multigr.

BOVILL E.W. [1968], *The Niger explored*. London, Oxford university press, 263 p.

- Brooks G. E. [1970], *Yankee traders, old coasters and african middlemen. A history of american legitimate trade in west Africa, in the nineteenth century*. Boston university press, 370 p.
- BROOKS G. E. [1993], *Landlords and strangers. Ecology, society and trade in westren Africa 1000-1630*. San Francisco, Westview press, 360 p.
- CHANTOUX A. [1966], *Histoire du pays Gourma*. Fada, ed. Ti-Dogu, 61 p.
- CLAIR M. [1987], *Schéma de développement agropastoral de l'ORD de l'Est. Santé animale. Entomologie*. Paris, Maisons Alfort, IEMVT, 47 p.
- DAVY P. [1952], *Histoire du pays gourmantché*. Paris, Mém. du Centre des Hautes Etudes Administratives sur l'Afrique et l'Asie moderne, 108 p.
- DELAFOSSÉ M. [1911], *Les langues voltaïques [boucle du Niger]*. Bull. et Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. 16 : 386-395.
- DELMOND P. [1953], *Dans la boucle du Niger : Dori ville peul*. Dakar, Mélanges ethnologiques, Mém. IFAN n°23 : 9-109.
- DESCHAMPS H. [1967], *L'Europe découvre l'Afrique*. Paris, PUF.
- DIALLO H. [1979], *Les fulbe de Haute Volta et les influences extérieures de la fin du 18^e, à la fin du 19^e siècle*. Thèse, Univ de Paris 1, UER d'histoire, 216 p.
- DIENG M. M. [1992], *Famines-disettes et épidémies dans la basse et moyenne vallée du fleuve Sénégal, de 1854 à 1945*. Dakar, th. de 3^e cycle, 231 p.
- DUPIRE M. [1996], *Peuls nomades*. Paris, Karthala, 336 p.
- ES SAADI A. [1900], *Tarikh es Soudan*. Paris, ed. Leroux, traduction par O. Houdas.
- FONTES J. et GUINKO S. [1995], *Carte de la végétation et de l'occupation des sols du Burkina Faso*. Toulouse, Inst. de la carte intern. de la Végétation, 1 carte au 1/1 000 000^e, et une notice de 65 p.
- GADO B. [1980], *Le Zarmatarey. Contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol Mawri*. Niamey, IRSH, Etudes Nigériennes n° 45, 356 p.
- GADO B. [1993], *Une histoire des famines au Sahel. Etude des grandes crises alimentaires [XII^e-XX^e siècles]*. Paris, L' Harmattan, 201 pages.
- GUILLAUD D. [1993], *L'ombre du mil. Un système agro-pastoral en Aribinda [Burkina Faso]*. Paris, ORSTOM, coll. A travers Champs, 321 p.
- HAMA B., E.H. AMADOU O. [1968], *Contribution à la connaissance de l'histoire des Peul*. Paris, 524 p. dactylo.
- HAMA B. [1974], *L'empire Songhay*. Paris, éd. P.J. Oswald, 175 p.
- HEMMINGS-GAPIHAN G. S. [1985], *Women and economy in Gourma 1919-1978 : a study of economic change in Burkina Faso*. Yale university, Th. 373 p.
- HOGBEN S. J. ET KIRK GREENE A. H. M. [1966], *The emirates of northern Nigeria. A preliminary survey of their historical traditions*. London, Oxford university press, 638 p.
- IRWIN P. [1981], *An emirate of the Niger bend : a political history of Liptaako in the nineteenth century*. Univ. of Wisconsin, 203 p.
- JOHNSTON H.A.S. [1967], *The fulani empire of Sokoto*. London, Oxford Univ. Press, 312 p.
- KAMBOU-FERRAND J.M. [1993], *Peuples voltaïques et conquête coloniale 1885-1915*. Paris, ACCT/Harmattan, 478 p.
- KIRK-GREENE A. H. M. [1962], *Barth's travels in Nigeria*. London, Oxford university press, 300 p.
- LANOYE DE F. [1860], *Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale depuis Mungo Park jusqu'au docteur Barth*. Paris, Hachette, 617 p., cart.
- LAYA D. [1991], « Migrations et intégration politique dans le Gourma oriental au XIX^e siècle : l'exemple des Folmangaanis ». *Journal des Africanistes*, 61 [2] : 65-90.
- LE BORGNE J. [1990], *La dégradation actuelle du climat en Afrique, entre Sahara et Equateur*. In : La dégradation des Paysages. JF. Richard éd., Paris, AUPÉLF, ORSTOM UICN, ENDA, pp.17-36.
- LOMPO R. [1963], *Aux origines du Gourma*. Fada Ngourma, Ti-Dogu, n° 4-5, 5-6.
- LOYZANCE, A. [1947], *Notes sur les Peuls et les Gourmantchés de la région de Say*. Niamey, IRSH, Archives, 10 p.
- MADIEGA G. Y. [1978], *Le Nord Gourma précolonial, Haute Volta. Origine des dynasties. Approche de la société*. Thèse, Univ. de Paris I, 652 p.
- MAIGA A. L. [1975], *L'histoire de la Sirba*. Niamey, Service des Eaux et Forêts et de la Chasse, 5 p. dactylo.
- MARCHAL Y. [1983], *Yatenga. La dynamique d'un espace rural soudano-sahélien*. Paris, ORSTOM, Trav. et Doc. n° 125, 872 p.
- MEHREU A. [1982], *Spatial and structural characteristics of settlements in the eastern region of Upper Volta*. Fada Ngourma, ORD de l'Est, 89 p. multigr.
- MERLET A. [1995], *Textes anciens sur le Burkina [1853-1897]*. Paris, Ouagadougou, SEPIA, 294 p.

- MONTEIL P.L. [1894], *De Saint Louis à Tripoli par le lac Tchad. Voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-1891-1892*. Paris, Alcan, 464 p., cartes, ill.
- NICOLSON S.E. [1979], *The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa*. Cambridge, *Journal of African History* 20 : 31-50.
- OLIVIER DE SARDAN J.P. [1984], *Les sociétés Songhay-Zarma. Chefs, guerriers, esclaves, paysans..* Paris, Karthala, 299 p.
- PUGET F. [1999], *Femmes peules au Burkina Faso. Stratégies féminines et développement rural*. Paris, L'Harmattan, 319 p.
- ROBERTS R. [1987], *Warriors, merchants and slaves. The state and the economy in the middle Niger valley, 1700-1914*. Stanford university press, 293 p.
- ROBINSON D.; CURTIN P.; JOHNSON J. [1972], A tentative chronology of Futa Toro from the sixteenth through the nineteenth centuries. Paris, *Cahiers d'Etudes Africaines*, 48 : 555-592.
- ROUCH J. [1990], *Les cavaliers aux vautours. Les conquêtes zerma dans le Gurunsi, 1856-1900*. Paris, *Journ. de la Société des Africanistes*, t. 60, n° 2 : 5-36.
- SANTOIR C. [1998], *Le long voyage des Peuls Gurmaabe. La dérive migratoire des Peuls du Gurma burkinabé*. IRD, Ouagadougou, 46 p.
- SENECHAL J. [1973], *Espace et mobilité rurale en milieu soudano-sahélien : le changement dans l'isolement [Gourma du nord de la Haute Volta]*. Paris, EPHE, thèse, 364 p.
- SWANSON R.A. [1979], *Cultivated plant resources and field management..* Fada Ngourma, 207 p.
- TAILLEBOURG, [1911-1922], *Historique du cercle de Say*. Niamey, IRSH, Archives, 31 p.
- THEBAUD B. [1999], *Gestion de l'espace et crise pastorale au sahel : étude comparative du Niger oriental et du Yagha burkinabé*. Paris, EHESS, Thèse, 350 p.
- TOUTAIN B.; WISPELAERE DE G. [1978]. *Pâturages de l'ORD du Sahel et de la zone de délestage au nord-est de Fada Ngurma (Haute Volta)*. Tome 3, cartographie. Maisons-Alfort, IEMVT, 239 p.
- THIOMBIANO F. E. [1991], *La production ancienne du fer dans le gulmu : cas de Namoungou*. Ouagadougou, mém. de maîtrise en histoire, 155 p.
- URVOY Y. [1936], *Histoire des populations du Soudan central [colonie du Niger]*. Paris, Larose, 352 p.
- WENDY W. [1984], *Resource management in stratified fulani community [Niger]*. Washington, Howard University, th., 255 p.
- ZUBKO G.V. [1980], *Dictionnaire Peul [Fula]-Russe-Français*. Moscou, « Langue russe », 563 p.

Tables des Matières

Introduction	Page 1
La relation	2
La longue marche d'Heinrich Barth	3
1853 : une sécheresse exceptionnelle ?	5
La nature : végétation dense et faune abondante	7
Le peuplement : population groupée, habitat fortifié	11
Les hommes	14
L'agriculture : cultures diversifiées et élevage peul	16
L'économie : commerce au long cours et artisanat	18
Une insécurité ordinaire	23
L'armement : encore largement traditionnel	23
Le texte de Barth	26
Les collines du Gurma	26
Province du Libtako. Limite SE de l'aire commerciale de Timbuktu	39
Les provinces insoumises, obstruées par la nature et infestées par l'homme	45
Annexe VI : Informations sur les provinces du Gurma, Mossi et Tombo	55
Petit lexique	59
Bibliographie	60
Carte	63
Table des matières	64